

Bibliothèque numérique

medic @

Chanteclair

22e année. - Romainville : Carnine Lefrancq, 1927.



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé (Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?chanteclx1927x17>

Ph0327



L'ANTÉCLAIR



JOURNAL ILLUSTRÉ

ABONNEMENT :
UN AN. } FRANCE . . . 18 Fr.
 } ÉTRANGER . 25 Fr.
LE NUMÉRO : 1 FR. 50

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE
N° 231
JANVIER 1927

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : COMBAT 01-34
R. C. Seine 25.195.

UNE VISITE D'ALPHONSE DAUDET A FRÉDÉRIC MISTRAL



ALPHONSE DAUDET

Dimanche dernier, en me levant, j'ai cru me réveiller rue du Faubourg Montmartre. Il pleuvait, le ciel était gris, le moulin triste. J'ai eu peur de passer chez moi cette froide journée de pluie, et tout de suite l'envie m'est venue d'aller me réchauffer un brin auprès de Frédéric Mistral, ce grand poète qui vit à trois lieues de mes pins, dans son petit village de Maillane.

Sitôt pensé, sitôt parti : une trique en bois de myrte, mon Montagne, en couverture, et en route!

Personne aux champs... Notre belle Provence catholique laisse la terre se reposer le dimanche... Les chiens seuls au logis, les fermes closes... De loin en loin, une charrette de roulier avec sa bâche ruisselante, une vieille encapuchonnée dans sa mante feuille morte, des mules en tenue de gala, housse de sparterie bleue et blanche, pompon rouge, carriole de gens de *mas* qui vont à la messe; puis, là-bas, à travers la brume, une barque sur la *roubine* et un pêcheur debout qui lance son épervier.

Pas moyen de lire en route ce jour-là. La pluie tombait par torrents, et la tramontane vous la jetait à pleins seaux dans la figure... Je fis le chemin tout d'une haleine, et enfin, après trois heures de

marche, j'aperçus devant moi les petits bois de cyprès au milieu desquels le pays de Maillane s'abrite de peur du vent.

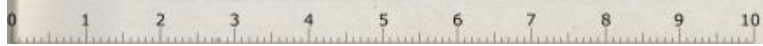
Pas un chat dans les rues du village; tout le monde était à la grand-messe. Quand je passai devant l'église, le serpent ronflait, et je vis les cierges reluire à travers les vitres de couleur.

Le logis du poète est à l'extrémité du pays; c'est la dernière maison à main gauche, sur la route de Saint-Remy, — une maisonnette à un étage avec un jardin devant... J'entre doucement... Personne! La porte du salon est fermée; mais j'entends derrière quelqu'un qui marche et qui parle à haute voix... Ce pas et cette voix me sont bien connus... Je m'arrête un moment dans le petit couloir peint à la chaux, la main sur le bouton de la porte, très ému. Le cœur me bat. — Il est là. Il travaille... Faut-il attendre que la strophe soit finie?... Ma foi! Tant pis, entrons.

**

Ah! Parisiens, lorsque le poète de Maillane est venu chez vous montrer Paris à sa Mireille, et que vous l'avez vu dans vos salons, ce Chactas en habit de ville, avec un col droit et un grand chapeau qui le gênait autant que sa gloire, vous avez cru que c'était là Mistral... Non, ce n'était pas lui. Il n'y a qu'un Mistral au monde, celui que j'ai surpris dimanche dernier dans son village, le chaperon de feutre sur l'oreille, sans gilet, en jaquette, sa rouge taillote catalane autour des reins, l'œil allumé, le feu de l'inspiration aux pommettes, superbe, avec un

Carnine Lefrancq EN STIMULANT LES DÉFENSES NATURELLES PRÉVENTIVE contre la GRIPPE DE L'ORGANISME



bon sourire, élégant comme un pâtre grec, et marchant à grands pas, les mains dans ses poches, en faisant des vers.

— Comment ! c'est toi ! cria Mistral en me sautant au cou ; la bonne idée que tu as eue de venir !... Tout juste aujourd'hui, c'est la fête de Maillane. Nous avons la musique d'Avignon, les taureaux, la procession, la farandole, ce sera magnifique... La mère va rentrer de la messe ; nous déjeunons, et puis, zou ! nous allons voir danser les jolies filles...

Pendant qu'il me parlait, je regardais avec émotion ce petit salon à tapisserie claire, que je n'avais pas vu depuis si longtemps, et où j'ai passé déjà de si belles heures. Rien n'était changé. Toujours le canapé à carreaux jaunes, les deux fauteuils de paille, la Vénus sans bras et la Vénus d'Arles sur la cheminée, le portrait du poète par Hébert,

sa photographie par Etienne Carjat, et, dans un coin, près de la fenêtre, le bureau, — un pauvre petit bureau de receveur d'enregistrement, — tout chargé de vieux bouquins et de dictionnaires. Au milieu de ce bureau, j'aperçus un gros cahier ouvert... C'était *Calendal*, le nouveau poème de Frédéric Mistral, qui doit paraître à la fin de cette année, le jour de Noël. Ce poème, Mistral y travaille depuis sept ans, et voilà près de six mois qu'il en a écrit le dernier vers ; pourtant, il n'ose s'en séparer encore. Vous comprenez, on a toujours une strophe à polir, une rime plus

sonore à trouver... Mistral a beau écrire en provençal il travaille ses vers comme si tout le monde devait lire dans la langue et lui tenir compte de ses efforts de bon ouvrier... Oh ! le brave poète, et que c'est bien Mistral dont Montaigne aurait pu dire : *Souviens-vous de celui à qui, comme on demandait à quoi faire il se peignait si fort en un art qui ne pouvait venir à la connaissance de guère des gens. « J'en ay assez de peu, répondit-il. J'en ay assez d'un. J'en ay assez de pas un ».*

**

Je tenais le cahier de *Calendal* entre mes mains, et je le feuilletais, plein d'émotion... Tout à coup une musique de fifres et de tambourins éclate dans la rue, devant la fenêtre, et voilà mon Mistral qui court à l'armoire, en tire des verres, des bouteilles, traîne la table au milieu du salon, et ouvre la porte aux musiciens en me disant :

— Ne ris pas... Ils viennent me donner l'aubade... Je suis conseiller municipal.

La petite pièce se remplit de monde. On pose les tambourins sur les chaises, la vieille bannière dans un coin ; et le vin cuit circule. Puis quand on a vidé quelques bouteilles à la santé de M. Frédéric, qu'on a causé gravement de la fête, si la farandole sera aussi belle que l'an dernier, si les taureaux se comporteront bien, les musiciens se

retirent et vont donner l'aubade chez les autres conseillers. A ce moment, la mère de Mistral arrive.

En un tour de main la table est dressée : un beau linge blanc et deux couverts. Je connais les usages de la maison ; je sais que lorsque Mistral a du monde, sa mère ne se met pas à table... La pauvre vieille femme ne connaît que son provençal et se sentirait mal à l'aise pour causer avec des Français... D'ailleurs, on a besoin d'elle à la cuisine.

Dieu ! le joli repas que j'ai fait ce matin-là — un morceau de chevreau rôti, du fromage de montagne, de la confiture de moût, des figues, des raisins muscats. Le tout arrosé de ce bon Châteauneuf des papés qui a une si belle couleur rose dans les verres...

Au dessert, je vais chercher le cahier du poème, et je l'apporte sur la table devant Mistral.

— Nous avions dit que nous sortirions, fait le poète en souriant.

— Non ! Non !... *Calendal ! Calendal !*

Mistral se résigne, et de sa voix musicale et douce, en battant la mesure de ses vers avec la main, il entame le premier chant : — *D'une fille folle d'amour, — à présent que j'ai dit la triste aventure. — Je chanterai, si Dieu veut, un enfant de Cassis, — un pauvre petit pêcheur d'anchois...*

Au dehors, les cloches sonnaient les vêpres, les pétards éclataient sur la place, les fifres passaient et repassaient dans les rues avec les tambourins. Les taureaux de Ca-

margue, qu'on menait courir, mugissaient.

Moi, les coudes sur la nappe, des larmes dans les yeux, j'écoutais l'histoire du petit pêcheur provençal.

**

Calendal n'était qu'un pêcheur ; l'amour en fait un héros... Pour gagner le cœur de sa mie, — la belle Estérelle, — il entreprend des choses miraculeuses, et les douze travaux d'Hercule ne sont rien à côté des siens.

Une fois, s'étant mis en tête d'être riche, il a inventé de formidables engins de pêche, et ramène au port tout le poisson de la mer. Une autre fois, c'est un terrible bandit des gorges d'Ollioules, le comte Sévéran, qu'il va relancer jusque dans son aire, parmi ses coupe-jarrets et ses concubines... Quel rude gars que ce petit Calendal ! Un jour, à la Sainte-Baume, il rencontre deux partis de compagnons venus là pour vider leur querelle à grands coups de compas sur la tombe de Maître Jacques, un Provençal qui a fait la charpente du Temple de Salomon, s'il vous plaît. Calendal se jette au milieu de la tuerie, et apaise les compagnons en leur parlant.

Des entreprises surhumaines !... Il y avait là-haut, dans les rochers de Lure, une forêt de cèdres inaccessibles, où jamais bûcheron n'osa monter. Calendal y va, lui. Il s'y installe tout seul pendant trente jours.



ALPHONSE DAUDET ET FRÉDÉRIC MISTRAL
(d'après une gravure). — Collection Augustin, à Graveson

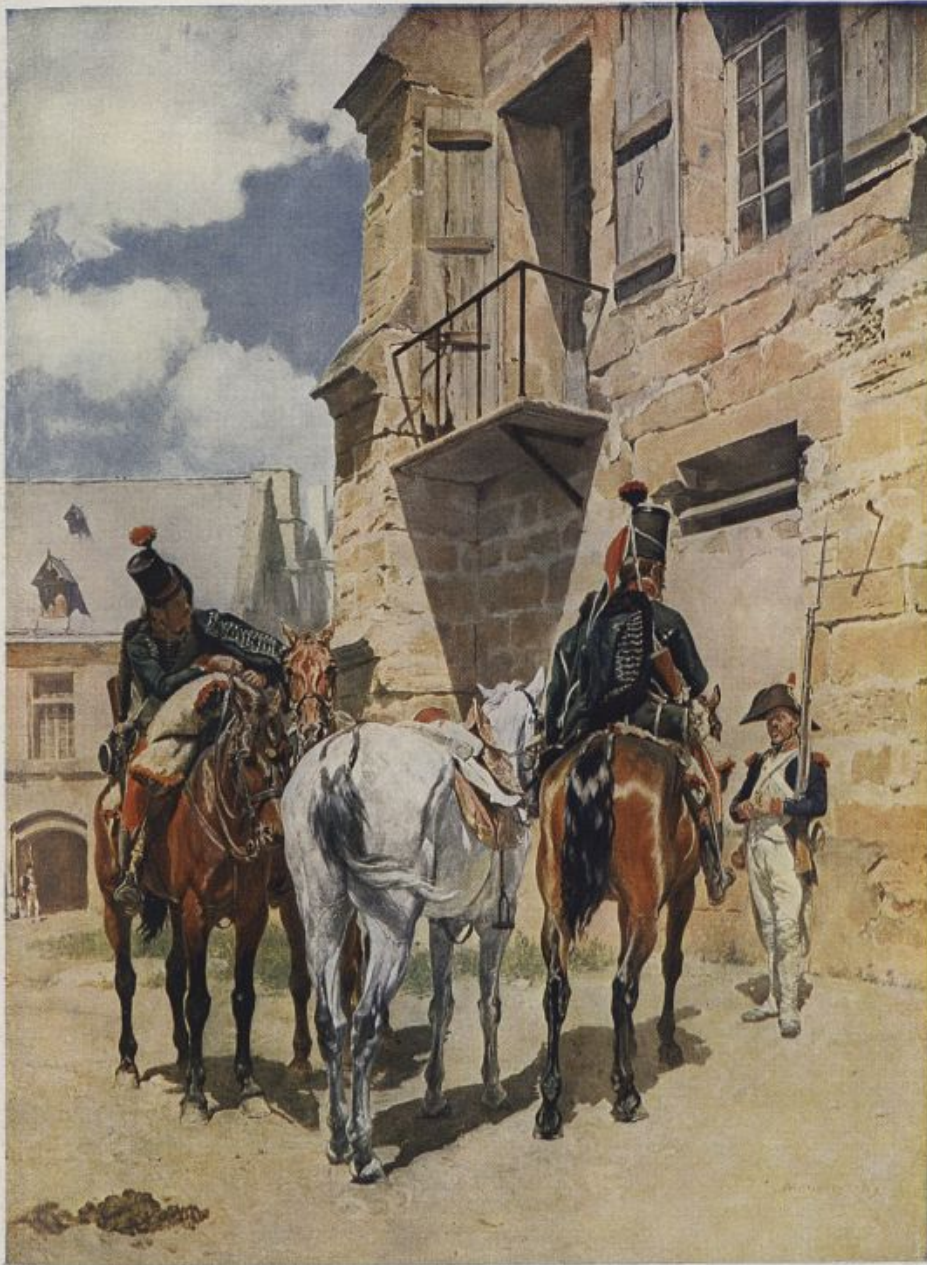


LACARNINE LEFRANCQ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,
l'élément spécifique, actif, thérapeutique, **C'EST LE JUS**

DR HERICOURT
"LA ZOMOTHERAPIE" Rueff, éditeur



LES ORDONNANCES

par Ernest MEISSONIER (1815 + 1891). — École française.

ANÉMIES REBELLES  **CARNINE LEFRANÇO**
agit très rapidement

Pendant trente jours, on entend le bruit de sa hache qui sonne en s'enfonçant dans les troncs. La forêt crie ; l'un après l'autre, les vieux arbres géants tombent et roulent au fond des abîmes, et quand Calendal redescend, il ne reste plus un cèdre, sur la montagne...

Enfin, en récompense de tant d'exploits, le pêcheur d'anchois obtient l'amour d'Estérelle, et il est nommé consul par les habitants de Cassis. Voilà l'histoire de Calendal... Mais qu'importe Calendal ? Ce qu'il y a avant tout dans le poème, c'est la Provence, — la Provence de la mer, la Provence de la montagne, — avec son histoire, ses mœurs, ses légendes, ses paysages, tout un peuple naïf et libre qui a trouvé son grand poète avant de mourir... Et maintenant, tracez des chemins de fer, plantez des poteaux à télégraphes, chassez la langue provençale des écoles ! La Provence vivra éternellement dans *Mireille* et dans *Calendal*.

* * *
— Assez de poésie ! dit Mistral en fermant son cahier. Il faut aller voir la fête.

Nous sortîmes ; tout le village était dans les rues ; un grand coup de bise avait balayé le ciel, et le ciel reluisait joyeusement sur les toits rouges mouillés de pluie. Nous arrivâmes à temps pour voir rentrer la procession. Ce fut pendant une heure un interminable défilé de pénitents en cagoule, pénitents blancs, pénitents bleus, pénitents gris, confréries de filles voilées, bannières roses à fleurs d'or, grands saints de bois dorés portés à quatre épaules, saintes de faïence colorées comme des idoles avec de gros bouquets à la main, chapes, ostensoirs, dais de velours vert, crucifix encadrés de soie blanche, tout cela ondulant au vent dans la lumière des cierges et du soleil, au milieu des psaumes, des litanies, et des cloches qui sonnaient à toute volée.

La procession finie, les saints remisés dans leurs chapelles, nous allâmes voir les laureaux, puis les jeux sur l'aire, les luttes d'hommes, les trois sauts, l'étrangle-chat, le jeu de l'outre, et tout le joli train des fêtes de Provence... La nuit tombait quand nous rentrâmes à Maillane. Sur la place, devant le petit café où Mistral va faire, le soir, sa partie avec son ami Zidore, on avait allumé un grand feu de joie... La farandole s'organisait. Des lanternes de papier découpé s'allumaient partout dans l'ombre ; la jeunesse prenait place ; et bientôt, sur un appel de tambourins, commença autour de la flamme une ronde folle, bruyante, qui devait durer toute la nuit.

Après souper, trop las pour courir encore, nous montâmes dans la chambre de Mistral. C'est une modeste chambre de paysan, avec deux grands lits.

Les murs n'ont pas de papier ; les solives du plafond se voient... Il y a quatre ans, lorsque l'Académie donna à l'auteur de *Mireille* le prix de trois mille francs, M^{me} Mistral eut une idée.

— Si nous faisons tapisser et plafonner ta chambre ? dit-elle à son fils.

— Non ! Non ! répondit Mistral... Ça c'est l'argent des poètes, on n'y touche pas.

Et la chambre est restée toute nue, mais tant que l'argent des poètes a duré, ceux qui ont frappé chez Mistral ont toujours trouvé sa bourse ouverte...

J'avais emporté le cahier de *Calendal* dans la chambre et je voulus m'en faire lire encore un passage avant de m'endormir. Mistral choisit l'épisode des faïences. Le voici en quelques mots :

C'est dans un grand repas, je ne sais où. On apporte sur la table un magnifique service de faïence de Moustiers. Au fond de chaque assiette, dessiné en bleu dans l'émail, il y a un sujet provençal ; toute l'histoire du pays tient là dedans. Aussi il faut voir avec quel amour sont décrites ces belles faïences ; une strophe pour chaque assiette, autant de petits poèmes d'un travail naïf et savant, achevés comme un tableautin de Théocrite.

Tandis que Mistral me disait ses vers dans cette belle langue provençale, plus qu'aux trois quarts latine, que les reines ont parlée

autrefois et que maintenant nos pères seuls comprennent, j'admirais cet homme au-dedans de moi, et, songeant à l'état de ruine où il a trouvé sa langue maternelle et ce qu'il en a fait, je me figurais un de ces vieux palais des princes des Baux comme on en voit dans les Alpilles : plus de toits, plus de balustres aux perrons, plus de vitraux aux fenêtres, le trèfle des ogives cassé, le blason des portes mangé de mousse, des poules picorant dans la cour d'honneur, des porcs vautreés sous les fines colonnettes des galeries, l'âne broutant dans la chapelle où l'herbe pousse, des pigeons venant boire aux grands bénitiers remplis d'eau de pluie, et enfin, parmi ces décombres, deux ou trois familles de paysans qui se sont bâti des huttes dans les flancs du vieux palais.

Puis, voilà qu'un beau jour le fils d'un de ces paysans s'éprend de ces grandes ruines et s'indigne de les voir ainsi profanées ; vite, vite, il chasse le bétail hors de la cour d'honneur ; et, les fées lui venant en aide, à lui tout seul il reconstruit le grand escalier, remet des boiserie aux murs, des vitraux aux fenêtres, relève les tours, redore la salle du trône, et met sur pied le vaste palais d'autre temps où logèrent des papes et des impératrices.

Ce palais restauré, c'est la langue provençale.

Ce fils de paysan, c'est Mistral.

Lettres de Mon Moulin.

ALPHONSE DAUDET.



LA MAISON DE FRÉDÉRIC MISTRAL, A MAILLANE
(Collection L. A.)

LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps



MICHEL CORDAY

RETOURS



Dans la voiture qui les ramène, après des dîners amis, Jeanne ne dort jamais. Entend-elle encore le chaud vacarme des voix ? Voit-elle la table fleurie de gerbes, de cristaux et de clairs corsages ? N'est-ce pas plutôt cette escouade de verres rangés devant elle, et humés avec la belle sérénité d'un estomac qui ne connaît pas les remords ? Quoi

qu'il en soit, Jeanne, qui dormirait, l'heure venue, sur une jambe, Jeanne reste éveillée en rentrant de table.

Elle commente la soirée. Elle raconte l'après-dîner, à partir du moment où les convives se séparèrent en « compartiment des fumeurs » et en « compartiment des dames seules ». Elle rapporte les propos féminins, si fades, hélas : enfants et domestiques, domestiques et enfants. Elle dresse l'inventaire, pour son propre usage, des trouvailles ingénieuses relevées sur sa table. Car Jeanne ne dédaigne pas un couvert réjouissant aux yeux comme un jardin d'été, foisonnant, fleuri..., ni les gourmandises inédites, d'ailleurs.

Puis, elle se remémore les convives. Avec Georges, elle cherche les noms des inconnus : comment s'appelle ce gros monsieur chauve, décoré ? Et cette petite femme mauve et triste ? Les maîtresses de maison présentent si mal. Juste, sans être sévère, elle leur donne à tous des notes de tenue, d'esprit et d'élégance.

Et même — trait d'indulgence rare — elle admire les femmes jolies. Elle s'extasie sur

un profil délicat, une toilette heureuse, une poitrine impeccable, en personne qui s'y connaît.

Un soir, elle a rencontré une beauté complète, une beauté reconnue, notoire dans son entourage et qui, vraiment, mérite sa petite réputation. Dans la voiture, Jeanne a clamé son enthousiasme.

— Seulement, a-t-elle ajouté, je plains son mari.

— Hein ?

Georges est toujours moins éveillé que Jeanne, dans la voiture. Les toilettes, les propos, le couvert, la fine chère, lui ont laissé une impression moins profonde, moins durable. Cependant, à la réflexion de Jeanne, il sursaute. Elle, d'ordinaire si indulgente, si charitable...

— Non, reprend-elle. Tu ne m'as pas comprise. Je le plains parce que sa femme n'est pas à lui. On l'entoure : il ne la voit pas. On la dévore des yeux : il n'en reste plus pour lui. Il a l'air de l'amener pour le plaisir des autres. C'est tout son rôle.

— Un cornac...

— Presque, reprend Jeanne. Une fois qu'il a apporté sa femme, il n'existe plus. On le place dans un petit coin, où il devient invisible. Et il n'a plus de raison d'être, jusqu'au moment où il la remporte. Moi, je trouve que le mari d'une jolie femme a toujours l'air d'un serin...

Georges, au fond de la voiture, éclate de rire et proteste :

— Ah ! dis donc, méfie-toi de ta phrase : ou bien je suis un serin ou bien tu n'es pas jolie...

Jeanne en est, un moment, déconcertée.

— Tiens, c'est vrai...

Mais elle se reprend vite :

— Mais non, tu n'es pas un serin. Car je ne suis pas une jolie femme. J'ai une drôle de petite figure, si on veut... et aussi une taille assez... enfin je suis Jeanne, quoi !

(Ma petite femme)



LA CARNINE LEFRANCO

ne laissant aucun résidu

NE FATIGUE ni l'estomac, ni l'intestin,

NE PROVOQUE ni dégoût, ni intolérance

EN
COCHINCHINE

LA CARNINE LEFRANCO

RÉTABLIT RAPIDEMENT



En haut : Atelier chinois de charonnage.
En bas : Jeunes filles annamites dévidant la soie.
Collection H. Monnet.

LE LEGS

*Je te lègue cet hymne où j'ai mis ton sourire,
O mon inaccessible amie, et ton regard :
Voici les vers où ta beauté venait s'écrire.*

*Ils sont presque ton œuvre et tu les connais tard,
Puisque je les ai dits trop loin de ton oreille ;
Mais de tout ce qui fut mon âme, c'est ta part.*

*Lorsque je serai mort et que tu seras vieille,
Mon amour restera la fleur de ta beauté,
Et par lui survivront les fleurs mortes la veille.*

*Tu ne dois plus mourir depuis qu'il a chanté,
Car le verbe est debout hors du temps méprisable,
Et ce qui fut pensé dure en l'éternité.*

*Les siècles passeront, comme un vent sur le sable,
Et leur souffle de nuit peut balayer les cieus,
Mais rien n'abolira le rêve impérissable.*

*Hors des âges : Le Verbe est l'essence des dieux,
La chair s'immortalise en devenant l'idée,
Et je te fais ce don d'avoir vécu tes yeux !*

*J'ai pensé ta blancheur furtive, et l'ai fondée ;
J'ai créé tes cheveux et le bruit de ton pas :
Ils seront, et la Mort en est dépossédée.*

*Prends donc ces vers, par qui tu ne périras pas,
Vers immortels, encor que nul ne les connaisse,
Et mets-les sous ta nuque à l'instant du trépas,*

Pour que tes cheveux blancs dorment sur ta jeunesse.

EDMOND HARAUCOURT.



TREIGNAC (CORRÈZE). — Eglise des Pénitents.
Aquarelle par le Professeur GRIMBERT.
Salon des Médecins de 1926.



UZÈRCHES (CORRÈZE). — Les Hérédiés.
Aquarelle par le Professeur GRIMBERT.
Salon des Médecins de 1926.

LE SUC MUSCULAIRE
CONTRE LES RAVAGES MICROBIENS

L'élément catarrhal domine parfois chez les tuberculeux, surtout lorsqu'ils sont d'un tempérament lymphatique. Dans ces cas, la *Carnine Lefrancq* est réputée pour réhabiliter promptement la constitution, sans congestion ni atonie. On sait que le Suc musculaire agit surtout en fortifiant le terrain contre le bacille : ce qui constitue, aujourd'hui, la seule méthode antituberculeuse vraiment rationaliste. En sollicitant les sécrétions peptogènes, la *Carnine Lefrancq* réveille l'assimilation et régénère le sang appauvri ; c'est ainsi que s'effacent les tares de la nutrition générale qui avaient livré les portes de l'organisme aux ravages microbiens. Il n'est guère d'agent thérapeutique comparable à cette médication cellulaire du trophisme et de la contractibilité. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à se reporter aux diverses communications de MM. Richet et Héricourt sur les propriétés du Suc musculaire.

HENRI ROBERT,
de l'Académie Française.

CHAUVEAU-LAGARDE

L'indomptable Chauveau-Lagarde est le type du courage des avocats pendant cette terrible époque. Il mérite qu'on fasse sonner un instant pour sa mémoire les Cloches du Palais. Ce fut lui qui « conseilla » Manon Roland, car la petite fille de Plutarque ne voulut pas être défendue. Du moins reconnut-elle son dévouement en lui léguant son anneau de mariage qu'il porta toute sa vie. Il plaida pour la Du Barry, pauvre loque tremblante qui, ayant mal vécu, n'avait pas appris à bien mourir et qui, croyant sans doute à un reste de séduction, demandait, les mains jointes, un instant à « M. le Bourreau ». Il plaida pour Houchard, glorieux vétéran qui, traité de lâche par un coquin, déchira ses vêtements pour montrer ses trente-cinq blessures ; pour Bailly, le maire de Paris, tremblant de froid et non de peur ; pour Danton, dont la voix dominante fut étouffée par un artifice de procédure ; pour les Hébertistes, aussi lâches qu'ils avaient été cruels ; pour Charlotte Corday, deux fois cornélienne : par le sang et par le caractère... charmante et coquette avec son petit bonnet et ses yeux candides, elle eut cette pensée gamine et touchante de laisser à l'homme qui avait risqué sa vie pour tenter de sauver la sienne, le soin de payer les trente-six livres qu'elle devait au concierge de l'Abbaye.

Mais la gloire de Chauveau-Lagarde n'est pas là. Pour la postérité il restera le défenseur de la Reine. Quand il la vit la première fois, affaissée dans sa pauvre robe de deuil, les yeux comme déjà voilés, les cheveux prématurément blanchis,

il ne put se retenir de pleurer, et ce fut elle qui le rassura. Pendant deux heures, il plaida pour elle, il lutta face avec la mort et mit une telle âme dans son appel à la miséricorde que, lorsqu'il eut fini, un gendarme lui mit la main au collet et l'arrêta. C'est le risque professionnel. Quel avocat, digne de ce nom, ne l'envierait d'avoir risqué sa vie pour faire son devoir ?

Dénoncé par Marat qui, après un acquittement qu'il jugeait scandaleux, lui enjoignait « d'aller ensevelir sa honte dans un désert et d'être le bouc Azazel du barreau », deux fois arrêté, il échappa par miracle à la guillotine. Fouquier-Tinville, qui avait juré « que les têtes allaient tomber comme des ardoises par un temps d'orage » ne pouvait supporter la présence du « défenseur de l'infâme Antoinette ». Enfermé avec deux prisonniers qui furent tous deux guillotins, il fut sauvé, comme tant d'autres, par le 9 thermidor.

Il devait — après avoir pu se promener dans une rue qui porte son nom — mourir très vieux, doux philosophe un peu désabusé, ce qui se comprend chez un homme qui a vu tomber tant de régimes et tant de têtes. Napoléon, le soir de la présentation aux Tuileries, voulut le taquiner : « Monsieur Chauveau-Lagarde, lui dit-il, il faut que nous rompions des lances. Vous avez défendu Antoinette. — Sire, répondit-il, j'ai défendu la reine de France ».

Cette réplique parut suffisante à celui qui s'était fait proclamer empereur des Français.

PRÉPARATION DE LA CARNINE LEFRANÇO

La CARNINE LEFRANÇO, quoique d'un prix élevé, est la moins chère de toutes les préparations zomothérapeutiques similaires.

Si, comme beaucoup de sucs de viande, elle était simplement composée de suc musculaire sortant des presses, mélangé avec une solution sucrée, sa richesse en éléments solubles de la viande serait de beaucoup inférieure à celle qu'elle présente effectivement.

Pour préparer la CARNINE LEFRANÇO, il est nécessaire de *CONCENTRER* le

suc de viande de bœuf, dans le vide et à froid, opération des plus délicates et fort coûteuse.

La CARNINE est constituée par ce *SUC CONCENTRÉ*, additionné de sucre et de glycérine, à l'aide d'un procédé spécial, suivant les proportions les

mieux appropriées à la conservation et à l'efficacité de cette préparation.



RETOUR DES CHAMPS, par DEBAT-PONSAN. — PHOTO. BRAUN.



LE CARDINAL FRANÇOIS-MARIE-ANATOLE DE ROVERIE DE CABRIÈRES
Évêque de Montpellier

NÉ A BEUCAIRE LE 30 AOUT 1830, MORT A MONTPELLIER, LE 21 DÉCEMBRE 1921.

Tableau de ÉDOUARD MARSAL.

P40327



JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-31

R. C. Seine 35.195

ABONNEMENT :
UN AN. } FRANCE . . . 18 Fr.
 } ÉTRANGER . 25 Fr.
LE NUMÉRO : 1 Fr. 50

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

N° 232

FÉVRIER 1927

GUSTAVE GEOFFROY

L'ART ET LA VIE EN HOLLANDE



Les villes de Hollande, aujourd'hui encore, grâce, très probablement, à leurs canaux, ont gardé le même visage que l'on voit sur les toiles de leurs peintres. On passe de la campagne, de la rue, de la place, de la ville et du village au musée, sans qu'il y ait, pour ainsi dire, de solution de continuité. On est tout surpris, à Dordrecht et à Rotterdam, à La Haye et à Haarlem, à Amsterdam et à Alkmaar, lorsque l'on reprend pied sur le pavé, de ne pas retrouver les femmes aux amples collerettes tuyautées, les hommes aux grands chapeaux noirs. Non seulement, l'atmosphère de l'art et de la réalité est la même, comme cela est naturel; mais le décor n'a pas changé, et toujours la sensation de vie ancienne persiste le long des eaux

immobiles qui reflètent les maisons à petits carreaux et à pignons découpés.

A peine est-on entré en Hollande par l'immense pont qui précède Dordrecht, que l'on voit étinceler doucement, dans la brume, les vagues argentées de Van Goyen, ses rives doucement dorées, ses silhouettes de villes, de maisons, de clochers, voilées par la brume verdâtre. Ce ne sont plus les bateaux à voiles des peintres de marine, des Van de Velde, des Van Capelle, des Bakhyusen, qui sont balancés par les eaux limoneuses; mais ce sont les mêmes barques qui louvoient, ce sont les mêmes passeurs qui embarquent et débarquent les gens et les animaux.

Parcourez-vous la campagne? Voici les arbres de Ruysdaël, ses immenses ciels chagrins, la tristesse de ses dunes rongées par la mer du Nord, la mélancolie de ses buissons assaillis par le vent, de ses chemins montants que gravit un triste voyageur. Voici la ferme autour de laquelle paissent les bestiaux de Paul Potter. Voici, au soleil

LA RAPIDITÉ ET L'INTENSITÉ DE L'ACTION DE LA **CARNINE LEFRANCO**
 S'EXPLIQUE PAR CE FAIT, QU'ELLE EST PRÉPARÉE
 AVEC DU SUC MUSCULAIRE DE BŒUF **CONCENTRÉ**
 SANS ADDITION DE SANG, NI D'ALBUMINE

couchant, les animaux de Cuyp, illuminés par l'astre déclinant. Entrez-vous dans les villes ? Ce sont, tels qu'ils les ont peints, pierre à pierre, les monuments et les logis de Van der Heyden, de Berck-Heyde, de Beerstraten, les églises de De Witte, et de tant d'autres ardemment occupés à faire le portrait de leurs pays. Passez-vous devant un cabaret ? C'est celui-là même où Jan Steen et Ostade ont rassemblé les hilares, les ivrognes, les débauchés dont ils savent si bien dire les vices, les tares et les joies.

Entrez-vous dans quelques vieux logis ? Ce vestibule dallé de blanc, de rouge, de noir, ces chambres aux vieux meubles cirés, ces miroirs, ces tentures, cette épinette, c'est là que se passe la vie des personnages de Pieter de Hooch, de Ter Borch, de Metsu. Vous promenez-vous à Delft ? Le souvenir de Van der Meer est évoqué par le vêtement bleu ou citron d'une femme qui passe dans la même atmosphère froide, si finement argentée. Vous perdez-vous dans le quartier juif d'Amsterdam, parmi les ruelles où se perdait Rembrandt ? Partout, c'est la même lumière d'or, et ce sont les mêmes ténèbres rouses où le grand homme voyait l'Ancien et le Nouveau Testament se formuler devant lui avec une force de réalité que jamais peintre n'a surprise comme lui.

Mais celui-là, ce Rembrandt, qui est si bien la Hollande, dépasse la Hollande par le génie de voyant qui était en lui. Il a renouvelé l'art, il l'a prouvé identique à la vie, et nul autre n'a donné cette leçon avec cette puissance. Quand on n'irait chercher que cette leçon en Hollande, le voyage ne serait pas inutile. Quand on a compris et aimé Rembrandt, on doit revenir pour tout aimer de ce qui existe, pour découvrir la beauté de la vie en toutes choses, chez tous les êtres. Rien ne lui a été indifférent. Dans tout être, dans toute chose, il voyait un chef-d'œuvre. Ah ! le cher grand homme, bafoué, méconnu, mort solitaire, a-t-il su, en son vaste cœur humain, en son esprit profond, si mélancoliquement et ardemment passionné, a-t-il su quelle douceur, quel réconfort, il avait

apportés à ceux qui viendraient après lui ?

Loin de moi la pensée baroque de découvrir Amsterdam et Rembrandt, pas plus que la Hollande. Je ne les découvre que pour mon compte et ne prétends remplacer ni les pages savantes, incomplètes sans doute, mais à tant d'égards définitives, de W. Burger, ni les pages délicates, qui sont si souvent discutables, de Fromentin. Je veux seulement dire, à propos d'Amsterdam et de Rembrandt, que c'est dans cette ville que l'on peut avoir la plus forte sensation de

cet homme, quand même il n'y aurait pas, au Musée, pour le représenter, le portrait de *La Femme d'Utrecht*, le portrait d'*Elisabeth Jacobs Bas, Ruth et Booz* (meilleure désignation que la désignation vague de *La Fiancée Juive*), et *L'Anatomie du Docteur Johan Deyman*, et *Les Syndics des Drapiers*, et *La Ronde de Nuit*, justement devenue *La Sortie de la Compagnie du Capitaine Frans Ban-*

ning Cocq. Tous ces chefs-d'œuvre seraient ailleurs, que Rembrandt serait tout de même vivant à Amsterdam, parce qu'il y a vécu, parce que cette magnifique et étonnante cité est le théâtre où il a vu agir l'humanité, et parce qu'elle est imprégnée de la même atmosphère que son œuvre.

Simple effet d'imagination, dira-t-on, arrangement facile des choses ? D'abord, je ne sais pourquoi on empêcherait l'imagination de jouer son rôle. Les choses valent par elles-mêmes et par la signification qu'elles nous suggèrent. Le Louvre possède, lui aussi, une série infiniment expressive de Rembrandt : le portrait d'*Hendrickje Stoffels*, *Les Pèlerins d'Emmaüs*, *le Bon Samaritain*, *Les Philosophes en méditation*, *Le Ménage du Menuisier*, *La Bethsabée*, *Le Saint Mathieu*, *La Vénus*, *L'Homme au Bâton*, *Le Rembrandt âgé*. Mais je voudrais me faire comprendre : il faut, pour avoir la sensation complète de Rembrandt, faire un certain effort, en sortant des rues de Paris, en venant du boulevard des Italiens et de la rue de Rivoli. A Amsterdam, tout au contraire, on est chez Rembrandt, c'est lui qui vous reçoit, il est le maître du logis.

GUSTAVE GEOFFROY



INTÉRIEUR HOLLANDAIS, par WALKENBURG.
Amsterdam (Musée Municipal). — (BRASS et C^o, Éd.)

ANÉMIES REBELLES  **CARNINE LEFRANCO**
agit
très rapidement



Le Médecin-Inspecteur DOPTER
Directeur du Val-de-Grâce

LE CARÈME RÉVOLUTIONNAIRE DE 1794

Ah ! qu'elle était misérable, la pauvre France, en cette année 1794 ! En attendant qu'un louis d'or valût 24.000 livres en assignats, qu'une course de fiacre se payât 500 francs et une paire de bottes 10.000 livres, Paris manquait de pain ; le bourgeois dont M. Biré écrivit jadis le très curieux *Journal* rapporte un fait significatif.

« Je connais, dit-il, une famille très riche de Paris, aujourd'hui réfugiée à Meudon, qui a toutes les peines du monde à se procurer de la farine. L'autre semaine, le chef de cette famille s'est rendu avec son fils jusqu'à Meaux, pour obtenir d'un fermier un sac de bonne farine du poids de 325 livres. Il a fallu le payer dix louis d'or, ce qui représente aujourd'hui, en assignats, une somme de plusieurs milliers de francs. Ce précieux sac une fois acheté, il s'agissait de le transporter à Meudon ; et l'entreprise n'était pas sans danger. Qu'ils fussent surpris en route, il n'y allait de rien moins, pour nos gens, que d'être incarcérés comme accapareurs. Après avoir recouvert de foin et d'herbes la charrette au fond de laquelle était dissimulé le sac de farine, le père et le fils suivirent à pied, toujours à quelque distance, l'équipage conduit par un paysan. Grâce à ces précautions, on arriva sans encombre au logis. Restait à faire le pain. C'est la maîtresse de la maison qui a dû se charger de ce soin, afin de ne pas être obligée d'introduire d'étrangers chez elle ».

A défaut de farine de froment, les marchands avaient imaginé de fabriquer une poudre de pois qu'ils vendaient vingt-quatre sous le litron et qui fournissait un pain couleur de vert-de-gris. La viande de boucherie manquait presque complètement.

« La Commune, note *Le Journal d'un Bourgeois de Paris*, a fait placarder, dans

toutes les rues, un arrêté qui réduit chaque bouche à une livre de viande par décade. Chaque jour, à la halle aux boucheries, des milliers d'individus, hommes et femmes s'entassaient dans les avenues étroites de la halle. Quand paraissent les porteurs, courbés sous

des moitiés de bœufs, courant, malgré leur lourd fardeau, pour n'être pas assaillis, la foule se rue sur eux, dévorant des yeux la viande crue. Ce sont, de tous côtés, des cris et des imprécations. Quelquefois, les gendarmes lancent au galop leurs chevaux à travers les étalages, culbutant le monde et multipliant les accidents sous prétexte de les prévenir. Des agents de la Commune font ranger les femmes à la file ; mais, tandis qu'elles attendent leur tour en grelottant de froid, le peu de viande qui était à la vente disparaît bientôt, et la plupart sont obligées de se retirer les mains vides. L'irritation est si grande que, pour empêcher le sang de couler, l'administration de la police

songe, dit-on, à défendre aux femmes d'aller à la boucherie avec des plats ou des assiettes ; elles ne pourront emporter que des serviettes.

» Le Comité révolutionnaire de la section des Droits de l'Homme vient de faire proclamer, au son du tambour, qu'il ne sera plus délivré de bœuf que pour les gens malades, et que ceux qui voudront en obtenir devront être munis de cartes spéciales. La proclamation faite, les femmes et les ouvriers se sont écriés :

« — Il faudra donc, à présent, faire du bouillon avec de la viande de chien ! »

Devant cette pénurie, la Convention dut intervenir dans la crainte d'être dévorée par le peuple affamé. Un jour ou Saint-Just présidait la séance, — c'était le 21 février 1794, — Barère escalada la tribune et lut un rapport extraordinaire qui ressemblait à un mandement laïque.



PORTRAIT DE BARÈRE, A LA TRIBUNE
par DAVID (Braun et C^{ie}, Édité.)

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIMÉ ET VIVANT
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLÉOPROTÉIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSE NATURELLE EN LÉCITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX

« L'institution du Carême, dit-il en substance, était puisée dans la nature : l'époque de l'année où nous sommes était connue, jadis, par des jeûneurs fanatiques ; les prêtres, qui avaient gâté partout l'ouvrage de la nature, avaient, en cela, suivi ses ordres invariables. La renaissance du printemps commande à l'homme de changer ses aliments, de se rapprocher quelque temps des ressources que la végétation fournit à la santé publique. Ce n'est pas au législateur à imiter le prêtre ; ce n'est pas à la Convention Nationale de faire ce que Moïse et le pape ont ordonné. Nos pères, nous-mêmes, avons jeûné pour un saint du calendrier, pour un moine du dixième siècle. Jeûnons, maintenant, pour la liberté ; faisons des économies momentanées ; imposons-nous volontairement une frugalité civique..., et nous aurons fondé, en même temps que les mœurs républicaines, celles de la tempérance et de l'égalité ! »

Croire que le voluptueux Barère, qui s'offrait des repas à trois cents livres par tête et était un des assidus de Méot et de Venua, les deux restaurateurs en vogue parmi les gourmands de l'époque, croire que cet homme-là avait la prétention de fonder, en France, « les mœurs de la tempérance », serait s'illusionner grandement. Son discours, pourtant, fut applaudi et Legendre, un boucher, qui faisait partie de l'Assemblée, renchérit en connaisseur.

« Il est urgent, dit-il, que la Convention fasse pour la République ce que les prêtres avaient fait pour la superstition. Décrétons un Carême civique : autrement, la disette de viande se fera sentir dans toute la République. Si cent bœufs sont nécessaires pour les malades de Paris, que cent bœufs seulement entrent dans cette commune et qu'ils soient distribués par une commission de bons citoyens que je vous indiquerai. Décrétez le

Carême que je vous propose, autrement il viendra malgré vous. L'époque n'est pas éloignée où vous n'aurez ni viande ni chandelle : les bœufs que l'on tue aujourd'hui ne donnent plus assez de suif pour les éclairer à leur mort... »

Et la proposition du Carême civique, adoptée par la majorité, fut renvoyée à l'étude du Comité de Salut public. Ce fut la première faillite avouée de la Révolution ; elle dut être particulièrement pénible aux esprits forts ; car le peuple a du bon sens et la reculade était trop manifeste pour ne point le frapper. Eh ! quoi, pensaient les bons gens, cette religion, antique tradition de notre pays, cette religion qu'on détruisit avec tant de hâte et d'acharnement, ces prêtres tant bafoués, tant vilipendés, tant persécutés, avaient donc raison ? Deux ans à peine se sont

écoulés depuis qu'on a proclamé, avec fracas, toutes les superstitions et toutes les pratiques abolies, et voilà que le Carême déjà est rétabli, officiellement, au nom de la liberté !

Ah ! ce fut un rude Carême que celui de l'an II, le plus sévère, à coup sûr, de tous les Carêmes passés et, souhaitons-le, futurs. La viande fit défaut, le beurre manqua, le poisson arrivait pourri, les ménagères n'en achetaient plus, d'ailleurs, n'ayant rien pour le faire cuire. Quand on avait du pain, et quel pain ! on s'estimait parmi les heureux.

Et, ce sera l'honneur éternel des Parisiens, cette calamité publique fut supportée avec résignation, presque avec bonne humeur. Une noble femme obligée de louer son hôtel, — dont on lui payait le loyer un louis, en or, somme fantastique, — et qui, de deux cent mille livres de rentes, se voyait réduite à deux ou trois louis de revenus par trimestre, restait fidèle à ses vieux amis ruinés et les recevait à dîner, comme au bon temps, tous les samedis. Chacun, en se mettant à table,



UN ASSIGNAT DE 10 SOLS

LA CARNINE
LEFRANCO

*enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps*

tirait son pain de sa poche ; comme tous ses convives mangeaient, ce jour-là, pour toute la semaine, la courageuse dame appelait ce samedi : *son jour d'ogres*, ce que le bon Linger, son cuisinier, traduisait par *son jour de dogues*. Et ces aristocrates, qui avaient connu toutes les douceurs et toutes les somptuosités de l'opulence, se réjouissaient d'une bonne soupe ; une omelette leur tirait des larmes ; un morceau de bouilli leur semblait être la réalisation d'un conte de fée ; et peut-être, ces pauvres gens, que menaçait l'échafaud, mangeaient-ils avec plus d'entrain leur maigre pitance que les puissants d'alors n'en apportaient à déguster

toutes les bonnes choses qu'ils trouvaient moyen de se faire servir *en cabinets particuliers*, pour ne pas trop insulter à la misère du peuple. On a retrouvé, datant de cette époque de Carême forcé, certains menus des repas d'Antonelle, un des jurés du tribunal révolutionnaire : on y trouve des *béchamelles d'aillérons et de foies gras*, des *poulardes fines*, des *cailles au gratin*, des *ris de veau*, des *mauviettes*, des vins de Champagne et de Sauternes. Pauvre cher homme ! Il ne faisait pas Carême, celui-là ; il est vrai qu'il travaillait dur, et que c'était un rude métier que de pourvoir de têtes la guillotine.

G. LENOTRE.



La Carnine Lefrancq

DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages eueptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients



LE ROI SAÛL

Tableau de J.-A. BARD (1812-1862). — École française.

LE TEMPS D'AIMER

*Au bord d'une onde fugitive,
Reine des buissons d'alentour,
Une rose à demi captive
S'ouvrait aux rayons d'un beau jour.
Égaré par un goût volage,
Dans ces lieux passe le Zéphir.
Il l'aperçoit, et du plaisir
Lui propose l'apprentissage ;
Mais en vain ; son air ingénu
Ne touche point la fleur cruelle.
« De grâce, laissez-moi », dit-elle ;
« A peine vous ai-je entrevu.
Je ne fais encor que de naître,
Revenez ce soir, et peut-être
Serez-vous un peu mieux reçu ».
Zéphir s'envole à tire-d'aile,
Et va se consoler ailleurs ;
Ailleurs : car il en est des fleurs
A peu près comme de nos belles
Tandis qu'il tuit, s'élève un vent
Un peu plus fort que d'ordinaire,
Qui de la rose, en se jouant,
Détache une feuille légère.
La feuille tombe, et du courant
Elle suit la pente rapide :
Une autre feuille en fait autant,
Puis trois, puis quatre ! en un moment
L'effort de l'Aquilon perfide
Eut moissonné tous ces appas,
Faits pour des dieux plus délicats,
Si la rose eût été plus fine.
Le Zéphir revint ; mais, hélas !
Il ne restait plus que l'épine.*

LE CHEVALIER PARNY (1753-1814).

LE MÉDECIN-INSPECTEUR DOPTER



Phot. Sartony.

Charles-Alfred-Henri Dopter est né à Paris, le 12 Février 1875.

Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire de Lyon de 1893 à 1896, il était médecin stagiaire au Val-de-Grâce en 1897.

Nommé professeur agrégé du Val-de-Grâce en 1903, il devenait professeur de cette Ecole en 1912.

En Août 1914, étant encore professeur au Val-de-Grâce, il fut affecté aux Armées du Nord-Est à l'Hôpital d'évacuation n° 13. Au 1^{er} Janvier 1916, il était promu Principal de 2^e classe, et affecté comme adjoint au Directeur général du Service de Santé du groupe des Armées du Nord-Est, au G. Q. G. Médecin divisionnaire de la 67^e division, il eut à organiser la lutte contre les gaz asphyxiants.

En Décembre 1918, promu Principal de 1^{re} classe, il était nommé médecin-chef du Centre de rapatriement des prisonniers de guerre, à Darmstadt ; il exerça ensuite les fonctions de médecin-consultant de la II^e Armée, et revint au Val-de-Grâce en 1919, pour y reprendre sa chaire d'épidémiologie.

Actuellement, le professeur Dopter est

Médecin-Inspecteur, et Directeur du Val-de-Grâce.

On doit au docteur Dopter de nombreuses recherches sur les maladies infectieuses, plus particulièrement sur les dysenteries et la méningite cérébro-spinale ; en 1904, il préparait un sérum antidysentérique, et en 1908, un sérum antiméningococcique. On lui doit aussi d'importants travaux sur l'amibiase intestinale et hépatique, et sur l'encéphalite léthargique.

En 1913, le professeur Dopter publiait un *Traité de Bactériologie*, chez Baillière ; et en 1907, un *Traité d'Hygiène militaire*. En 1907, encore, il donnait, chez Doin, un ouvrage sur la *dysenterie*. En 1920, il publiait, chez Baillière, ses recherches sur l'*infection méningococcique* ; et chez le même éditeur, en 1912, un *Traité de Pathologie interne* (maladies infectieuses). En 1924, il a fait paraître un *Traité d'Epidémiologie*.

Ce traité est bien le couronnement de l'œuvre du docteur Dopter, œuvre par excellence d'un médecin d'armée, préluant par des études de bactériologie et de médecine générale à la synthèse épidémiologique.

Rapporteur au Congrès de Médecine de Bordeaux en 1923 ; membre de la Société Médicale des Hôpitaux (1904), de la Société de Biologie (1918), et de l'Académie de Médecine (1918), le Médecin-Inspecteur Dopter est Officier de la Légion d'Honneur, avec Croix de Guerre.

LE RALENTISSEMENT DE LA NUTRITION

Le ralentissement de la nutrition crée des oxydations incomplètes et insuffisantes, à l'occasion desquelles les maladies spécifiques les plus graves s'installent dans l'organisme. On y remédie d'une manière certaine par l'emploi du suc musculaire, sous la forme agréable et facile de Carnine Lefrancq. **La Carnine Lefrancq** combat avec le plus grand succès la misère physiologique et rectifie les déviations les plus anciennes de la nutrition. C'est le remède héroïque des *anémies*, du *lymphatisme* et de la *tuberculose*. Sa valeur curative provient surtout de ce qu'elle exhausse la vitalité fonctionnelle, en augmentant la tonicité du système musculaire et l'harmonie parfaite du système nerveux.



UNE PHARMACIE

par F. van MIERIS (1689-1763). — MUSÉE D'AMSTERDAM



SAINT-SÉBASTIEN

Reproduction du tableau d'Andrea MANTEGNA (1431+1506). — École française
Provenant d'Algerperse (Puy-de-Dôme)

P40327



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

R. C. Seine 25.195

ABONNEMENT :
UN AN. { FRANCE . . . 18 Fr.
 ÉTRANGER . 25 Fr.
 ←→→
LE NUMÉRO : 1 Fr. 50

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

N° 233

MARS 1927

CLAUDE FARRÈRE

LA PLUS GRANDE



Pour ma Mère.

Quand elle eut sept ans, elle révéla sa vocation, qui était de n'avoir peur exactement de rien. Il était une fois un petit chien qui mangeait sa pâtée sur le bord du trottoir. Survint un gros chien qui bouscula le petit chien pour voler sa pâtée. Or, ce gros chien avait compté sans son hôte; je veux dire sans son hôtesse. Elle, qui était là, vint, prit le gros chien par l'oreille, le tira en arrière, très fort, empoigna la pâtée, la rendit au petit chien, puis se planta, toute droite et hardie, entre le petit chien et le gros chien. Le gros chien fut si étonné qu'il ne protesta pas, pas tout de suite. Ainsi la bataille fut gagnée.

Oh! la suite fut moins reluisante. Furieux, le gros chien, sitôt revenu de son ahurissement, se jeta en avant, saisit entre ses crocs la menotte toute tendre et potelée, et la

mordit si rudement que le sang jaillit comme l'eau d'une éponge. Et il y eut par terre, tout de suite, une grande flaque rouge. Et l'enfant de sept ans cria, — mais elle ne recula pas, pas d'une semelle! Elle s'entêta, plantée comme terme, entre la petite bête terrifiée et la grosse bête furieuse, elle s'enracina, invincible, jusqu'à ce qu'on fût accouru, avec des bâtons et des fouets...

C'était un joli début. Et personne ne s'étonna quand, douze ou quinze ans plus tard, suivant sa vocation, toujours, elle épousa un soldat. Un vrai.

C'était un capitaine d'infanterie coloniale. Je vous ai déjà parlé de lui. Je l'ai connu assez particulièrement. Il n'était pas plus tôt marié qu'il emmena sa femme le plus loin qu'il put, dans des Gabon, dans des Sénégal. Ce n'était rien encore. Le pis fut qu'il attrapa une balle dans l'aine au combat de la Casamène, et que son ordonnance le ramassa sur le champ de bataille, grièvement blessé; autant dire mourant.

L'ordonnance le rapporta. On vint avertir

LA CARNINE LEFRANCQ

est d'un prix élevé, mais... c'est une préparation qui **GARANTIT** n'être exclusivement fabriquée qu'avec du Suc Musculaire de Bœuf **CONCENTRÉ**.
Ce Suc Musculaire est ensuite conservé en une Solution Sucre-Glycérinée, sans aucune addition.

chez lui, avec tous les ménagements d'usage.

« Vous savez... Il est touché... mais légèrement... très légèrement... »

Elle coupa net les donneurs d'eau bénite :

« Mort ? »

On protesta :

« Mais pas du tout ! Tenez, le voilà, voyez plutôt ! »

Elle vit. Il était couleur de cierge, les yeux clos, les joues creuses.

Un chirurgien intelligent crut devoir expliquer :

« Madame, la blessure est placée un peu haut... L'amputation est vraiment impossible... »

Elle le toisa :

« Impossible ? — mais j'espère bien ! je préfère de beaucoup que vous me le sauviez avec ses deux jambes. »

Ce qui fut fait.

Seulement, quelque six ans plus tard, ils eurent un beau garçon robuste et fier ; et, naturellement, elle comme lui, mari et femme, maman et papa, ils l'adoraient. La fièvre typhoïde passa par là, et le gosse fut pris.

Pas pour rire. Très. Ils appelèrent le médecin de l'endroit, le meilleur.

« Heu !... dit-il, c'est grave. »

— Docteur, dit-elle, faites pour le mieux. »

Il fit pour le mieux. C'est-à-dire de son mieux. Ce ne fut pas suffisant. Le gosse déclina, remonta, rebassa, mourut.

« Docteur, — dit-elle, — merci tout de même. Vous avez fait tout ce qu'on pouvait faire. »

Or, ils avaient un autre fils, plus jeune de six ans. Qui sait ? celui qui écrit cette histoire, peut-être...

Et, six ans plus tard, il tomba malade à son tour. Une fièvre typhoïde, pareille.

Elle, la mère, rappela le médecin. Le même.

On lui dit :

« Mais il a tué votre fils aîné ! »

Elle répondit :

« Dieu me l'avait donné. Dieu me l'a repris. Dieu m'a donné celui-là. Peut-être ne me le reprendra-t-il pas. Sa miséricorde est infinie. »

Et le médecin revint. Le même.

Il dit encore, comme il avait déjà dit :

« Heu !... c'est grave. »

Le gosse déclina, remonta, rebassa. Le médecin fit de son mieux, toujours. Pour le mieux. Le gosse ne mourut pas.

Et la mère qui l'avait veillé trente nuits, sans dormir une heure, soupira d'ivresse quand elle le vit hors de péril.

« Dieu me l'a donné. Dieu me l'a laissé. »

Peut-être un autre médecin l'aurait-il moins bien soigné... »

Et puis, les années passèrent. Le mari mourut à son tour. Les autres fils aussi. Il ne resta plus qu'elle et son enfant, celui qui écrit cette histoire. Elle avait toujours été pieuse. Elle le resta. Son dernier fils devint soldat, bon sang ne peut mentir. Elle, femme de soldat, se fit mère de soldat. C'est à peu près la même chose. Il suffit de n'avoir peur de rien, exactement.

Un jour, — elle avait soixante-dix ans ; elle était toujours droite et robuste, — son fils, le soldat, tint garnison à Brest. Brest est une ville où les escaliers de maison ne prennent jour ni par fenêtres ni par toits vitrés. Il y fait donc noir comme dans l'enfer des nègres.

Une après-midi, son fils le soldat était de service. Elle, comme juste, s'en fut à l'église, histoire de prier pour lui. — Elle ne priait jamais que pour les autres. — Pour elle, n'est-ce pas, à quoi bon ? C'eût été des prières bien superflues.

Il était peut-être trois heures après-midi. Il eût été trois heures après minuit que, la porte cochère franchie, l'obscurité n'eût pas été plus opaque. Elle ouvrit cette porte, sortit, referma, et fit deux pas, cherchant la rampe à tâtons.

Alors elle heurta quelque chose d'insolite. Elle tâta et des deux mains reconnut l'objet. C'était un pendu. Un pauvre bougre d'ouvrier sans travail qui n'avait rien trouvé de mieux que de venir se pendre, dans la cage de l'escalier, devant la porte. Au hasard de la fourchette, c'est le cas de le dire.

Elle tâta et reconnut. Je ne sais pas au juste ce que vous auriez fait à sa place. Je ne sais pas ce que j'aurais fait non plus. Mais elle, elle n'hésita point. Elle se baissa un peu, prit le pendu à bras le corps, le souleva, pour relâcher la corde, le soutint, et puis, alors, alors seulement, elle cria :

« Au secours ! A moi ! »

On vint. On décrocha le pendu. Il respirait encore. On le repêcha du tréfonds de la mort, où il barbotait déjà. On le sauva. Elle le sauva, c'est-à-dire, J'ai oublié de vous dire qu'elle était très pauvre : pas le sou. Elle trouva de l'argent pour en donner au pendu afin qu'il ne se rependît pas, et reprit goût à vivre. Et elle-même continua de vivre aussi. Je vous ai dit qu'elle n'avait peur de rien.

C'était une femme de soldat. Une mère de soldat, aussi. La plus grande.

Ma mère.

Atlantique 1916, en mer.

CLAUDE FARRÈRE.

LA CARNINE LEFRANCQ

rend la ZOMOTHÉRAPIE agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.



Le Professeur EUZIÈRE

Doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier

*La Carnine Lefrancoq est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques*

ENTREVUE DE NAPOLEON ET DE GOETHE, A ERFURT

Le 27 septembre 1808, Napoléon et le tsar Alexandre se rencontraient à Erfurt. L'Empereur était arrivé à dix heures du matin et se porta à la rencontre d'Alexandre, sur la route de Weimar. De tous les points de l'Allemagne, une foule de princes couronnés s'étaient rendus à Erfurt pour faire cortège aux deux plus puissants monarques de l'Europe : c'étaient les rois de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, de Westphalie, le grand duc de Bade, les ducs de Hesse-Darmstadt, de Saxe-Gotha, d'Oldenbourg, de Mecklembourg-Strelitz, de Mecklembourg-Schwerin, etc.

Goethe accompagnait à Erfurt le duc de Weimar.

La présence de Goethe produisit une telle sensation que le *Moniteur* lui consacra un article spécial.

Goethe resta plusieurs jours, il aimait à suivre les représentations du Théâtre français. Rien de plus intéressant après ces spectacles que les conversations chez le duc de Weimar où Goethe faisait la critique des tragédies françaises et du jeu des acteurs.

Goethe produisit une impression si profonde sur le ministre Maret, — duc de Bassano, — que celui-ci en parla à l'Empereur qui voulut le connaître.

Cette entrevue a été narrée succinctement par le poète de *Faust*.

Je suis appelé, le 2 octobre, vers onze heures du matin, chez l'Empereur. Un gros chambellan polonais me dit d'attendre. La foule s'écoule. Présentation à Savary et à Talleyrand. Je suis appelé dans le cabinet de l'Empereur.

Au même instant Daru se présente et est aussitôt introduit. J'hésite donc si je dois entrer. Je suis appelé de nouveau. J'entre.

L'Empereur déjeune assis à une grande table ronde ; à sa droite et à quelques pas de la table, Talleyrand se tient debout. A sa gauche et tout près de lui, Daru avec lequel il s'entretient des contributions à lever.

L'Empereur me fait signe d'approcher. Je reste devant lui à distance convenable. Après m'avoir regardé avec attention, il me dit : *Vous êtes un homme.*

Je m'incline. Il m'interroge :

— Quel âge avez-vous ?

— Soixante ans.

— Vous êtes bien conservé!... Vous avez écrit des tragédies ?

Je réponds ce qui est indispensable.

Ici, Daru prend la parole. Pour flatter les Allemands, et adoucir jusqu'à un certain point le mal qu'il était forcé de leur faire, il avait un peu étudié leur littérature. Daru connaissait très bien la littérature latine ; il avait même donné une édition d'Horace. Il parle de moi comme les critiques les plus favorables de Berlin avaient pu le faire ; du moins, je reconnais dans ses paroles leurs idées et leur manière de penser. Il ajouta que j'avais traduit des ouvrages français et notamment le *Mahomet* de Voltaire.

L'Empereur répliqua : « Ce n'est pas une bonne pièce. »

Il tourna alors la conversation sur *Werther*, qu'il devait avoir étudié d'un bout à l'autre. Il me dit :

— J'ai lu sept fois votre *Werther* et toujours avec un nouveau charme.

Pour confirmer ces paroles, il fit une analyse exacte et profonde du roman. Après différentes remarques toutes très justes, il indiqua un passage et demanda :

— Pourquoi avez-vous fait cela ? C'est contre nature.

Et il développa cette opinion avec une grande lucidité, en entrant dans beaucoup de détails.

Je l'écoutai avec sérénité, et lui répondit en souriant d'un air satisfait :

— Je ne sais si l'on m'avait déjà adressé ce reproche ; je le trouve parfaitement juste, et j'avoue que dans ce passage il y a quelque chose de contraire à la vérité.

Et j'ajoutai ces paroles :

— On devrait peut-être avoir quelque indulgence pour le poète qui se sert d'un artifice habile pour produire certains effets



JEAN WOLFGANG DE GOETHE
N. D. Phot.



Nous garantissons ...

QUE LA **CARNINE LEFRANCO**
ne contient ni SANG, ni ALBUMINE AJOUTÉE
MAIS SEULEMENT
DU SUC MUSCULAIRE DE BOEUF
CONCENTRÉ

EN SOLUTION SUCRO GLYCÉRINÉE

qu'il eût atteint difficilement par un chemin plus simple et plus naturel.

L'Empereur parut satisfait et revint au drame ; il fit des observations d'une haute portée comme un homme qui avait étudié la scène tragique avec l'attention d'un juge criminel, et qui avait vivement senti que le défaut du théâtre français est de s'éloigner de la nature et de la vérité.

En développant ce thème, il désapprouva les drames où la fatalité joue un grand rôle.

— Ces pièces appartiennent à un temps de ténèbres. Auroste, que veulent-ils dire avec leur fatalité ? La politique, c'est la fatalité.

Il se tourna alors vers Daru et lui parla de la grande affaire des contributions ; je m'écartai un peu et allai me placer près de la porte d'un cabinet dans lequel j'avais, trente ans auparavant, passé plus d'une heure de tristesse et de gaieté ; j'avais eu le temps de remarquer qu'à ma droite, du côté de la porte, se tenaient Berthier, Savary et encore un autre personnage. Talleyrand s'était éloigné.

On annonça le maréchal Soult.

Le maréchal, avec sa haute stature et sa chevelure luxuriante entra. L'Empereur lui demanda en plaisantant quelques renseignements sur des événements qui s'étaient passés en Pologne.

Pendant cet intervalle, je pouvais examiner l'appartement et réfléchir sur le passé.

L'Empereur se leva, se dirigea vers moi, et par une sorte de manœuvre, me sépara des autres personnages au rang desquels je me trouvais.

En leur tournant le dos, il s'adressa à moi, et me demanda à mi-voix si j'étais

marié, si j'avais des enfants et autres choses de même nature qui pouvaient m'intéresser personnellement.

Il me parla aussi de mes relations avec la maison princière, la duchesse Amélie, le prince et la princesse, etc. Je lui répondis d'un ton tout naturel.

Il parut satisfait et répéta mes paroles dans sa langue, mais avec un peu plus de

précision et de netteté que je ne l'aurais fait moi-même.

Je dois remarquer ici que j'avais pu admirer, dans le cours de la conversation, la manière variée dont il exprimait son approbation ; rarement il écoutait en restant immobile ; il secouait la tête d'un air pensif où il disait : « Oui ! » ou : « C'est très bien ! » ou autre chose.



NAPOLÉON, GOETHE ET WIELAND
par HILDEBACHER. — (Beau et C^o, Éd.)

Je ne dois pas oublier non plus de rappeler qu'après avoir parlé, il ajoutait ordinairement :

— *Qu'en dit M. Goethe ?...*

Puis il passa à la littérature moderne, la compara à l'autre, se montra toujours le même en fait d'art comme en fait de politique, partisan de la règle, de la beauté ordonnée et, à propos du drame — *La Mort de César* — imité de Shakespeare, qui mêle la tragédie à la comédie, le terrible au burlesque, il remarqua :

— Je suis étonné qu'un grand esprit comme vous n'aime pas les genres tranchés...

D'autre part, il dit :

— Il faudrait que la tragédie fût l'école des rois et des peuples ; c'est le point le plus élevé auquel un poète puisse atteindre. Vous devriez écrire, par exemple : *La Mort de César*, mais d'une manière beaucoup plus digne et grandiose que ne l'a fait

La Carnine
RÉGÈNÈRE LE SANG
REFAIT DES MUSCLES
ACCROÏT LE POIDS
DU CORPS

Lefrancq

Voltaire. Ce travail pourrait devenir la principale tâche de votre vie. Dans cette tragédie, il faudrait montrer au monde comment César aurait pu faire le bonheur de l'humanité si on lui avait laissé le temps d'exercer ses vastes plans. Venez à Paris, je l'exige de vous ; là vous trouverez un cercle plus vaste pour votre esprit d'observateur ; là vous trouverez des matières immenses pour des créations poétiques.....

Je cherchai une occasion de demander au chambellan, par un geste, si je pouvais me retirer. Recevant une réponse affirmative, je pris congé sans plus de cérémonie.

Napoléon au cours des réceptions officielles causa encore une fois avec Goethe. L'Empereur revint sur la tragédie. Il répéta que : « la tragédie était la plus belle école des hommes d'Etat et que, jusqu'à un certain point, elle était placée plus haut que l'histoire ».

L'auteur de *Faust* observa combien Napoléon accueillait ses visiteurs avec affabilité. Il fut frappé tout particulièrement du regard *perçant* — le regard de l'aigle ! — dont il enveloppait chaque personnage tandis qu'il leur adressait les phrases protocolaires, et du don admirable qu'il avait de découvrir dès le premier abord les pensées secrètes d'un homme, de le pénétrer jusqu'au tréfonds de l'être intime.

L'Empereur, dit Goethe, lorsqu'il s'entretient avec ses amis, parle avec conviction et confiance des suites inévitables de sa vie et de ses actions. Il avoue volontiers que la vie engendre la vie, qu'une idée féconde exerce son influence sur toutes les époques. Il se plaît à reconnaître qu'il a

donné une impulsion nouvelle, une nouvelle direction à la marche du monde.

C'est à l'audience du 2 octobre que Goethe dut d'être décoré de la Légion d'honneur. Immédiatement après le spectacle du 13 suivant, le duc de Bassano fit appeler le chancelier de Müller et lui remit les insignes de cet ordre pour Goethe et Wieland, avec deux lettres flatteuses adressées à ces écrivains. Goethe fut ravi de cette distinction ainsi qu'en témoigne des fragments de sa correspondance. Il en remercia en ces termes le grand chancelier :

Depuis l'époque où Sa Majesté l'Empereur et Roi étonna le monde par ses hauts faits, je me sentais pressé d'avouer hautement la vénération profonde que ses grandes qualités m'inspiraient.

Aujourd'hui que Sa Majesté Impériale et Royale daigne me distinguer en me décorant de son ordre, je me sens très heureux de continuer, par devoir et par reconnaissance, ce que j'avais commencé par l'impulsion du sentiment.

En osant mettre mes très respectueux hommages au pied du Trône, Votre Excellence voudra bien suppléer de tout ce que je ne pourrais exprimer que très faiblement.

Flatté d'avoir reçu ce gage précieux des mains de Votre Excellence, je la prie d'agréer et mes très humbles remerciements et l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

Weimar, octobre 1808.

DE GÖTTE.



BRISE DU MATIN

Tableau de MOORE. — Londres, Galerie Tate.

LE PROFESSEUR EUZIÈRE

Doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier



Né à Montpellier le 27 Avril 1882, Jules-Georges Euzière a été successivement élève du Collège de Mendè, du Lycée d'Avignon et enfin du Lycée

de Montpellier. Il a fait toutes ses études médicales à Montpellier, où il a été externe, puis interne des Hôpitaux et interne des Asiles.

Reçu docteur en médecine en 1907, avec une thèse sur la « Prédilection locale », il devenait chef de clinique des maladies mentales et nerveuses en 1907, chef du Laboratoire des Cliniques de l'Hôpital Suburbain en 1910, et arrivait cette même année à l'agrégation (section de médecine). Chargé du cours de Clinique annexe des maladies des vieillards de 1913 à 1923, comme médecin chef de l'Hôpital Général, il était nommé, en 1923, professeur de Clinique des maladies mentales et nerveuses.

Il est actuellement doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Aux Armées de 1914 à 1915, comme médecin-major de 2^e classe de réserve, le docteur Euzière fut ensuite Assistant du Centre de Neurologie et de psychiatrie de la XVII^e Région, puis chef du Centre de psychiatrie de la XV^e Région, et expert près les Conseils de guerre

de la 32^e division et des XVI^e et XVII^e Régions.

Les travaux du professeur Euzière sont fort nombreux ; leur exposé n'en comporte pas moins de deux cents, portant presque tous sur des sujets de neurologie et de psychiatrie.

Ses recherches sur les troubles de l'orientation et de l'équilibre chez les blessés du crâne lui ont permis à la fois d'apporter des données nouvelles intéressantes et « d'apprécier plus justement la valeur relative ou absolue des méthodes d'examen mises en œuvre ». On retrouve la même finesse d'esprit dans ses études sur les troubles d'équilibration dans le syndrome Babinski-Nageotte, sur la distribution radicaire des troubles de la sensibilité d'origine corticale, sur la paralysie générale, sur les myoclonies, sur l'encéphalite épidémique, sur les troubles de l'appareil locomoteur et sur les maladies du système nerveux périphérique.

En collaboration avec le professeur Mairet, il a écrit une étude de premier ordre sur les *Invalides moraux*.

Membre correspondant de la Société de Neurologie de Paris, membre de la Société de Médecine légale, le professeur Euzière est chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Euzière, provoquant un cas de « chute en statue », syndrome spécial qu'il a mis en lumière, et qui est caractérisé par l'inconscience absolue et l'absence de toute réaction motrice.

La CARNINE LEFRANCO abrège les Convalescences

COUCHER DE SOLEIL

*Les vents se sont calmés, la mer s'est apaisée,
Le Silence a repris son règne interrompu,
La Joie épanche en nous la paix de sa rosée,
Et le Deuil de la Terre est par ses soins rompu.*

*En le ciel embrumé paraît une éclaircie
D'où le soleil surgit rouge et resplendissant,
Couronné comme un roi, nimbé comme un messie
D'une auréole d'or, de lumière et de sang.*

*Les flots sont caressés par ses rayons de gloire,
Leur cime a les reflets des plus purs diamants,
Les rocs ont rejeté leur carapace noire
Pour semer des rubis sur leurs escarpements.*

*C'est l'ultime lueur d'une lente agonie,
C'est le suprême éclat d'un astre qui s'éteint,
C'est le dernier éclair d'un somptueux génie,
C'est l'angoisse d'un Dieu que le trépas atteint*

*Assiste, ô mon amie, à cette fin sublime
En songeant qu'ici-bas tous les efforts sont vains
Que toute route mène aux portes d'un abîme
Et que la Mort attend tous les soleils humains.*

*La Gloire et la Beauté sont des astres qui meurent,
La Fortune et l'Orgueil sont des soleils d'un jour ;
Seuls, de par le Destin, les astres qui demeurent
Sont les chers souvenirs d'un périssable amour !*

XAVIER PRIVAS.



JEUNES FILLES BÉDOUINES
(Lehnert et Landrock, Tuzia).



MIREILLE

Tableau de Pierre-Auguste Cor (1837+1883). — École française.

Ph0327



JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
 ROMAINVILLE (Seine)
 Téléphone : COMBAT 01-34
 R. C. Seine 52.195

ABONNEMENT :
 UN AN. } FRANCE . . . 18 Fr.
 ÉTRANGER . . . 25 Fr.
 LE NUMÉRO : 2 FRANCS.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE
 N° 234
 AVRIL 1927

LES ORIGINES DE L'ENSEIGNEMENT MÉDICAL EN PROVENCE

L'enseignement médical est né en Provence avec la création de l'Université d'Aix. Louis II, Comte de Provence, Roi de Sicile et de Naples, avec les uniques ressources de la ville d'Aix et l'appui des syndics de la cité, créa vers la fin du XIV^e siècle son Université de Provence.

La Faculté de Médecine y tient au début une place fort modeste. Elle ne possède pas de professeur ou régent, mais des docteurs agrégés en collège y sont seuls chargés de l'enseignement. Ils sont au nombre de sept seulement, en 1591, et la faculté « doctorale » mène, un peu à l'écart, une existence discrète et effacée.

Elle trouve cependant bientôt un moyen d'augmenter son importance. Tandis que les autres Facultés de l'époque manifestent, pour les

chirurgiens et les apothicaires, le mépris des gens bien nés pour les artisans manuels, celle d'Aix, au contraire, voit en eux des auxiliaires précieux qu'elle n'hésite pas à s'adjoindre.

Ainsi transformée en un organisme important et complexe, elle se trouve prête à profiter des circonstances qui vont diriger sur elle un fort contingent d'élèves ; les guerres de religion ont obligé les Universités de Montpellier, de Valence et d'Orange à fermer leurs portes ; Avignon même est un lieu peu sûr, et les étudiants affluent à Aix où le calme règne.

Il est alors décidé que la Faculté possèdera désormais deux régences attribuées à la dispute et non au choix.

Ces régents doivent non seulement enseigner tous les jours, de la Saint-Luc à la Sainte-



ARMES DE PROVENCE
 (Bibl. Nat.)

JOURNÉES MÉDICALES MARSEILLAISES ET COLONIALES

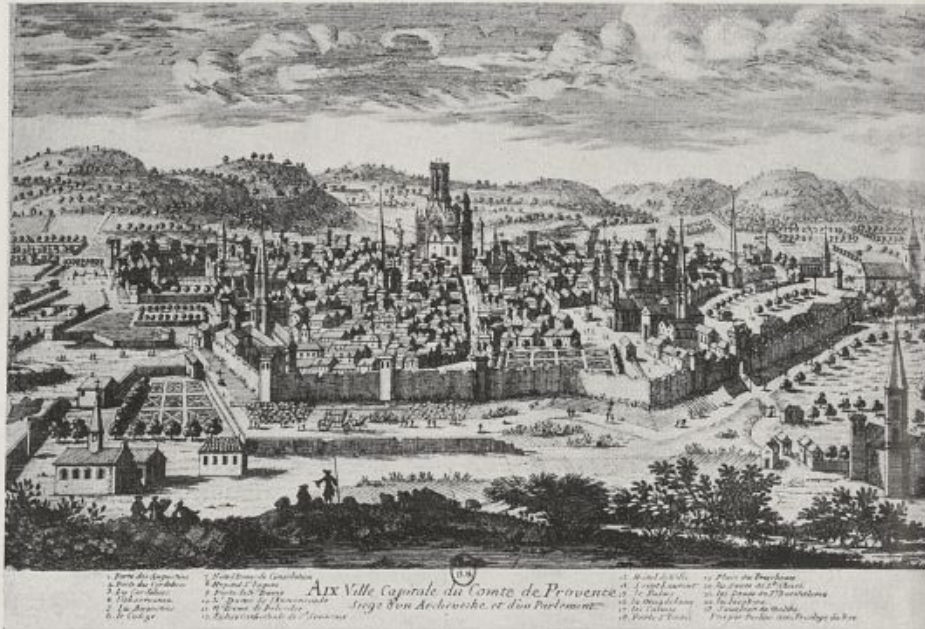
MARSEILLE 20 au 24 Avril 1927

Numéro Spécial consacré par la **CARNINE LEFRANCO**
 aux Écoles de Médecine et de Pharmacie de Marseille

Marie-Madeleine, mais encore « instruire les sages-femmes afin que scandale n'y put survenir ». Tandis que les statuts d'Avignon poursuivent les « Obstétrices » pour exercice illégal de la médecine, ici on leur donne place à l'école, on les instruit et on se les assimile comme on l'avait fait des apothicaires et des barbiers.

Au début du XVII^e siècle un événement

l'objet de cours réguliers. L'anatomie est enseignée dans un amphithéâtre spécial, à la fois par un régent et par un dissecteur qui est chargé des autopsies de cadavres et des dissections d'animaux. L'enseignement clinique est fait à l'hôpital Saint-Jacques sous la direction des régents de médecine. C'est là, pour l'époque, une organisation merveilleuse et unique.



PANORAMA D'AIX, VILLE CAPITALE DU COMTÉ DE PROVENCE, XVII^e SIÈCLE
(Bibl. Nat.)

imprévu vient bouleverser l'Université de Provence. Henri IV, comme s'il ignorait son existence, crée, à côté d'elle, une Université royale pour laquelle trois régents de médecine sont prévus.

Les anciens professeurs de l'Université locale n'abdiquent pas devant ces intrus, et la lutte des régents de ville contre les régents royaux emplit une partie du XVII^e siècle. En réalité tous collaborent à la gloire de l'École qui a ainsi la bonne fortune de posséder cinq régents dès 1638. En 1655, une sixième chaire est créée : celle de Botanique ; enfin en 1669, est nommé un régent royal de chimie.

Ainsi, dès 1669, sept professeurs donnent à Aix un enseignement exceptionnellement complet : Pharmacie, chimie, botanique font

Malheureusement, l'édit royal de 1707 oblige Aix à se plier aux règlements qui régissent l'enseignement de la médecine dans tout le royaume. Le nombre des chaires est réduit. Le collège des docteurs ne comprendra plus un nombre illimité de membres reçus et agréés par leurs pairs, mais seulement douze docteurs pour chaque faculté, et ce seront de droit les douze plus âgés. La gérontocratie s'installe par le bon plaisir du roi dans cette école jusqu'ici toute de jeunesse et d'enthousiasme novateur.

La vieille Université des comtes de Provence a vécu. La Faculté royale d'Aix est fondue au moule commun et son histoire est désormais banale.

Mais il est intéressant de noter les tendances très particulières qui, dès ses débuts,

ANOREXIE



CARNINE LEFRANCO

ramène toujours l'appétit
dès le premier flacon



MARSEILLE. — COLONIE GRECQUE
Fresque de Puits de Chavannes (1824+1898). — Ecole française.

caractérisent la Faculté d'Aix en l'opposant aux Facultés voisines: Avignon, Montpellier, créées par le pape ou par le pouvoir religieux, développées sous la protection, mais aussi sous l'étroite tutelle de l'église, lui empruntant sa magnificence et sa pompe. Ce furent des Facultés brillantes, dogmatiques et sévères.

Aix fut une Faculté municipale, créée par les comtes de Provence, et entretenue par les syndics de la cité. De cette origine laïque et quasi roturière découlent toutes ses tendances. Ce fut une faculté modeste, sans pompe et sans grand éclat. Tout y fut simple et pratique. Ce fut non plus une faculté de philosophes, mais une merveilleuse école de praticiens.

La Faculté d'Aix, comme d'ailleurs toutes les facultés de province, sombra dans le glorieux cataclysme révolutionnaire. Mais,

lorsque la tourmente passée, les autres rouvrirent leurs portes, celle d'Aix ne devait pas renaître. Marseille avait grandi, et c'est dans cette ville aux incommensurables richesses cliniques, que fut réorganisé l'enseignement médical. Le terrain y était d'ailleurs bien préparé.

Marseille avait été une des premières villes d'Europe à posséder un hôpital. Alors que le premier établissement charitable de Paris date de 1362, cette ville possédait déjà depuis 1162 une « maison de l'hôpital ». Par suite des relations de Marseille avec le Levant, plusieurs autres furent rapidement créés sur le modèle des hospices fondés à Jérusalem pendant les croisades. Le plus important d'entre eux fut assurément l'Hôpital du Saint-Esprit qui existait déjà

en 1188, et qui, remanié à diverses reprises, puis agrandi, devint l'actuel Hôtel-Dieu.

Une curieuse fondation devait faire de ce gros centre médical, qui depuis longtemps formait des chirurgiens, un foyer d'enseignement chirurgical de première importance. En 1766, Jérôme Girard, enfant trouvé, élevé dans l'hôpital où il était devenu chirurgien-major, fonda une chaire d'anatomie en faveur des enfants trouvés de la maison. Une somme était prévue pour le traitement du professeur et d'un professeur suppléant et pour l'achat annuel de livres et d'instruments.

Cette institution fut complétée par un édit gouvernemental de 1808 établissant près de l'Hôtel-Dieu de Marseille un cours gratuit pour l'instruction des élèves médecins et chirurgiens. L'inauguration de l'École eut lieu le 3 Novembre 1818; on y avait prévu un cours

théorique et pratique de médecine, de chirurgie, de chimie et de pharmacie. On y ajouta un cours d'accouchements destiné surtout à la formation des sages-femmes.

Une ordonnance royale plaçant cette école sous le régime de l'Université marque l'origine réelle de l'actuelle Ecole de Médecine, qui d'emblée, s'orienta vers la pathologie exotique, par la création d'une chaire d'hygiène navale et des maladies des gens de mer.

On peut ainsi considérer logiquement l'École de Médecine comme la continuation de la Faculté de Médecine d'Aix. Elle est sa descendante directe; elle a hérité de ses tendances et elle s'est toujours efforcée d'en continuer la tradition, essentiellement pratique.

E. CHAUVIN.



L'HOTEL-DIEU, DE MARSEILLE

Edifié en 1753 et en 1761.

Phot. Chanteclair.

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIMÉ ET VIVANT.
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLÉOPROTEÏDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSE NATURELLE EN LÉCITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.

MARSEILLE ET SON ENSEIGNEMENT MÉDICAL

Lorsque, après la tourmente révolutionnaire, les vieilles universités provinciales, qui avaient succombé avec l'ancien régime, furent reconstituées sur un nouveau plan, ce fut à Marseille, dont l'importance croissait de jour en jour, que fut fondée une Ecole de Médecine. Ecole secondaire en 1818, elle devint : Ecole préparatoire en 1841, Ecole de plein exercice en 1876.

Après un siècle d'attente et plus de cinquante ans de promesses et de démarches, le décret du 13 décembre 1922, contresigné par les Ministres de l'Instruction Publique et des Colonies, établissait à Marseille une Faculté de Médecine, désignée sous le titre de *Faculté de Médecine générale et coloniale et de Pharmacie*. Malgré les crises financières que la France venait de subir, la ville de Marseille s'imposait la lourde charge de faire tous les frais de cette transformation, et d'assurer, sans aucune limite de temps, l'existence de ce nouvel enseignement scientifique. Les circonstances ne lui ont pas encore permis de remplir toutes les conditions imposées à son ouverture, mais la nouvelle Faculté

ne saurait tarder encore bien longtemps à entrer en fonction.

L'Ecole de Médecine et de Pharmacie a été successivement installée à l'Hôtel-Dieu, puis à l'ancien Palais de Justice de la Place Daviel.

C'est depuis 1893 qu'elle occupe le beau *Palais du Pharo*. De ce promontoire merveilleux, l'étudiant en médecine peut embrasser, en un rapide coup d'œil : le Vieux-Port, la Cannetière et les vieux quartiers, tout le berceau et toute la tradition de la vieille cité Phocéenne. Tout près du passé sa vue découvre tout le présent et tout l'avenir, les nouveaux bassins où d'innombrables cheminées de navires projettent leurs panaches fumeux, loin, bien loin, jusque vers cette colline du Roye que des travaux gigantesques viennent de percer

d'un tunnel, mettant en communication la Méditerranée et l'étang de Berre, contribuant à la création d'un vaste arrière-port et permettant les relations plus rapides avec le Rhône et le cœur du pays.

Mais surtout, ses yeux sont attirés par la grande bleue, sillonnée d'innombrables vaisseaux arrivant d'Algérie, de Tunisie, de



LE PROFESSEUR ALEZAÏS
Directeur de l'Ecole de Médecine
et de Pharmacie.
Phot. Detaille, Marseille



MARSEILLE. - ENTRÉE DU VIEUX PORT

Tableau de Félix ZIEM (1821 + 1911). — École française (PALAIS LONGCHAMP, MARSEILLE).

Maroc, ou apportant les produits des plus lointaines colonies. Quel beau spectacle! Quel panorama plus évocateur pour un futur médecin colonial, ou même pour un médecin de la Métropole appelé à soigner bien des colons, voire pour un simple praticien s'intéressant à l'avenir de la France et de ses possessions d'outre-mer.

Ce palais du Pharo a d'ailleurs une assez curieuse histoire: construit vers 1862 par la ville de Marseille et offert comme résidence particulière à l'Empereur, il fut, sous la troisième République l'objet de nombreux procès: lors de l'épidémie de choléra de 1884, l'impératrice Eugénie, coupant court à toutes contestations par un beau geste, en fit don à la ville pour y établir un hôpital de contagieux. Après avoir été transformé en hôpital, il ne pouvait mieux servir qu'à l'installation d'une Ecole de Médecine.



LE PROFESSEUR OLMER
Président des Journées Médicales Marseillaises et Coloniales,
entouré de ses Elèves.

Le grand salon d'honneur, décoré des aigles impériales a été transformé en salle du conseil des professeurs. Les portraits des anciens Maîtres y rappellent ses traditions vieilles de plus d'un siècle. Augustin FABRE, SIRIUS PIRONDI, GIRARD, COMBATAT, FALLOT, LIVON, PERRIN, ESCAT, ODDO, etc. Sur les murs du grand vestibule, des plaques de marbre commémorent les noms de tous les anciens élèves de l'Ecole, morts pour la France pendant la grande guerre. Un buste



ÉCOLE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE
Ancien Château du Pharo).
Phot. E. Detalle.

y honore d'une façon plus particulière la mémoire du professeur de clinique chirurgicale DELANGLADE. Affecté à un service d'intérieur, ce chirurgien part sur sa demande pour le front, pour prendre place à côté d'un de ses fils, étudiant en médecine, qui fut bientôt tué à l'ennemi. Quelques mois après il était lui-même, au créneau d'une tranchée, mortellement frappé d'une balle.

Le palais du Pharo est occupé par le secrétariat, la bibliothèque qui renferme plus de 35.000 volumes, par les divers enseignements théoriques et par les laboratoires, tant de médecine que de pharmacie.

A côté de lui, l'Institut d'Anatomie abrite le grand

amphithéâtre et la vaste salle de dissection, dont les 34 tables sont, en général, abondamment pourvues en matériel humain, en rai-



LE PROFESSEUR DOMERGUE
Pharmacien-Chef des Hôpitaux.
Phot. G. Ouyère.

	ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ TUBERCULOSE NEURASTHÉNIE - CHLOROSE		CONVALESCENCES - FAIBLESSE MALADIES DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN	
CARNINE LEFRANCQ				
PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ SOUS FORME DE SIROP DE SAVEUR AGREABLE				
FUMOUCHE - 78, Faub. St Denis - PARIS - R. C. SEINE 28.197				

son de l'importante population flottante de déshérités qui viennent succomber dans les hôpitaux.

Non loin de là, s'élève le bâtiment de l'*École d'Application du Service de Santé colonial*: celle-ci, depuis sa fondation, en 1907, n'a jamais entretenu que d'excellents rapports de bon voisinage et de franche camaraderie avec son aînée, l'École de plein exercice de médecine et de pharmacie.

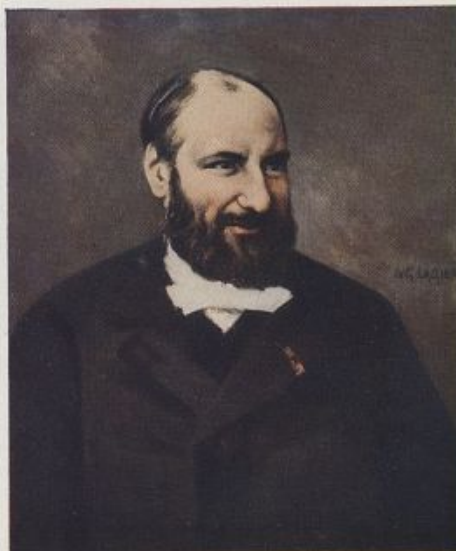
Au parc du Pharo, est annexé un jardin médicinal qui permet aux étudiants en médecine, et surtout aux étudiants en pharmacie, d'acquérir les connaissances botaniques indispensables à leur profession.

Ainsi se trouvent groupés, pour la meilleure marche des études, la plupart des enseignements théoriques qui se prêtent l'un à l'autre un mutuel appui.

La richesse d'une École est moins faite des cours théoriques qui y sont professés que des recherches de laboratoire qui y sont entreprises et des ressources cliniques qui y abondent.

Outre les laboratoires de l'École et des hôpitaux, Marseille possède un *Institut Pasteur*, le premier qui ait été fondé après celui de Paris, et où sont concentrés les services des vaccinations antirabiques et antityphiques, un *Institut de recherches sur le cancer*, une *École de médecine dentaire*.

Quant à ses *services hospitaliers*, ils regorgent littéralement de malades tant dans le vieil Hôtel-Dieu où sont concentrés la plu-



AUGUSTIN FABRE (1836 + 1884)
Professeur de Clinique Médicale.
Son portrait par Eug. LAOGER.

part des services cliniques universitaires, qu'à l'Hôpital de la Conception et à l'Hôpital Salvator où sont plus particulièrement installés ceux des médecins, chirurgiens ou spécialistes des hôpitaux.

La variété innombrable des cas cliniques permet d'y étudier, non seulement la pathologie que l'on rencontre en France partout ailleurs et qu'on pourrait appeler la pathologie continentale, mais encore la pathologie particulière du bassin méditerranéen, et enfin la pathologie exotique.

À côté des entités nosologiques communes à tous les territoires, il paraît y avoir en effet, sous l'influence de conditions climatiques spéciales, des maladies qui se rencontrent plus particulièrement sur les rives de la Méditerranée. La fièvre de Malte et le trachome, qui ont suscité à Marseille et dans la région provençale tant de beaux travaux, en sont les exemples les plus typiques. De même le Kala-Azar infantile, qui paraissait hier encore inconnu dans notre région et qui se révèle d'après les recherches les plus récentes, comme relativement fréquent chez les jeunes sujets. Autant en raison des caractères climatériques que du mélange incessant de toutes les races méridionales qui se coudoient dans les salles hospitalières de Marseille, toutes les *maladies méditerranéennes* peuvent s'étudier là, mieux qu'ailleurs.

Il est enfin un dernier groupe, celui des *maladies exotiques*, qui constituent un champ d'investigations des plus vastes. Par ses relations intimes avec les colonies, par les nombreux passagers qui y débarquent, par les ouvriers de toutes prove-



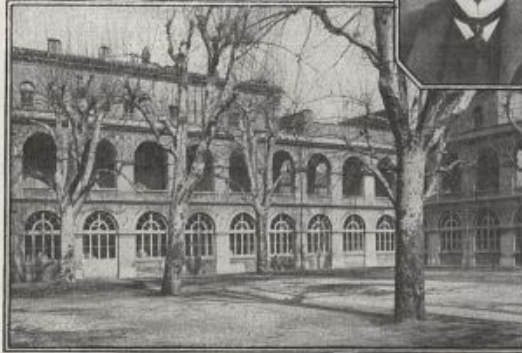
JULES GIRARD (1809 + 1899)
Professeur de Clinique Médicale.
Son portrait par Eug. LAOGER.

nances qui y séjournent, Marseille peut offrir, à qui veut prendre la peine de les chercher, ici des cas de beriberi, là des cas de lépre, ailleurs une série de paludéens des types les plus divers.

Aussi l'on conçoit l'essor que pourra prendre, quand Marseille sera vraiment Faculté, cet enseignement de la médecine méditerranéenne, susceptible de lui attirer des étudiants de tout le bassin méridional, et celui de la pathologie coloniale qui constitue d'ailleurs une des raisons d'être de son existence.

D'ores et déjà un *Institut de Médecine et de Pharmacie coloniales* fonctionne depuis 1922 et délivre les certificats d'études médicales ou pharmaceutiques coloniales ainsi que celui de médecin sanitaire maritime. Cet institut n'a fait d'ailleurs que continuer l'œuvre entreprise par les cours coloniaux professés à l'École depuis 1899.

L'essor scientifique d'une Université peut encore se mesurer par l'activité des Sociétés qui s'y sont créées et des journaux qui en sont les organes.



HOPITAL DE LA CONCEPTION, ouvert en 1858.
(1024 Lits)

Phot. Boissenas et Détaille.



Phot. Détaille.



HOPITAL SALVATOR, Edifié en 1908, à S^{te}-Marguerite (811 Lits).
En haut : Le Professeur Ouzon, Professeur de Pathologie interne.

reconnu d'utilité publique en 1859, ne faisait que suivre de plus anciennes traditions, remontant jusqu'à la Société royale de



Professeur d'Astruc, Clinique Médicale Infantile.
Docteur Victor AUBERT, Chirurgien des Hôpitaux.
Professeur Revis, Thérapeutique Chirurgicale.

Médecine de Marseille qui, sous l'ancien régime, brillait d'un vif éclat. Malgré la multiplicité de ses imitatrices, la commission scientifique du Comité Médical recueille tous les vendredis de nombreuses présentations de cas cliniques ou de pièces d'autopsie des plus intéressantes.

Mentionnons la Société de chirurgie, la Société de biologie, filiale de celle de Paris, la Société de médecine

La Carnine
Lefrancq

est préparée avec de la Viande de Bœuf choisie, dans une LISINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la Science actuelle sont rigoureusement observées





PROF. AUDIBERT
Clinique Médicale Thérapeutique.
Phot. Marc Tully.

PROF. IMBERT
Clinique Chirurgicale.
Phot. F. Détaillé.

PROF. BOINET
Clinique Médicale.
Phot. E. Lacour.

PROF. ROGER
Clinique Neurologique.
Phot. G. Ouvrière.

Médecins des Hôpitaux de Marseille.

et d'hygiène coloniales et navales, la Société d'otoneuro-oculistique, la deuxième fondée en France après celle de Strasbourg, la Société marseillaise et coloniale du cancer, les Sociétés de médecine dentaire qui, chacune, dans leur branches, groupent la plupart des spécialistes de Marseille et de la région.

Parmi les *journaux médicaux*, « *Le Marseille médical* », déjà plus que sexagénaire, n'en reste pas moins à la tête du progrès. N'est-ce pas lui qui a pris l'initiative des « Journées médicales marseillaises et coloniales » ? Par ses numéros spéciaux, consacrés à une branche

de la pathologie, par les comptes rendus du Comité médical et la publication de ses conférences mensuelles, par la série des travaux présentés à la Société de Médecine coloniale de Marseille et à sa filiale d'Alep,



HOPITAL SAINT-JOSEPH
(Au Prado)

Phot. Chanteclair et F. Détaillé.



HOPITAL JEAN-MARTIN, SUR LA PROMENADE DE LA CORNICHE
(Sanatorium pour enfants anémiques et scrofuleux).

ce journal contribue largement à l'expansion de la pensée scientifique française.

« *Le Sud médical et chirurgical* » qui groupe toute une série de collaborateurs appartenant à la plupart des Universités méridionales, répand dans tout le Midi le rayonnement des travaux faits à Marseille et dans la région.

LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps



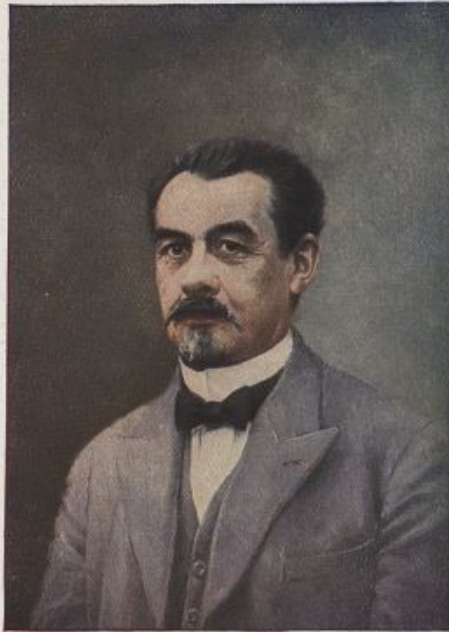
La jeune mais toujours très vivante *Revue médicale de France et des colonies*, qui est surtout l'organe des professeurs suppléants de l'École de médecine, poursuit plus particulièrement le noble but de susciter les travaux des jeunes travailleurs marseillais et de les faire connaître, non seulement dans la métropole, mais encore dans nos colonies.

« *Pédiatrie* » s'intéresse à la fois aux maladies infantiles et à toutes les questions qui concernent l'hygiène de la première et de la seconde enfance.

Marseille, deuxième ville de France, n'est donc pas seulement ville de négoce et ville d'industrie. Quoique la vie intellectuelle n'y soit pas, comme en certains centres universitaires, la seule raison d'être de son existence, son essor artistique, littéraire et scientifique, dont de multiples manifestations se font jour à chaque instant, s'impose cependant à l'attention de tous.

La vie médicale y est des plus actives et des plus instructives. Délaissant à d'autres le champ souvent hasardeux des vastes hypothèses et des grandes constructions scientifiques, les Maîtres de l'École marseillaise se sont de tout temps efforcés et s'efforcent toujours de développer surtout en leurs élèves le *sens clinique*, sans lequel il n'y a pas de vrai médecin.

HENRI ROGER.



JEAN ESCAT

Professeur de Clinique urologique.
Son portrait par le Professeur Et. Escat, de Toulouse.



CHARLES LIVON (1850+1917)

Professeur de Physiologie, Directeur de l'Institut Pasteur
Son portrait par M. BERTHOLET.

MYASTHÉNIE

La myasthénie ou affaiblissement musculaire apparaît souvent dans la convalescence des maladies aiguës ou comme symptôme inquiétant dans les maladies chroniques. Les convalescences difficiles, le manque habituel d'appétit, le surmenage physique et intellectuel, les diarrhées rebelles ont souvent aussi, sur le système locomoteur, un retentissement des plus marqués. La médecine a cherché, de bien des côtés, à supprimer cet abattement des forces et à relever le tonus musculaire, ainsi que la résistance vitale. C'est par l'emploi judicieux de la *Carnine Lefrancq*, la plus concentrée des préparations zomothérapiques, que le dynamisme de la contractilité se vitalise de la manière la plus sûre et la plus efficace. La *Carnine* est, par excellence, l'accumulateur d'énergie et le contre-poison naturel de la débilité musculaire sous toutes ses formes. Elle agit même dans les fièvres graves, les cardiopathies, les affections chroniques des bronches, les états neurasthéniques anciens et les dyspepsies avec lésions organiques, triomphant constamment de la myasthénie, quelles qu'en soient les causes et l'ancienneté.

CÉLÉBRITÉS MÉDICALES MARSEILLAISES

(Portraits des pages 303 et 306).

Jules GIRARD, naquit à Toulon, le 22 avril 1809. Il avait été reçu Interne des Hôpitaux de Paris, le 2 décembre 1829 et l'année suivante était dans le service de Louis.

Clinicien remarquable comme ses camarades d'Internat, Andral, Bazin, Beau, Denonvilliers et Valleix, Girard s'établit à Marseille en 1833 et acquit rapidement une haute situation médicale. Médecin des Hôpitaux, puis professeur adjoint à l'École (1837) et bientôt après, titulaire, il enseigna pendant cinquante ans la Clinique médicale.

C'est lui qui, le premier, apprit aux médecins et aux étudiants de notre ville à ausculter et à percuter.

Membre de la Société anatomique de Paris, correspondant de la Société médicale des Hôpitaux de Paris, il publia dans les Bulletins de cette Société, ses observations qui sont restées classiques sur la Contagion de la rougeole et sur l'Apparition précoce du pointillé rouge sur le voile du palais. Atteint par la retraite en 1885, il mourut en 1899.

Augustin FABRE est né à Marseille en 1836 d'une des plus honorables familles du grand commerce marseillais. Il commença ses études de médecine dans notre ville en 1855. L'année suivante, il alla à Paris, était reçu externe en 1857 et interne le 20 décembre 1858. Elève de Beau, Guersant, Vernois, Cazenave, il dirigea ses premiers travaux vers la thérapeutique et sa thèse (1861), a pour sujet les « Moyens de progrès que nous offre la Thérapeutique ».

Nommé professeur suppléant des chaires de médecine à l'École de Marseille (1864), médecin des Hôpitaux (1868), il prend la deuxième chaire de Clinique médicale au moment de la transformation de l'École préparatoire de Marseille en École de plein exercice (1876). Ses *Leçons sur la Chlorose* (1868), ses *Relations pathogéniques des troubles nerveux*, témoignent de sa vaste érudition et de l'originalité de ses conceptions. Dans ses *Fragments cliniques* (1881, 1883), on trouve des articles très intéressants et nouveaux pour l'époque sur les Artérites, l'Hystérie viscérale, les Dilatations du cœur droit, la Phtisie capsulaire, les effets des maladies du foie sur les organes voisins, les Phénomènes cérébraux chez les phtisiques.

Fabre fut emporté brusquement en 1884, à peine âgé de 48 ans. Il était aussi célèbre par sa bonté proverbiale envers les pauvres et les déshérités que par sa science médicale et l'élévation de ses sentiments.

L'esprit scientifique et précis de Fabre cherchait peut-être à se rendre compte, au début de sa carrière médicale, de la valeur de l'homéopathie qui était en honneur dans sa famille; en tous cas, il affirmait

déjà des qualités maitresses d'observateur exact et consciencieux en même temps que de philosophe aux vues larges et générales.

Charles LIVON naquit à Marseille, le 19 mai 1850 et commença la médecine dans notre ville. Externe des Hôpitaux en 1868, il devança l'appel en 1870 et fut incorporé dans le service sanitaire. Libéré en 1872, il alla à Paris et terminait ses études le 23 mars 1873. Nommé professeur suppléant d'Anatomie et de Physiologie à l'École de Marseille le 13 juillet 1875, il s'orientait vers la Physiologie expérimentale et devenait titulaire de la Chaire de Physiologie en 1884. Son « *Manuel de vivisections* », fruit de son expérience personnelle, fut le premier ouvrage méthodique et complet de cette nature. Ses principales recherches ont porté sur le Pneumogastrique (Mention très honorable, prix Bourceret, Académie de Médecine, 1910), sur les Glandes endocrines, Capsules surrénales, Hypophyse, sur la circulation sanguine. Le Prix Montyon de Physiologie lui fut décerné cette même année, 1910, par l'Académie des Sciences pour l'ensemble de ses travaux.

L'activité inlassable de Livon lui a permis de remplir des postes aussi nombreux qu'importants. Deux fois Directeur de l'École de plein exercice (1892-1901, 1910-1917), Livon était Directeur de l'Institut Pasteur depuis sa fondation, en 1893. Directeur du *Marseille médical* depuis 1886, vice-Président de la Commission administrative des Hôpitaux depuis 1910, Président de la section des Bouches-du-Rhône, de l'Association générale de médecine de France, depuis 1902, membre de l'Académie de Marseille, depuis 1886.

Il succomba le 16 août 1917 à l'Hôtel-Dieu qui était militarisé et dont il était médecin-chef.

Livon était membre correspondant de la Société de Biologie (1885), correspondant national de l'Académie de Médecine (1901). Il avait été décoré de la Légion d'Honneur par Félix Faure, lors de sa visite au Pharo, le 7 mai 1896.

Jean ESCAT. Ancien interne de Guyon, Jean Escat arrive à Marseille en 1897, chargé d'un cours d'Urologie à l'École de Médecine. Il n'a alors pour assurer son enseignement qu'un modeste service de consultation externe hebdomadaire. Nommé plus tard professeur de Clinique urologique, il fut le véritable fondateur de cette clinique, dont il fit un service modèle, et où malades et élèves apprécèrent ses qualités d'homme, de chirurgien et de professeur. Il mourut en juillet 1924, d'une piqûre anatomique.

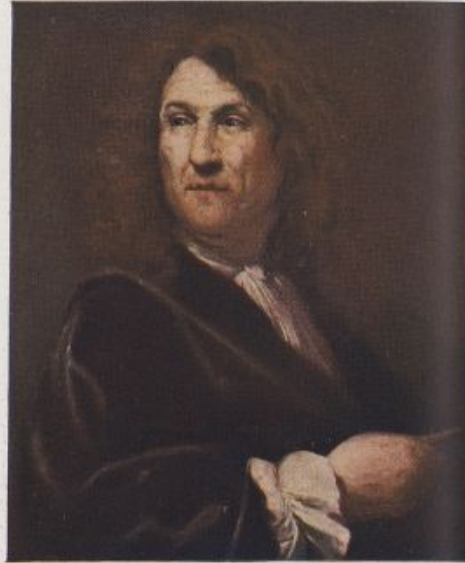
La carnine Lefrancq

DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages eupeptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients

UN MICHEL-ANGE MARSEILLAIS

Pierre Puget, peintre, sculpteur et architecte français, naquit à Marseille en 1622. Il apprit d'abord la sculpture sur bois, puis entra dans l'atelier d'un constructeur de navires, nommé Roman. A dix-sept ans, il partit pour l'Italie, à pied gagna Florence, puis Rome, où Piètre de Cortone lui donna des leçons de peinture. Puget travailla au grand plafond du palais Barberini. De retour à Marseille en 1643, il y reprit son premier métier de sculpteur en bois pour les navires, sans cesser d'ailleurs de s'adonner à la peinture ; les musées de Marseille, de Toulon, de La Ciotat possèdent de lui un certain nombre de toiles. Puget, étant retourné à Rome en compagnie d'un moine chargé par Anne d'Autriche de faire dessiner les plus beaux spécimens de l'architecture antique, sentit naître en lui une vocation nouvelle et retourna à Marseille excellent architecte. De 1656 à 1657, il exécuta le fameux portique de l'Hôtel de Ville de Toulon, et, pour le marquis de Girardin, un *Hercule*, un *groupe de Janus*, et *la Terre*, destinés au château de Vaudreuil, en Normandie. Puget s'étant rendu à Paris, l'architecte Lepautre le présenta à Fouquet qui le chargea d'un grand nombre de commandes pour son château de Vaux et l'envoya en Italie choisir lui-même des marbres, à Carrare. La disgrâce du surintendant, en 1661, rendit la mission de Puget sans objet ; il n'en resta pas moins en Italie, et, de 1661 à 1669, il enrichit les églises et les palais de Gênes d'un grand nombre de statues, parmi lesquelles nous citerons un groupe en marbre, *l'Enlèvement d'Hélène*, qui est au palais Doria. Il exécuta aussi, à la même époque, un *Hercule* qu'il envoya en France au surintendant Sublet des Noyers, et qui a été longtemps désigné sous le nom d'*Hercule gaulois* (Louvre).



PIERRE PUGET, par lui-même.
(PALAIS LONGCHAMP, MARSEILLE).



L'ÉDUCATION D'ACHILLE
Aquarelle par Pierre PUGET.
(PALAIS LONGCHAMP, MARSEILLE)

A son retour en France, Puget fut nommé par Colbert directeur des décorations navales au port de Toulon ; mais, à la suite d'un conflit avec la marine, Colbert écrivit à Puget de s'assujettir aux recommandations des officiers et charpentiers du port ; l'artiste ne tint aucun compte de l'injonction, et Colbert lui retira son emploi. Cette disgrâce força Puget à déployer son activité dans une sphère plus digne de lui. A Marseille, il fournit les dessins des principales maisons du cours Saint-Louis, et construisit l'élégante Halle au poisson. Dans la rue de Rome, Puget se bâtit une maison à façade ornée de pilastres composites, surmontés d'un fronton, qu'il habita, et au devant de laquelle a été érigée, en 1806, une fontaine qui porte son nom.

A ces travaux d'architecture succédèrent les admirables statues qui l'ont placé à la tête des sculpteurs français : *Le Milton de Crotona* (1682) ; *Persée délivrant Andromède* (1682) ; le bas-relief *Alexandre et Diogène* (1686). Depuis Michel-Ange, on n'avait pas vu d'artiste attaquer d'une main si sûre de si gros blocs de marbre. Puget s'étant rendu à Paris, reçut beaucoup d'éloges du roi, mais il ne put faire adopter les projets de décorations qu'il apportait pour Versailles. La somme dont on lui paya le *Milton* et l'*Andromède* lui suffit à peine pour compenser ses frais et les salaires de ses praticiens.

Puget retourna alors à Marseille. Dans cette dernière partie de sa vie, il sculpta l'admirable bas-relief de *la Peste de Milan*, qui se voit aujourd'hui à la Consigne, et commença la construction de l'église de l'hôpital de la Charité qu'il n'eût pas le temps d'achever, car il mourut dans sa ville natale en 1694.

Au Louvre, la salle Puget est consacrée presque exclusivement aux œuvres de cet artiste.

L'ÉCOLE D'APPLICATION DU SERVICE DE SANTÉ COLONIAL DE MARSEILLE

Le Service de Santé Colonial a été créé en 1900 au moment où les troupes d'infanterie et d'artillerie de marine furent rattachées au Ministère de la Guerre et où l'on organisa les troupes coloniales.

Les médecins et pharmaciens proviennent en général de l'École Principale du Service de Santé de la Marine; quelques-uns sont entrés dans les cadres soit par concours, soit en qualité de médecins de réserve.

Mais, quelle que soit leur origine, il a paru nécessaire de donner aux jeunes médecins une instruction médicale spéciale avant de les envoyer aux colonies, où très souvent ils sont éloignés de tout autre

sévère, qui les classe aussitôt dans l'élite du Corps de Santé.

En outre, l'École fait appel, pour l'instruction des officiers-élèves, au concours de conférenciers désignés parmi les professeurs et professeurs-suppléants de l'École de plein exercice, ou médecins des hôpitaux de Marseille.

Marseille, métropole coloniale, était tout indiquée pour être le siège de l'École d'Application; c'est dans les hôpitaux militaires ou civils que débarquent les militaires, fonctionnaires, colons, revenant des colonies après des séjours plus ou moins longs; en outre, depuis la guerre, les indigènes originaires des colonies sont au nombre de plusieurs milliers à Marseille.

Il semblerait utile qu'une formation sanitaire dépendant du Ministère des Colonies fonctionnât à Marseille pour l'étude des maladies exotiques; un tel établissement servirait tout naturellement d'hôpital d'instruction à l'École d'Application. Mais des considérations d'ordre financier ont ajourné jusqu'ici la création de cet hôpital colonial; il débarrasserait pourtant les hospices civils de la clientèle africaine et



VUE GÉNÉRALE DE L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ COLONIAL.

médecin et livrés à eux-mêmes. Ainsi fut créée, par un décret du 3 Octobre 1905, l'École d'Application du Service de Santé Colonial. Elle fonctionna régulièrement jusqu'en 1914, fournissant pendant cette période 235 médecins et pharmaciens; fermée d'Août 1914 à Janvier 1922, elle a rouvert ses portes à cette dernière date et depuis lors 192 médecins et pharmaciens en sont sortis.

Les nombres que nous citons indiquent que chaque promotion comprend en moyenne une quarantaine de médecins et trois ou quatre pharmaciens. Mais les besoins sont grands outremer et les Ministères de la Guerre, des Colonies et de la Marine se sont mis d'accord pour intensifier le recrutement de la façon la plus large, tout en laissant au concours sa valeur et son rôle important de sélection. La jeunesse médicale a répondu à l'appel et d'ici deux ans le chiffre moyen des officiers-élèves de chaque promotion va atteindre 60, 70 et même davantage.

* * *

L'enseignement de l'École d'Application est réparti entre six chaires: 1° Anatomie chirurgicale et Médecine opératoire; 2° Clinique interne et pathologie exotique; 3° Clinique externe et chirurgie d'armée; 4° Bactériologie, épidémiologie et hygiène; 5° Médecine légale, psychiatrie, service de santé, expertises et administration; 6° Chimie, toxicologie et pharmacie.

Les professeurs sont recrutés en général parmi les anciens professeurs adjoints; ces derniers ne sont admis qu'après un concours très complet et très



LABORATOIRE DE TRAVAUX PRATIQUES DE BACTÉRIOLOGIE.

asiatique qui les encombre au détriment des Français indigents. De nouveaux projets sont à l'étude à l'heure actuelle, il est permis d'espérer qu'ils aboutiront dans un avenir assez proche.

* * *

L'enseignement de l'École est dirigé vers la pratique des maladies exotiques, la chirurgie d'urgence et l'hygiène.

Il ne peut être question de procéder à une revision générale des études médicales; les huit mois de scolarité ne pourraient suffirent à l'exécution d'un tel programme.

Les professeurs, coloniaux convaincus et expérimentés, s'efforcent d'enseigner à leurs élèves la pratique des maladies coloniales, l'hygiène appliquée aux pays chauds, les principes d'organisation de l'Assistance médicale et de l'hygiène sociale dans nos possessions coloniales.

ANÉMIES REBELLES



CARNINE LEFRANCO

agit

très rapidement



LE QUAI SAINT-JEAN, A MARSEILLE

Tableau de Félix ZIEM (1821 + 1911). — École française.

ANEMIES REBELLES
CONVALESCENCES DIFFICILES
MALADIES DE POITRINE
TOUTES FORMES DE DÉBILITÉ

QUAND VOUS AUREZ TOUT ESSAYÉ,
SANS RÉSULTAT APPRÉCIABLE.

songez à

La **CARNINE LEFRANÇO**

Ce serait commettre une lourde erreur de croire que les médecins coloniaux sont spécialisés, à cause de leur statut militaire, dans la médecine des troupes coloniales.

Les médecins coloniaux ne sont affectés à des régiments que dans la proportion d'un 1/5 ou 1/6. Bien que depuis vingt ans, des efforts considérables et très coûteux aient été faits dans le but d'attirer des médecins civils dans nos possessions coloniales, c'est encore sur les médecins coloniaux que le Ministre des Colonies peut compter pour développer et perfectionner dans la plupart de nos colonies les œuvres d'Assistance médicale, dont ils ont été du reste les promoteurs, les créateurs.

Nul n'ignore que toutes les initiatives, qui se manifestent pour développer le commerce et la richesse de nos pays d'outre-mer, rencontrent un obstacle très grave: l'insuffisance de la main-d'œuvre liée elle-même à la densité trop faible des populations indigènes. On peut dire qu'une région coloniale est riche en proportion de la main-d'œuvre qu'on y trouve plutôt qu'en fonction de la fertilité du sol.

Le problème de la mise en valeur de notre domaine colonial est donc intimement lié aux problèmes de dépopulation et d'hygiène sociale. Tous les auteurs sont d'accord pour déclarer que la natalité atteint des chiffres satisfaisants dans les populations coloniales; mais tous estiment que la mortalité infantile atteint malheureusement des chiffres très élevés. Cette mortalité, ajoutée à celle que causent les endémies et épidémies frappant les adultes, est un facteur de dépopulation très inquiétant.

Aussi, sous l'impulsion vigoureuse de leurs grands chefs et du Médecin Inspecteur Général LASNET en particulier, les médecins coloniaux consacrent-ils aujourd'hui tous leurs efforts aux œuvres d'Assistance médicale et d'hygiène sociale.

En A. O. F., la création des nouveaux postes médicaux, la formation de nombreuses sages-femmes indigènes à l'École de Dakar ont permis de lutter déjà contre la mortalité des tout petits. En Indo-Chine, où la natalité est tellement forte que le problème est moins grave, le développement des maternités et l'augmentation du nombre des sages-femmes est également à l'ordre du jour. A Madagascar, l'Assistance médicale créée au lendemain de la conquête par le Général GALLIENI, est de même orientée vers la lutte contre les maladies qui compromettent l'essor de la race.

Sous la direction des Médecins - Inspecteurs, Conseillers techniques très écoutés par les Gouverneurs généraux, une œuvre considérable s'élabore dans toutes nos colonies pour sauver les races indigènes, qui nous ont fournis pendant la guerre tant de soldats et de travailleurs; ce sont les médecins coloniaux qui sont en majorité les bons ouvriers de cette magnifique croisade. Quelques chiffres, tirés d'une instruction de M. le Gouverneur Général CANDE, fixeront les idées à cet égard: de 1925 à 1926, le nombre des médecins européens présents en A. O. F. est passé de 93 à 133; on estime que ce nombre atteindra 200 dans un délai de cinq ans, et 250 quand le programme déjà arrêté aura son plein développement.

En 1925, l'A. O. F. ne dépensait que 4,63 % de ses ressources budgétaires pour les œuvres d'Assistance et d'hygiène; ce pourcentage va être porté à 10 % dès 1927 et atteindra 12 % quand le personnel médical sera en nombre suffisant pour permettre l'exécution du programme élaboré par le Médecin Inspecteur Général LASNET.

D'autres colonies sont déjà mieux partagées que

l'A. O. F. Ce chiffre de 10 % est atteint à Madagascar dans l'Inde; ailleurs, c'est 6,7 % des recettes budgétaires que nos colonies consacrent à la défense sanitaire de leurs populations. Nous sommes loin de ces chiffres en Europe.

Le Corps de Santé Colonial ne se contente pas de faire œuvre pratique; les médecins qui le composent ont contribué, malgré leur éloignement des centres scientifiques, à l'étude des maladies des pays chauds, à l'application des doctrines pastoriennes à la pathologie exotique.

Qu'il nous suffise de citer quelques noms: CALMETTE, MARCHOUX représentent le Corps de Santé Colonial à l'Académie de Médecine, où KERMORGANT siégea longtemps. La peste et la fièvre jaune furent l'objet d'études approfondies par le Médecin Inspecteur SIMOND. La maladie du sommeil a été connue en France par les recherches de Gustave MARTIN, LEBŒUF, HECKENROTH, OUZILLEAU, KERBANDEL. Le nom de YERSIN était inséparable de celui de ROUX dans ses travaux sur la diphtérie, avant d'être illustré par la découverte du bacille et du sérum de la peste.

À l'heure actuelle, l'activité scientifique des médecins coloniaux est toujours grande; nous ne citerons que pour mémoire les travaux de Noël BERNARD, THIROUX, BLANCHARD, etc. Les recherches les plus variées se poursuivent dans les Instituts Pasteur de Saïgon, Nhatrang, Tananarive, Dakar et dans les laboratoires de bactériologie créés un peu partout par des pastoriens appartenant au Corps de Santé Colonial. L'Institut Pasteur de Saïgon pratique sur une grande échelle la vaccination antituberculeuse des enfants (*vaccin Calmette-Guérin*).

Enfin, à l'heure où la France fit appel à tous ses enfants, les médecins coloniaux furent les artisans dévoués du recrutement intensif qui permit d'amener en France 300.000 coloniaux, combattants et travailleurs; leur rôle dans les régiments et ambulances de l'avant fut de même très brillant.

Aussi l'École d'Application du Service de Santé Colonial a-t-elle largement mérité la citation suivante, que M. le Ministre de la Guerre lui a accordée récemment en lui décernant la Croix de Guerre.

« À, par son enseignement, su inspirer le culte de la science et l'esprit de sacrifice aux Médecins des Troupes Coloniales qui, tant par les services qu'ils ont rendus au cours de la conquête de notre empire colonial que par l'abnégation et le dévouement dont ils ont fait preuve au cours de la Grande guerre, se sont acquis les plus grands titres à la reconnaissance du pays ».

Les destinées de l'École ont été confiées successivement aux Médecins-Inspecteurs CLARAC, GOUZIEU, THIROUX; le directeur est, depuis quelques mois, le Médecin Principal de 1^{re} classe L'HERMINIER qui a occupé très brillamment les fonctions les plus variées en France et aux colonies et saura donner à l'École un lustre nouveau par une activité directoriale dont les heureux effets se font déjà sentir.

Les chaires sont occupées par les Médecins Principaux GUILLON, HECKENROTH, JAUNEAU, BOTREAU-ROUSSEL et le Pharmacien Principal LAURENT qui, secondés par des professeurs adjoints, dispensent aux jeunes officiers-élèves un enseignement pratique, en continuant les traditions des LASNET, RIGOLLET, GAIDE, BLOCH, LECOMTE, aujourd'hui grands chefs du Corps de Santé et hier professeurs à l'École d'Application de Marseille.

LA CARNINE LEFRANCO ENRICHIT LE SANG EN HÉMATIES

GLOBULES ROUGES PAR CARRÉ D'HÉMATIMÈTRE :

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 41 — APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 54

MARSEILLE — MUSÉE DES BEAUX-ARTS (PALAIS LONGCHAMP)



MARSEILLE. « PORTE DE L'ORIENT »
Fresque de Puvis de CHAVANNES (1824-1898). — Ecole française.

L'Imprimeur-Gérant : JEHLÉN, 24, AVENUE DE SAINT-OUEN, PARIS.

PRINTED IN FRANCE.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

R. C. Seine 25.195

ABONNEMENT :
UN AN : FRANCE . . . 18 Fr.
ÉTRANGER . . . 25 Fr.
LE NUMÉRO : 1 Fr. 50

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

N° 235

MAI 1927

HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française.

LA CHAMBRE RÉSERVÉE



le corps une chaleur vivante qu'on sent courir jusqu'au bout des doigts. L'air glacé qu'on respire est comme un breuvage bouillant dès qu'on l'a respiré. Autour de soi, les montagnes dont la neige frissonne et miroite sous la lumière qui l'attaque sont les parois ou les colonnes d'une cathédrale élargie jusqu'au ciel, où le jour chante et prie, où l'on attend la présence de Dieu.

Le ski n'était pas encore à la mode, et l'on ne se servait encore que des raquettes. J'avais résolu de passer, seul, du Val d'Isère à Bonneval, en Maurienne, par le col d'Iseran. C'est une course aisée, le chemin est marqué, et au sommet on trouve un refuge. Mais tout dépend de l'état de la neige.

Quand je voulus partir de Val-d'Isère, le brouillard était à ma porte. Sans doute je devais le

J'étais à l'âge où l'on ne se contente pas du spectacle des hommes. Un besoin passionné d'action me possédait. L'hiver même, j'allais chercher en montagne des plaisirs violents. Qui ne s'est pas trouvé, par un soleil d'hiver, dans quelque haute vallée de la Savoie, du Dauphiné ou de la Suisse, ignore une des joies physiques les plus intenses. Le mouvement par le froid communique à tout

franchir en montant, mais ne valait-il pas mieux attendre qu'il se dissipât? Je perdis ainsi du temps, et les jours, en janvier, sont si courts. A la montée, dans la brume qui s'effiloçait, je constatai à ma lenteur la difficulté de l'entreprise, car j'enfonçais jusqu'au genou. Sans les pyramides de pierre qui le jalonnaient, je n'aurais pas soupçonné le chemin muletier disparu.

L'ascension me coûta un effort considérable. Je déjeunai sur la pente, hâtivement. Un ou deux coups de vin, des œufs durs, une aile de poulet et de la confiture, que je vous recommande en montagne, me réconfortèrent. Au lieu de renoncer à la lutte, je repartis, plus gaillard, et j'atteignis enfin le col.

Il était trois heures passées. Je n'avais plus qu'une bonne heure de jour. Prudemment, j'aurais dû ou regagner Val-d'Isère dont je connaissais maintenant la direction, ou m'installer dans le refuge pour y passer la nuit. Mais quoi! le soleil, débarrassé des nuages, me riait, la neige brillait, et j'étais vainqueur. Je m'engageai donc dans le vallon de la Lenta. J'avais en face de moi les glaciers de la Levenna, de Roche-Melon, d'Albaron dont l'éclat me blessait les yeux. Je marchai, au petit bonheur, sur le versant uniforme. Mais il fallait un pont pour franchir le torrent, et je fus bien forcé de courir après le chemin perdu.

Le soleil se coucha, embrasant la neige. A peine accordai-je à ce spectacle exaltant quelques regards

LA CARNINE LEFRANCO

est d'un prix élevé, mais... c'est une Préparation qui GARANTIT n'être exclusivement fabriquée qu'avec du Suc Musculaire de Bœuf CONCENTRÉ. Ce Suc Musculaire est ensuite conservé en une Solution Sucre-Glycérinée, sans aucune addition.

désespérés. Je ne devais pas être loin de Bonneval, et je n'apercevais pas Bonneval. J'étais très las : cette longue montée m'avait épuisé. Et surtout je me sentais pris d'inquiétude à cause de la nuit qui allait venir, qui planait comme un grand oiseau noir sur ces espaces blancs où la lumière se traînait. Les jambes rompues, je commis la faute de m'asseoir pour me reposer quelques instants. Rien n'est plus dangereux : une sorte de torpeur heureuse vous gagne, vous endort, et l'on ne se relève plus. La solitude, l'obscurité, l'inconnu m'entourèrent comme une escorte perfide. Je penchais déjà la tête. Mais je me souvins d'états pareils, observés chez d'autres que j'avais dû secourir, et d'un effort suprême j'écartai ce vertige du sommeil. Cependant j'étais à bout de forces. Après quelques pas, n'allais-je pas retomber ?

J'aperçus alors, providentiellement, un feu qui s'allumait à quelque distance. C'était une petite lumière, pour moi si importante. Là, fût-ce une mauvaise écurie, il y avait un être humain qui me porterait secours ; là, je trouverais un gîte, fût-ce une grange, pour la nuit. Cet espoir me rendit courage et, pour atteindre mon cantonnement, je sus remettre mes pieds fatigués l'un devant l'autre et même remonter une pente assez raide.

Ce n'était ni une grange, ni une écurie, ni même un chalet, mais bien une vraie maison avec des fenêtres, une bonne maison de propriétaire à son aise. Par un des carreaux, je distinguais la lampe et des ombres qui allaient et venaient. Je me félicitai intérieurement d'être sauvé et je cognai à la porte. J'entendis qu'on remuait à l'intérieur, lentement, et puis, rien. Je heurtai de nouveau. Enfin, un homme parut, avec une lanterne qui l'éclairait de bas en haut, de sorte que je ne voyais guère du visage qu'une grande barbe en broussaille.

— Qui est là ? Que voulez-vous ?

J'expliquai mon aventure et demandai l'hospitalité. Pendant que nous parlions, une femme et deux petits enfants se rangèrent derrière la lanterne. L'homme, qui m'avait laissé parler, se contenta d'un : « Entrez ! » et me tourna le dos, poussant devant lui sa famille. Je suivis le cortège, et nous pénétrâmes dans une longue pièce basse, qui

servait à la fois de cuisine et de salle à manger. — Ah ! du feu, m'écriai-je. Et de la soupe !

C'était même de la soupe aux choux qui commençait de mijoter. Le parfum d'une soupe aux choux est exquis aux narines du voyageur épuisé. Je le reniflai avec émotion. Pendant que j'étais ainsi occupé, mes hôtes se concertaient. Sur de ma nourriture et de mon coucher, j'étais bien tranquille.

— On va vous montrer votre chambre.

— Ce n'est pas pressé.

Près du fourneau, je ne désirais rien provisoirement. Tout de même, puisqu'on m'offrait une chambre, une chambre pour moi tout seul, ce qui dépassait mes ambitions, il convenait de l'aller voir. Par une échelle assez raide, nous montâmes au premier, où l'on me montra une pièce bien tenue, bien propre, avec une lucarne obstruée par la neige. Elle devait être inhabitée depuis long-

temps, à en juger par l'odeur de renfermé qu'on y respirait. Mais le lit paraissait bon : ce serait merveille d'y dormir. Je posai mon sac. Je défis mes bandes molletières et, plein de gratitude, mais le ventre creux, je redescendis surveiller le diner.

Fameuse, la soupe aux choux ! et pareillement le jambon qui suivit et que nous arrosâmes d'un cidre un peu trop fermenté. Cependant, ma gaieté ne déridait pas mes hôtes. L'homme restait grave et la femme triste. Je m'entendis mieux avec les enfants, Pierrette et Michel, que je bourrai d'histoires : le Polyphème de l'*Odyssee* les conquit tout à fait. Après quoi, l'estomac chaud, le cœur généreux, j'allai me coucher. On me souhaita une bonne nuit et on me pourvut d'une chandelle qu'on me recommanda d'économiser.

Je riais, en quittant ma veste, de cette recommandation. Car je tombais de sommeil. La chandelle serait vite soufflée. Cependant, l'odeur de moisi que je retrouvai dans ma chambre me fut si pénible que je voulus ouvrir la lucarne pour aérer un peu. Je rencontrai dans cette opération les plus sérieuses difficultés, à cause du poids de la neige, mais je m'obstinaï. Quand je parvins à soulever le châssis, j'entendis sur le toit comme une dégringolade de pierres, en même temps que je recevais au visage

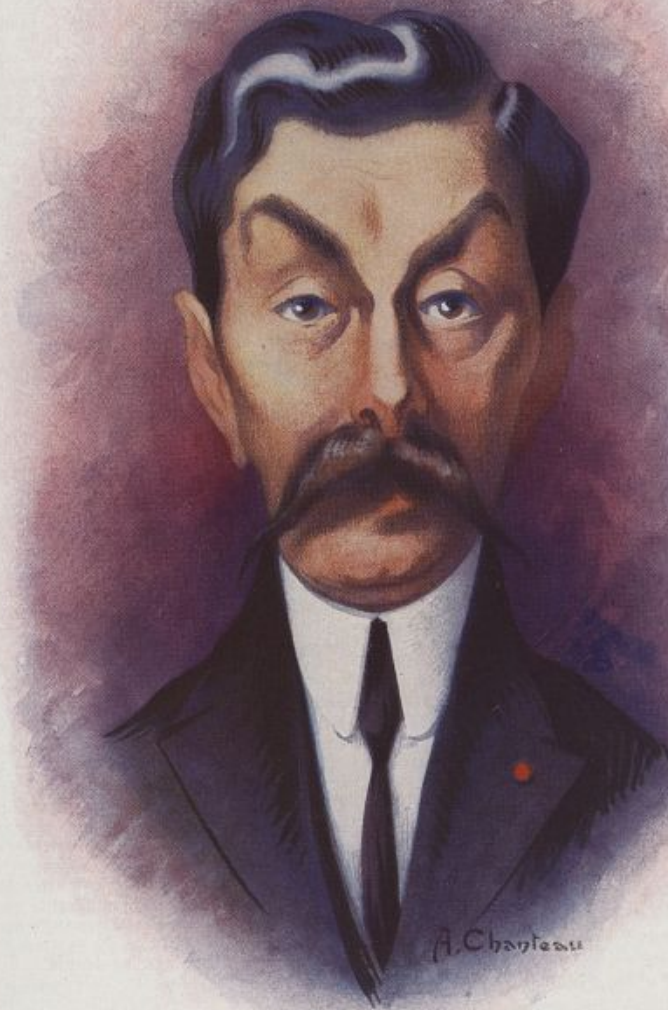


HAUTE-VALLÉE DE L'ISÈRE. — Le village de TIGNES.

Ph. L. L. « Sélécta ».

LA CARNINE
LEFRANCOQ

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps



Le Docteur ABRAMI
Médecin des Hôpitaux de Paris.

La CARNINE LEFRANCO, Jus de Viande de Bœuf CRUE **CONCENTRÉ**
représente le moyen **LE PLUS PRATIQUE** de réaliser la **ZOMOTHÉRAPIE**
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT

un courant d'air froid : ce devait être de la neige glacée qui se détachait et roulait. Et, brusquement, par l'ouverture que je maintenais avec peine, un objet passa, se fixa, que je dus reconnaître aussitôt pour un bras d'homme, un bras avec une manche de ce gros velours que portent les paysans.

Le saisissement que me causa cette constatation me fit lâcher le fer de la fenêtre, de sorte que le bras se trouva coincé. Je me raisonnai, je me rapprochai, j'osai enfin tâter ces doigts tendus : ils étaient gelés, ils craquaient comme de vieux os. Plus de doute : il y avait un cadavre sur le toit.

Ma foi, j'avoue que mon sang s'arrêta. J'ai peu rencontré dans ma vie de sensations aussi désagréables. Je remis en hâte mon vêtement, sans perdre de vue cette main immobile qui pendait, et j'imaginai tout un drame. On avait dû assassiner là, dans cette pièce et l'on s'était débarrassé du mort comme on avait pu, les amas de neige interdisant

pour le moment un transport plus éloigné. C'était peut-être un touriste en détresse, comme moi, qu'on avait hospitalisé, égorgé et volé. Toutes sortes d'indices, maintenant, m'envahissaient la mémoire, se groupaient en faisceau : les chuchotements à mon arrivée, et le conciliabule secret de l'homme et de la femme, et cette chambre qui, d'avance, était réservée, qui n'avait pas de serrure, où l'on viendrait sans doute me surprendre tout à l'heure. Mieux valait déguerpir, se confier à la nuit au risque de s'égarer, tâcher de découvrir les feux de Bonneval : j'utiliserais dans cette recherche mes dernières forces ; restauré, je pouvais en somme repartir, tenter la chance. Avant tout, il fallait s'en aller.

Mes bandes roulées à nouveau autour de mes jambes, le sac au dos, je descendis à pas de loup l'échelle que mes souliers à clous ébranlèrent, de sorte que mon hôte qui n'était pas couché m'entendit et poussa l'obligeance jusqu'à m'éclairer. J'étais pris. J'expliquai tant bien que mal que j'étais attendu à Bonneval et que je préférerais repartir. Quand j'eus fini ce discours embarrassé pendant lequel je m'étais emparé de mon piolet resté en bas, je reçus en pleine

figure un *non* retentissant. On me barra la porte.

— Laissez-moi passer, réclamaï-je avec énergie.

L'homme répéta

— Non.

Mais, cette fois, il ajouta brusquement :

— On ne s'en va pas par un temps pareil.

Et, soulevant le loquet, il ouvrit. Une bourrasque de neige nous assaillit aussitôt, tandis que la lampe filait et fumait. Là-haut, ma lucarne entrebâillée par le mort envoyait son courant d'air. Pendant qu'il refermait, un grand vacarme des-

cendit sur nous du premier étage. Nous discernâmes ce cri :

— Il est revenu

Il est revenu !

Et la femme, à son tour, prit l'échelle, et nous apparut en chemise, la face épouvantée.

— Eh bien, quoi ? parle, interrogea le mari.

— Il est revenu.

— Mais qui ?

— Ton père.

L'homme monta. Interdit, j'oubliai de profiter de son absence

pour m'enfuir. J'entendis retomber la lucarne, et tout de suite après une voix nous secoua :

— Mais non, c'est le bras qui sortait.

Le bras ? on était entré dans ma chambre, on savait que je savais. Mon compte était bon. Et j'allais, cette fois, me sauver, quand mon homme, lestement, fut sur moi :

— Ça vous a fait peur, le bras du vieux ? Faut pas vous effrayer. Qu'est-ce que vous voulez, il est défunté l'autre semaine. Alors quand on meurt en hiver, chez nous, on vous met sur le toit, parce que, n'est-ce pas, impossible de vous descendre à l'église et au cimetière. Ils sont bien là-haut ; le froid, ça conserve. Au printemps, on les enterre avec la croix et le curé. On vous a donné sa chambre : c'est la meilleure. Mais si ça vous gêne, on vous étendra une paille dans la cuisine. Le premier qui couche dans la chambre d'un mort, dame, c'est sûr et certain que ça ne lui porte pas chance. Aussi, on l'offre toujours à un étranger. C'est la coutume.

Mais je l'assurai que maintenant j'y coucherais le plus volontiers du monde. Et je dormis très bien, avec le mort à l'étage au-dessus.

HENRY BORDEAUX, de l'Académie française.



L'HIVER DANS LES ALPES. — CHALETES SOUS LA NEIGE.

Cliothé Hachette, « Le Pays de France ».

LA CARNINE LEFRANCO

NE FATIGUE NI L'ESTOMAC, NI L'INTESTIN, COMME LE FAIT LA VIANDE CRUE, ET SON ACTION EST PLUS ÉNERGIQUE PUISQUE,

“DANS LA VIANDE CRUE L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE, ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, C'EST LE JUS.”

DOCTEUR J. HÉRICOURT,
de Zanzibar, 10, rue, Paris



ANATOLE FRANCE

UNE ENNEMIE DE BOILEAU :
MADAME DE LA SABLIERE

La maison de M^{me} de la Sablière était l'hôtellerie des savants. Elle y recueillit même un géomètre, le jeune Sauveur, qui devint, par la suite, un des plus grands mathématiciens français. Passant Armande en zèle pour les belles connaissances, elle allait, le matin, chez Dalancé faire des expériences au microscope, et, le soir, assistait, chez le médecin Verney, à une dissection. A trente ans, elle était illustre. Le roi Sobieski, de passage à Paris, l'alla voir. Pour tout dire, c'était Vénus Uranie sur la terre. Elle s'était jetée dans la science avec une curiosité dévorante, et tout l'ardeur d'une âme qui ne quittait les choses qu'après les avoir épuisées. Point précieuse, pédante moins encore, quoi qu'en ait pensé Boileau après qu'elle eut blessé son amour-propre de rimeur.

Boileau était un bon humaniste, d'un esprit judicieux, sans grande curiosité. Il s'enferma toute sa vie dans le cercle des belles-lettres et resta toujours étranger aux sciences physiques et naturelles. Aussi lui arrivait-il, parfois, d'employer dans ses vers des termes savants dont il ignorait le sens. Quand M^{me} de la Sablière lut *Les Epîtres*, elle s'arrêta, dans la cinquième, à ces vers :

Que, l'astrolabe en main, un autre aille chercher
Si le soleil est fixe et tourne sur son axe,
Si Saturne à ses yeux peut faire un parallaxe...

Elle marqua de l'ongle cet endroit du livre et se moqua du poète qui parlait de l'astrolabe sans savoir ce que c'était, qui disait un parallaxe quand il fallait dire, avec tous les savants, une parallaxe, et qui semblait, enfin, ne pas se faire une idée bien exacte du cours des planètes. Le régent du Parnasse, pris en faute comme un écolier et corrigé par une femme, en eut du dépit. Elle le jugeait trop ignorant ; il la jugea trop savante et lui garda rancune. Son jugement était droit et son cœur, honnête ; mais, cultivant la satire, il était vindicatif par profession. Méditant une poétique vengeance, il polit et repolit dans sa tête quelques vers destinés à prendre place dans

sa satire des femmes. Je ne saurais dire au coin de quel bois, selon son usage, il en attrapa les rimes ; contentons-nous d'affirmer que l'ombre du bonhomme Chrysale, lui tenant lieu de Muse, en fournit l'inspiration. Le poète y désignait, sans la nommer,

cette savante,
Qu'estime Roberval et que Sauveur
[fréquente.

Et, dans son envie de piquer la savante à l'endroit sensible, il s'avisa de dire que l'astronomie lui fatiguait les yeux et lui gâtait le teint. D'où vient, s'écria-t-il, dans un mouvement d'enthousiasme calculé :

D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le
[teint si terni ?
C'est que, sur le calcul, dit-on, de Cassini,
Un astrolabe en main, elle a, dans sa
[gouttière,
A suivre Jupiter, passé la nuit entière.

On voit que l'astrolabe lui tenait au cœur et qu'il était assez content de faire voir qu'il en connaissait enfin le véritable usage. On ne sait si le trait eût porté et si M^{me} de la Sablière en eût été blessée. L'irréprochable Boileau, satisfait d'avoir pu se venger, ne se vengea pas. *Satis est potuisse videri*. Il garda ses vers en manuscrit.

Poète de bonne compagnie, il ne se fût pas pardonné d'avoir offensé une femme. Il n'aurait pas eu, du reste, tous les riens de son côté, et quelques gentilshommes auraient pu payer ses rimes, un soir, au coin d'une rue, d'une volée de bois vert. En ce temps-là, c'était assez l'usage. M^{me} de la Sablière, sans beaucoup de beauté, ce semble, ni de santé, était charmante et savait plaire. Sa maison n'était pas ouverte qu'aux savants et aux poètes. Les gens de Cour y soupaient, et ces soupers devaient être fort gais ; l'abbé de Chaulieu y donnait le ton. Chapelle lui avait appris au cabaret à rimer des chansons. Il se servait de ce petit talent aux soupers de M^{me} de la Sablière, où se réunissaient Rochefort, Brancas, le duc de Foy, Lauzun, et quelques autres écervelés.



MADAME DE LA SABLIERE
N.-D., Éditeur.

LA CARNINE LEFRANCO ENRICHIT LE SANG EN HÉMATIES

GLOBULES ROUGES PAR CARRÉ D'HÉMATIMÈTRE :

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 41 — APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 54



IDYLLE

Tableau de J.-J. HENNER (1829+1905). — École française.

*La Carnine Lefrancoq est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques*

LA CAMPAGNE DE ROME

Tandis qu'en Hollande et en Flandre le ciel pèse sur les dunes au point de ne laisser pour tout horizon qu'un mince filet, une ligne estompée par les vapeurs des marécages et de la mer, il accompagne ici les grands mouvements de terrain et, de ce fait, en augmente la majesté. L'armée des nuages chevauche, sans les ébrécher, les sommets des montagnes de la Sabine; parfois, interceptant la lumière du soleil, ils projettent sur cette immensité terrestre une ombre portée qui l'alanguit ou la prolonge.

Au milieu de ce paysage, jouissant de la volupté de me sentir seul dans la nature, j'errais sans but au hasard des découvertes, goûtant avec ivresse les surprises qui naissent sous mes pas; car, de même que le désert d'Algérie, ce désert — c'en est un que la campagne de Rome — est très peuplé. Il renferme des cours d'eau que nul n'eût soupçonnés d'abord, au long desquels se dressent des fermes, des petits bois, enfin des prairies s'étendant à l'infini, où paissent les bœufs blancs aux grandes cornes que maintiennent sous leur obéissance des chiens couleur de marbre jaune. Ces chiens, dont le corps allongé et sinueux, pourtant robuste, indique la force, comme leur tête au museau pointu où se meuvent de petits yeux annonce la ruse et la cruauté, sont de terribles et d'ailleurs redoutés gardiens.

A chaque instant apparaît au sommet d'une colline un troupeau de jeunes chevaux mêlés à des bœufs, à des moutons, à des ânes, sous l'œil d'un berger monté qui maintient au travers de sa selle une longue pique, dont il se sert pour rétablir le bon ordre dans la troupe ou en presser l'allure. Les prairies sont d'admirables terrains d'élevage, pour les chevaux surtout. Les Romains en tirent de grands profits pour leur cavalerie qui est excellente. Ces cortèges rapides, somptueux de par la vertu du soleil qui magnifie tout ce qui se meut en ce pays, étaient la joie de mes excursions.

Mais cette majestueuse campagne romaine se refusera-t-elle longtemps à l'envahissement des faubourgs? Déjà elle est fort entamée. Les murs de la ville sont dépassés, et dans les grandes prairies qui, desséchées par les vents d'hiver, prennent l'aspect d'une peau de lion, nombre d'abris pour les avions mettent un peu partout la sécheresse de leurs murs blancs coiffés de grands toits de tuiles rouges aussi tristes que ceux qui déparent nos campagnes. Et cette inoubliable voie Appia, jadis le séjour de la fièvre, qui tout d'un coup s'en trouva délivrée, comme les Prati d'ailleurs, et Rome elle-même, que deviendra-t-elle?

Albert BESNARD, de l'Académie française.

COMPLAINTÉ

*Ce n'est pas toi que je regrette,
C'est le rêve par toi déçu,
Mon cœur jeune et la foi secrète
Que je gardais à mon insu.*

*Je ne t'en veux pas, je devine...
Ton désir vain s'est effeuillé...
Je t'ai faite en moi trop divine,
Je me suis trop agenouillé.*

*Tu n'étais qu'une pauvre femme...
Je te croyais naïvement
Endormie au fond de ton âme,
Comme la Belle au bois dormant.*

*Et je me disais que sans doute
Je te réveillerais, un jour,
Neuve comme autrefois et toute
Ressuscitée à mon amour...*

*Mais c'est en vain que je t'apporte
L'espoir d'un suprême printemps:
La Belle au bois dormant est morte,
Elle avait dormi trop longtemps.*

André RIVOIRE.

Dans la Médecine Infantile
La Carnine
Lefrancq

est de
beaucoup



Supérieure
*aux huiles de foie de morue,
sirops antiscorbutiques, etc.*
Médications à longue échéance
Son action est plus
rapide et les enfants
la réclament avec
plaisir.

CHANTILLY — MUSÉE CONDÉ



ANTIOCHUS ET STRATONICE
Tableau de J.-A. Dominique Ingres (1780+1867). — Ecole française.

Pho327



JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

R. C. Seine 25.195

ABONNEMENT :
UN AN. } FRANCE . . . 18 Fr.
 } ÉTRANGER . 25 Fr.
LE NUMÉRO . 1 Fr. 50

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE
N° 236
JUN 1927

CHOPIN ET DELACROIX CHEZ GEORGE SAND

Chopin et Delacroix s'aiment, on peut dire, tendrement. Ils ont de grands rapports de caractère et les mêmes qualités de cœur et d'esprit. Mais, en fait d'art, Delacroix comprend Chopin et l'adore. Chopin ne comprend pas Delacroix. Il estime, chérit et respecte l'homme; il déteste le peintre. Delacroix, plus varié dans ses facultés, apprécie la musique; il la sait et il la comprend; il a le goût sûr et exquis. Il ne se lasse pas d'écouter Chopin; il le savoure; il le sait par cœur. Cette adoration, Chopin l'accepte et il en est touché; mais, quand il regarde un tableau de son ami, il souffre et ne peut trouver un mot à lui dire. Il est musicien, rien que musicien. Sa pensée ne peut se traduire qu'en musique. Il a infiniment d'esprit, de finesse et de malice; mais il ne peut rien comprendre à la peinture et à la statuaire. Michel-Ange lui fait peur. Rubens l'horripile. Tout ce qui lui paraît excentrique le scandalise. Il s'enferme dans tout ce qu'il y a de plus étroit dans le convenu. Etrange anomalie! Son génie est le



GEORGE SAND
Crayon d'Eugène DELACROIX.
(Musée du Louvre)
Braun, Edit.

plus original et le plus individuel qui existe. Mais qu'on le lui dise. Il est vrai qu'en littérature, Delacroix a le goût de ce qu'il y a de plus classique et de plus formaliste. Il n'y a pas à les discuter, je les écoute; mais voilà Maurice qui casse les vitres au dessert. Il veut que Delacroix lui explique le mystère des reflets, et Chopin écoute, les yeux arrondis par la surprise. Le maître établit une comparaison entre les tons de la peinture et les sons de la musique. — L'harmonie en musique, dit-il, ne consiste pas seulement dans la constitution des accords, mais encore dans leurs relations, dans leur succession logique, dans leur enchaînement, dans ce que j'appellerais, au besoin, leurs reflets auditifs. Eh bien! la peinture ne peut pas procéder autrement! Tiens! donne-moi ce coussin bleu et ce tapis rouge. Plaçons-les côte à côte. Tu vois que là où les deux tons se touchent, ils se volent l'un l'autre. Le rouge devient teinté de bleu; le bleu devient lavé

CARNINE LEFRANCO Le plus REMARQUABLE TONIQUE de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN.
Le MEILLEUR REMÈDE des DYSPEPSIES et ENTÉRITES REBELLES.

de rouge et, au milieu, le violet se produit. Tu peux fourrer dans un tableau les tons les plus violents; donne-leur le reflet qui les relie, tu ne seras jamais criard. Est-ce que la nature est sobre de tons? Est-ce qu'elle ne déborde pas d'oppositions féroces qui ne détruisent rien en son harmonie? C'est que tout s'enchaîne par le reflet. On prétend supprimer cela en peinture, on le peut; mais, alors, il y a un petit inconvénient, c'est que la peinture est supprimée du coup.

Maurice observe que la science des reflets est la plus difficile qu'il y ait au monde.

— Non! dit le maître, c'est simple comme bonjour. Je peux te démontrer cela comme deux et deux font quatre. Le reflet de telle couleur sur telle autre donne invariablement telle autre couleur que je t'ai vingt fois expliquée et prouvée.

— Fort bien, dit l'élève; mais le reflet du reflet?

— Diable! Comme tu y vas, toi! Tu en demandes trop pour un jour!

Maurice a raison; le reflet du reflet nous lance dans l'infini, et Delacroix le sait bien; mais il ne pourra jamais le démontrer, car il le cherche sans cesse, et il m'a bien avoué qu'il le devait plus souvent à l'inspiration qu'à la science.

* * *

Chopin n'écoute plus. Il est au piano et il ne s'aperçoit pas qu'on l'écoute. Il improvise comme au hasard. Il s'arrête.

— Eh bien! eh bien! s'écrie Delacroix, ce n'est pas fini?

— Ce n'est pas commencé. Rien ne me vient..., rien que des reflets, des ombres, des reliefs qui ne veulent pas se fixer. Je cherche la couleur, je ne trouve même pas le dessin.

— Vous ne trouverez pas l'un sans l'autre.

reprend Delacroix, et vous allez les trouver tous deux.

— Mais, si je ne trouve que le clair de lune?

— Vous aurez trouvé le reflet d'un reflet, répond-il à Maurice.

L'idée plaît au divin artiste. Il reprend, sans avoir l'air de recommencer, tant son dessin est vague et comme incertain.

Nos yeux se remplissent peu à peu des teintes douces qui correspondent aux suaves modulations saisies par le sens auditif. Et puis, la note bleue résonne et nous voilà dans l'azur de la nuit transparente. Des nuages légers prennent toutes les formes de la fantaisie; ils remplissent le ciel; ils viennent se presser autour de la lune, qui leur jette de grands disques d'opale et réveille la couleur endormie. Nous rêvons d'une nuit d'été; nous attendons le rossignol.

Un chant sublime s'élève. Le maître sait bien ce qu'il fait. Il rit de ceux qui ont la prétention de faire parler les êtres et les choses au moyen de l'harmonie imitative. Il ne connaît pas cette puérité. Il sait que la musique est

une impression humaine et une manifestation humaine. C'est une âme humaine qui pense, c'est une voix humaine qui s'exprime. C'est l'homme en présence des émotions qu'il éprouve, les traduisant par le sentiment qu'il en a, sans chercher à en reproduire les causes par la sonorité. Ces causes, la musique ne saurait les préciser; elle ne doit pas y prétendre. Là est sa grandeur, elle ne saurait parler en prose.

Quand le rossignol chante à la nuit étoilée, le maître ne vous fera ni deviner ni pressentir, par une ridicule notation, le ramage de l'oiseau. Il fera chanter la voix humaine dans un sentiment particulier, qui sera celui qu'on éprouve en écoutant le rossignol, et, si vous ne songez pas au rossignol en écoutant l'homme, ce qui importe fort peu, vous n'en aurez pas moins une impression de ravisse-



PORTAIT DE CHOPIN
par E. DELACROIX. — Musée du Louvre.
Beaux, Éditeur.





Le Professeur PAUL DELMAS
de la Faculté de Médecine de Montpellier.

ment qui mettra votre âme dans la disposition où elle serait, si vous tombiez dans une douce extase par une belle nuit d'été, bercé par toutes les harmonies de la nature heureuse et recueillie.

Il en sera ainsi de toutes les pensées musicales dont le dessin se détache sur les effets d'harmonie. Il faut la parole chantée pour en préciser l'intention. Là où les instruments seuls se chargent de la traduire, le drame musical vole de ses propres ailes et ne prétend pas être traduit par l'auditeur. Il s'exprime par un état d'âme où il vous amène par la force ou la douceur. Quand Beethoven déchaîne

— Mickiewicz.

— Oh ! oui, par exemple ! Mais comment savez-vous que c'est lui ?

— Je ne le sais pas, mais j'en suis sûr ; je pensais à lui.

C'est lui, en effet. Il serre affectueusement les mains et s'assied vite dans un coin, priant Chopin de continuer. Chopin continue ; il est inspiré ; il est sublime. Mais le petit domestique accourt tout effaré ; la maison brûle ! Nous allons voir. Le feu a pris, en effet, dans ma chambre à coucher ; mais il est temps encore. Nous l'éteignons lestement.



NOCTURNE, par BALLESTRIERI.

E. Fiorillo, Phot.

la tempête, il ne tend pas à peindre la lueur livide de l'éclair et à faire entendre le fracas de la foudre. Il rend le frisson, l'éblouissement, l'épouvante de la nature dont l'homme a conscience et que l'homme fait partager en l'éprouvant.

Chopin parle peu et rarement de son art ; mais, quand il en parle, c'est avec une netteté admirable et une sûreté de jugement et d'intentions qui réduiraient à néant bien des hérésies s'il voulait professer à cœur ouvert.

Mais, jusque dans l'intimité, il se réserve et n'a de véritable épanchement qu'avec son piano. Il nous promet, pourtant, d'écrire une méthode où il traitera non seulement du métier, mais de la doctrine. Tiendra-t-il parole ?

Delacroix, aussi, promet, dans ses moments d'expansion, d'écrire un traité du dessin et de la couleur. Mais il ne le fera pas, quoiqu'il sache magnifiquement écrire. Ces artistes inspirés sont condamnés à chercher toujours en avant et à ne pas s'arrêter un jour pour regarder en arrière.

* * *

On sonne, Chopin tressaille et s'interrompt. Je crie au domestique que je n'y suis pour personne.

— Si fait, dit Chopin, vous y êtes pour lui.

— Qui donc est-ce ?

Pourtant, cela nous tient occupés une grande heure ; après quoi, nous disons :

— Et Mickiewicz, où peut-il être ?

On l'appelle, il ne répond pas ; on rentre au salon, il n'y est pas. Ah ! si fait, le voilà dans le petit coin où nous l'avons laissé. La lampe s'est éteinte, il ne s'en est pas aperçu ; nous avons fait beaucoup de bruit et de mouvement à deux pas de lui, il n'a rien entendu ; il ne s'est pas demandé pourquoi nous le laissons seul ; il n'a pas su qu'il était seul. Il écoutait Chopin ; il a continué à l'entendre.

De la part d'un autre, cela ressemblerait à de l'affectation ; mais le doux et humble grand poète est naïf comme un enfant, et, me voyant rire, il me demande ce que j'ai.

— Je n'ai rien ; mais, la première fois que le feu prendra dans une maison où je serai avec vous, je commencerai par vous mettre en sûreté, car vous brûleriez sans vous en douter, comme un simple copeau.

— Vraiment ! dit-il, je ne savais pas !

Et il s'en va sans avoir dit un mot. Chopin reconduit Delacroix qui, retombant dans le monde réel, lui parle de son tailleur anglais et ne semble plus connaître d'autre préoccupation dans l'univers que celle d'avoir des habits très chauds qui ne soient pas lourds.

GEORGE SAND.

ANÉMIES REBELLES



CARNINE LEFRANÇO

agit

très rapidement

MARCELLE TINAYRE

LA PLAINE DE LA PLUIE

Dans la pénombre de la chambre aux volets clos, je m'éveille, et la première sensation qui parvient à ma conscience engourdie, c'est un léger frisselis d'eau sur les feuilles, un faible petit chant cristallin qui s'égoutte. La porte, doucement heurtée, s'entr'ouvre. J'aperçois un tablier blanc, le plateau du déjeuner, et une voix déclare sur le mode mineur le plus lamentable :

— Bonjour, madame... Il pleut encore aujourd'hui.

Et mes enfants, déjà levés, accourent. Ils m'ont à peine embrassée qu'ils commencent à gémir :

— Il pleut !... On ne pourra pas sortir en charrette anglaise... On ne pourra pas jouer au tennis... On ne pourra pas aller à bicyclette...

Cependant, la barrière de la cour grince sur ses gonds. Le facteur, engoncé dans sa pélerine, apporte le courrier. Il est en retard, ce bon facteur, mais quand on lui exprime un regret, il s'ébroue et réplique :

— Avec un temps comme ça, le métier n'est pas si plaisant !

On patauge, on glisse, on se crotte jusqu'aux genoux. Et les rhumatismes me tracassent... Il pleut !... Il pleut !...

Je dépouille le courrier matinal. Des cartes illustrées, timbrées de tous les coins de France, m'apportent les doléances de mes amis. L'un est en Bretagne, où il pleut ! L'autre est en Auvergne, où il pleut !... Les autres en Normandie, en Bourgogne, en Provence, où il pleut !... Et tous consignent, en lamentations brèves, leur sentiment sur ce « sale été ».

Et je dis moi-même, en pensant aux longues heures mouillées qui vont égoutter leurs secondes entre l'aube triste et le soir plus triste :

— Que faire ?... Je m'ennuie déjà... Il pleut !... Il pleut !... Il pleut !

Un tic-tac léger, comme un pianotement de petits doigts féeriques, résonne contre les

vitres bleuâtres. En tournant la tête, je ne vois rien, tout d'abord, rien que les tilleuls massifs, d'un vert obscur, les pelouses d'un autre vert, plus vif et plus doux, le gai bariolage des géraniums, un fouillis de capucines qui ont toutes les couleurs de la flamme, et les hauts épis des pieds-d'alouette qui ont toutes les nuances des vieilles et délicates porcelaines, rose lavé, bleu déteint, violet mourant.

Il n'y a personne dans ce jardin grelottant et détrempé. Il n'y a que le crépuscule qui tisse une grande toile d'araignée sur le ciel bas. Qui donc m'appelle ?

J'entends encore ce pianotement musical, et, tout contre le vitrage, je distingue une figure incolore comme le verre, fluide comme l'eau, une petite figure de sylphe dont les cheveux, en clair et lisse argent, tombent sur la robe irisée.

Elle parle, d'une voix monotone, mais si limpide !

— Ecoute ! Je suis la Pluie, reine de ces jours mélancoliques, fileuse de brouillards

et de rêves, amie des belles mousses spongieuses, des grenouilles vertes, des champignons bruns comme la terre, rouges comme la limace, livides comme la pourriture, pâles comme l'écorce du bouleau.

« Les hommes me détestent parce que je contrarie leurs travaux et leurs plaisirs, parce que je les oblige à demeurer dans leurs maisons, parmi les gens qu'ils prétendent aimer, et les livres qu'ils prétendent admirer, ou, seuls, avec eux-mêmes. Pendant quelques jours, condamnés à la réclusion, ils ont le loisir de songer, de méditer, de causer, de lire, de se taire... Je les sépare du monde extérieur. Je les réduis à leurs propres ressources, je les contrais à regarder en dedans, leur âme !

« Ils regardent et ne voient rien... Où est leur âme ? Dispersée, errante au dehors... Ils sont vides comme la tête séchée



MARCELLE TINAYRE
Ph. Mannel.

LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

La CARNINE LEFRANÇO

SONT SUPÉRIEURS À CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉVRALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE

du pavot qui contient une cendre noire.
« Cet abîme du néant qu'ils découvrent en eux leur donne le vertige : leur propre compagnie les fait bâiller.

« Ils regardent autour d'eux. La bibliothèque est pleine de volumes, mais le goût de lire n'est pas commun et les livres ne plaisent que s'ils sont drôles, comme des clowns. Tout livre grave est un ami gêneur qu'on estime et qu'on ne peut écouter longtemps sans impatience.

« Voilà pourquoi les hommes me redoutent. Ils disent d'un fâcheux : « Il est « ennuyeux comme la pluie... »

« Mais toi, qui es assise, au coin du feu, dans le salon charmant, que peux-tu me reprocher, ingrate ?

« Ce matin, en t'éveillant, tu me maudissais. Et pourtant, le jour a passé, si rapide, si léger sur toi, qu'il n'a pas mis une ombre dans ton esprit, une ride à ton front.

« J'ai défendu ta porte contre les visiteurs que tu ne souhaitais pas ; mais tes amis, venant à l'improviste, ont eu la récompense de leur courage. Ils ont trouvé ta maison plus tiède, un accueil plus affectueux.

« Tes enfants, privés de leurs jeux, se sont rapprochés de toi. Tu as senti leurs petites

âmes chaudes et tendres, blotties contre la tiende.

« Tu as répondu aux lettres accumulées sur ton bureau depuis trois semaines ; tu as joué cette sonate de Beethoven que tu préfères à toute autre musique parce qu'elle est toute sonore de souvenirs, parce qu'elle éveille, en ton cœur ému, ton adolescence qui chante et qui pleure.

« Tu as lu les poètes démodés que les femmes d'à présent ne connaissent plus... Ton crochet brillant a créé des fleurs de fil au gré de ta fantaisie...

« Tu as goûté le délice de la solitude et du silence. Tu t'es penchée sur ton cœur, et, seuls, les lutins du feu, les roses des vases, les portraits souriants des murs savent que tu as pleuré.

« Quel jour de soleil t'eût donné ces loisirs laborieux et cette délicate jouissance d'avoir vécu chez toi, avec toi, pour toi, sans égoïsme et sans ennui ?... »

La sylphe aux cheveux d'argent lisse, à la robe de cristal irisé, parlait encore et ses petits doigts pianotaient sur la vitre, quand la femme de chambre apporta la lampe et, soudain, ferma les volets. Je n'entendis plus qu'une plainte murmurante...

Il pleut !... Il pleut !... Il pleut !...

MARCELLE TINAYRE.



UNE BONNE PRISE

Tableau d'Edouard MARSAL. — Ecole française. — MUSÉE FABRE, MONTPELLIER.

LES MIENS

*Mes enfants, pour jouer ensemble,
Ont mille jeux étourdissants,
Ils gambadent, le parquet tremble,
L'air est plein de leurs cris perçants.*

*Les voici qui livrent bataille
Au mur, l'ennemi supposé ;
Les joujoux servent de mitraille,
Et plus d'un retombe brisé.*

*Je redoute que leurs vacarmes
Ne s'interrompent brusquement
Par un chaud déluge de larmes
Ou des discordes d'un moment.*

*Quand ils sont calmes, chose rare,
Je flaire quelque guet-apens,
C'est qu'une farce se prépare,
Dans le silence, à mes dépens.*

*Mais je n'en suis pas la maîtresse,
Ils sont trop tendres, trop malins,
Et j'aime comme une caresse
Leurs airs suppliants et câlins.*

*Je deviens, alors, leur compagne,
Ma présence excite leurs jeux,
Leur bruyante gaité me gagne,
Je chante et je danse avec eux.*

*Et je les appelle des anges,
Et la voisine des bandits.
O goûts différemment étranges
Son enfer est mon paradis.*

MADAME GUSTAVE MESUREUR.

LE PROFESSEUR PAUL DELMAS

DELMAS (Paul-André-François-Marie), est né à Rieux-Minervois (Aude), le 14 Avril 1880 ; fils, petit-fils, arrière-petit-fils de médecins, il compte une ascendance médicale qui date de plus de deux siècles ; son frère Jean est agrégé d'Anatomie à la Faculté de Montpellier, où il est lui-même actuellement professeur de clinique obstétricale.

Sa scolarité fut poursuivie tout entière à Montpellier, du lycée à la Faculté de Médecine, où il devint successivement externe des Hôpitaux en 1899 ; interne en 1903, docteur en médecine en 1907, chef de clinique obstétricale la même année, agrégé d'accouchements en 1910, professeur sans chaire en 1923 et professeur de clinique obstétricale en 1926.

Il est enfin accoucheur en chef de la Maternité de Montpellier.

Entre autres travaux du docteur P. Delmas, nous devons mentionner : *Essais d'interprétation bio-mécanique appliquée à l'embryogénie: Pesanteur et protoplasma* (1913); *Tamponnement à l'essence de térébenthine dans l'infection puerpérale* (1913); *Usage de l'oxygène pur dans la mort apparente du nouveau-né* (1912); *Des principes qui président à l'allaitement* (1912); *Technique rationnelle de la décollation* (1923); *Sur la rachianalgésie générale* (1918), etc.

Depuis 1906, le docteur P. Delmas a publié plus de deux cents travaux ou mémoires, parus dans divers périodiques médicaux ou bulletins de sociétés savantes de France et de l'Étranger ; la plupart sont consacrés à des questions d'obstétrique ou de gynécologie, et quelques autres à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier, à laquelle, depuis 1913, il a consacré une série de monographies.

Il est nettement spécialisé dans l'obstétrique et la gynécologie, où l'ont conduit une solide formation biologique et opératoire. Il a en outre rempli avec distinction les fonctions de Chef de secteur chirurgical de 1918 à 1919, sur la fin de son séjour aux armées.

L'enseignement du professeur P. Delmas a la réputation d'être précis, limpide, et de comporter d'élégantes mises au point des questions les plus complexes.

De formation très classique, il aborde sans notes et avec aisance tous les publics, tantôt à l'amphithéâtre de la Faculté ou de la Maternité, tantôt dans diverses Sociétés de Conférences des villes du Midi de la France. Il a souvent été sollicité de donner des exposés très suivis, telle sa Conférence de 1921, au Grand Théâtre, sur les séjours de Rabelais à Montpellier, ou sa communication à l'Académie des Sciences et Lettres sur Ronsard à Montpellier.

Successivement président du Syndicat Médical de Montpellier (1922), secrétaire général de la Fédération des syndicats médicaux de l'Hérault (1919) dont il devient président en 1922, le professeur P. Delmas est le co-rédacteur en chef, avec le professeur Forgue, du *Montpellier Médical*.

Membre du Comité d'honneur de l'U.M.F.I.A. ; il fut, avec le succès que l'on connaît, l'organisateur et l'animateur des *Journées médicales de*

Montpellier, dont il était le commissaire général (1926).

Le professeur P. Delmas a été président de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier (1921), de la Société des Sciences Médicales de Montpellier (1913 et 1923), secrétaire général de la Réunion obstétricale et gynécologique de Montpellier (1910). Il est membre de la Société archéologique de Montpellier (1920), premier vice-président de l'Amicale des officiers de complément (1921) correspondant du Ministère de l'Instruction publique (1919), membre perpétuel de la Société de Médecine et d'Hygiène coloniales de Marseille (1924), membre correspondant de la Société médico-chirurgicale de Bologne (1925), membre de l'Aéro-Club de l'Hérault (1920) et du Comité Colonial de la X^e Région Economique (1925), etc.

Il est chevalier de la Légion d'Honneur et titulaire de plusieurs ordres français et étrangers.

PROTRAIT CHARGE. — Le professeur P. Delmas, prêt à appliquer le forceps, qu'il tient sous son bras, admire des tableaux de Maîtres destinés au Musée Atger, dont il s'occupe activement, à la Faculté de Montpellier.



Ph. Aubin.

La Carnine Lefranco est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques

PARIS — MUSÉE DU LOUVRE



PRISE DE CONSTANTINOPLÉ PAR LES CROISÉS.
Tableau d'Eugène DELACROIX (1798-1863). — Ecole française.

P40327

PLANTECLAIR

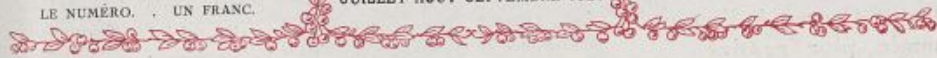


JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : COMBAT 01-34
R. C. Seine 25.195.

ABONNEMENT :
UN AN. { FRANCE . . . 18 Fr.
 { ÉTRANGER . . 20 Fr.
LE NUMÉRO . . UN FRANC.

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE
N° 237
JUILLET-AOUT-SEPTEMBRE 1927



LE 8^e SALON DES MÉDECINS



ENTRÉE DE L'ÉGLISE DE SOMPTING (ANGLETERRE)
par le Docteur Georges MAHU, de Paris.

CARNINE LEFRANCO **PUISSANT RÉGÉNÉRATEUR**
DU SANG ET DE L'ORGANISME

LE HUITIÈME SALON DES MÉDECINS

Si les années, comme on l'affirme, ne font pas des hommes, des sages, mais seulement des vieillards, elles font, par contre, s'accroître, au moins pour certains, un besoin d'idéal qu'ils poursuivent dans l'art, lequel, s'il n'est sagesse, est quand même une aspiration, une élévation vers le beau. C'est ainsi que m'est donné, chaque année, le plaisir de constater les efforts, les progrès de nos confrères et de voir grossir la phalange de nos artistes. Aussi cette VIII^e Exposition a-t-elle connu la même faveur que les précédentes et a-t-elle vu se presser la même foule curieuse et bienveillante. Comme à l'accoutumée pour rendre compte des œuvres exposées, nous procéderons, par genre, en commençant par la peinture. Ici beaucoup de paysages avec quelques portraits.

Et, d'abord, honneur aux Dames : Femmes ou Filles de confrères. Voici de M^{me} FLAMINE-MAYNÉ, de Bruxelles, le *Déjeuner de Marie* et la *Basque aux colliers*, deux toiles chaudes de couleurs, aux belles carnations flamandes; de M^{me} CAUSSADE, un *Intérieur* et une *Fontaine à Dabo*, d'une agréable documentation; de M^{me} LÉVY-BLUM, une *Fin de Dîner*, d'une séduisante intimité, et un *Sous-bois*, aux coulées lumineuses; de M^{me} DELAUDAUD, un amusant

Cabaret du Lapin agile à Montmartre et une reposante *Eglise de Nobant*; de M^{me} BATAILLE, une *Martiniquaise aux oranges*, d'une solide et belle matière, et un excellent *Portrait du D^r R. Martial*; de M^{me} Hélène GUINEPIED, une *Légende des saules*, très décorative; de

M^{me} Alice GUINEPIED, un *Château de Saint-Moré*, dont on ferait, volontiers, celui de ses rêves; de M^{me} ENGUAILLE, deux natures mortes : *Citronnade* et *Pêches*, aux tons justes et fins; de M^{me} ESTRABAUT, un *Intérieur d'atelier*, bien noté; de M^{me} GAULLIEUR L'HARDY, un *Paysage basque*, bien exprimé; de M^{me} HAUSER, une *Femme cousant*, justement observée; de M^{me} LASNIER-BOSQUAIN, une tête de chien, *Pierrot*, très expressive, et une *Châumière en Morvan*; de M^{me} THONOT, deux aspects de

Rocamadour et un *Pont neuf à Toulouse*, tout vibrants de lumière; de M^{me} MÉROT, un *Jour de pluie*, savoureux; de M^{me} MEULIEN, un *Massif des Agneaux*, à l'atmosphère limpide; de M^{me} OLIVIER-GAY, un *Vieux Jardin aux Géraniums*, très chantant; de M^{me} PERROTTE, un *Bord de rivière*, tentant; de M^{me} WILBORTS, des *Éilletts*, d'un coloris éclatant.

Suivent, de nos confrères : P. COLIN, un évadé de marque, les *Arracheurs de*

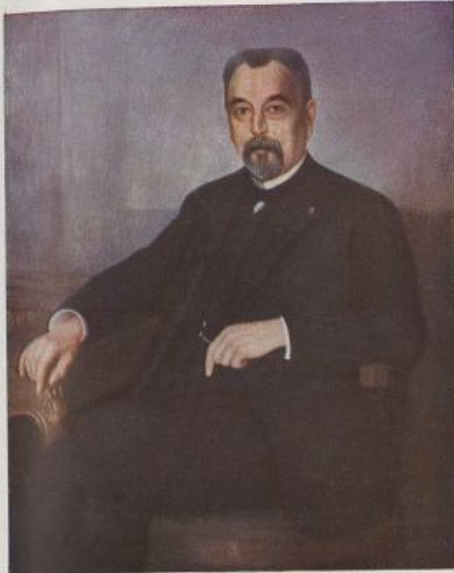


L'AUSCULTATION
Terre cuite humoristique
par Luc-By (D^r Laby), de Marle-sur-Serre.

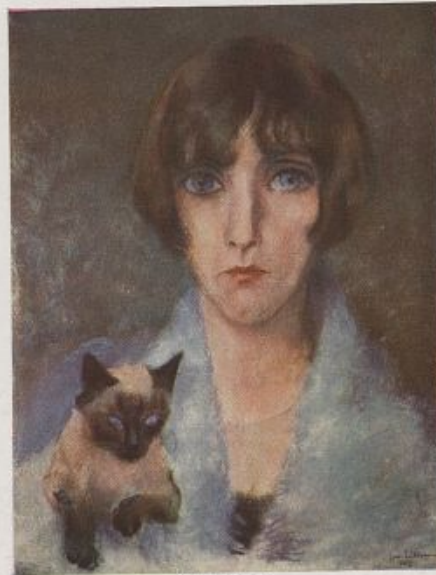
LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps



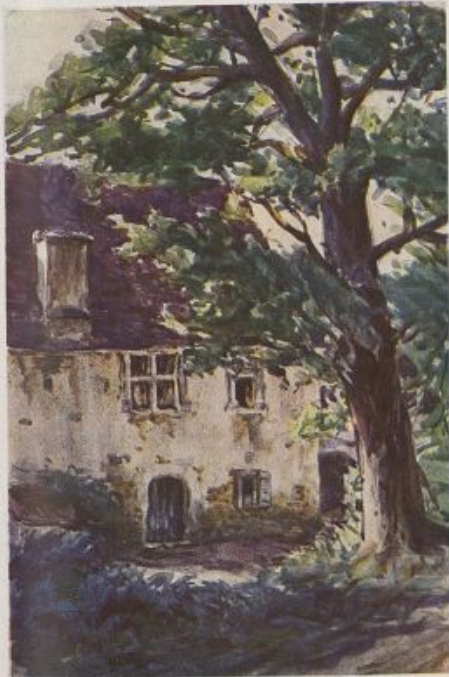


PORTRAIT DU D' DELAGENIÈRE
par le D' SINAN, du Mans.



ÉTUDE
Pastel du D' Louis LIVET, de Paris.

LA CARNINE LEFRANCO abrège les Convalescences



LA CASE DE POUNDEPEYRES, A ORIGN
par le Professeur Marcel LABBÉ, de Paris.



LA PORTE DE MUNSTER, A TURCKHEIM
par le Professeur L. GRIMBERT, de Paris.



LE PROFESSEUR JEANNELME
Buste par le D^r SABOURAUD, de Paris.

pommes de terre, d'une pâte solide, d'une composition méditée; de M. HALLÉ, une *Digue brisée à Barfleur*, aux tons gris atténués et attendris; de M. LE GENDRE une nature morte: *Coin de correspondance* et un *Bord de Seine*, d'un coloris habile; de M. TASSILLY, une *Descente à Saint-Jean-du-Doigt*, des plus pittoresques; de M. BARBIÉ, une bonne *Nature morte* et une heureuse copie de *Figures*, d'après Piatti; de M. BARDON, *Faubourg à Collioure*, d'un bel effet décoratif; de M. BRON, un *Mouillage* et une *Baie au soleil couchant*, d'un beau sentiment; de M. GÉO CIM: *La Terre*, une étude puissante et pleine de poésie; de M. DAWENPORT, trois documents sur *Honfleur*, pris sur le vif; de M. FAY, deux *Eglises*, avec leur paysage, d'un réalisme captivant; de M. FÉTEL, un *Quai à Strasbourg* et un *Quartier arabe à Bougie*, finement observés; de M. KOLB, une *Forêt de l'Isle-Adam* et un site de *Tessancourt*, d'un puissant effet décoratif; de M. YVES KOLB fils, un *Château de Neuwicelle*, qui est plus qu'une promesse; de M. LUTEMBACHER, *Jardins de Versailles* et *Marmousets sous la neige*, d'une facture large; de M. MAHU, une délicieuse *Eglise de Sompling*, et des *Environs de Brest*, finement rendus; de M. MÉRIGOT DE TREIGNY, un séduisant

Portrait d'enfant; de M. PAPIN, le *Manémeur* (Quiberon), d'un métier solide; de M. PAUL-MANCEAU, *Un coin de Seine* et une *Etude de bretonnes*, toiles riches de tons heureux et d'un bel effet décoratif; de M. PÉRAIRE, deux bons *Portraits* et une agréable note: *Ferme à Tessé-la-Madeleine*; de M. PEUGNIEZ; un lumineux *Jardin en Provence* et un excellent portrait de sa mère; de M. ROHMER; un *Château de Prantbois* et une *Eglise d'Aubigny*, d'un aimable sentiment; de M. ROSTAN, un *Bief de moulin* et une vue de *Rivière à Tonnerre*, d'un art suggestif; de M. SALAS-GIRARDIER, des *Roches rouges à Agay* et des *Arcades à Villebonne*, d'une belle sincérité; de M. SINAN, un excellent *Portrait du D^r Delagenière*; de M. WILBORTS, *Soir d'été à la pointe du Raz* et *Brume du soir à l'Île Brébat*, où la couleur vibrante s'étale et joue, exaltée par la lumière. Sont encore à retenir: de M. ACQUAVIVA, les *Iles Chausey*; de M. BENOIT, un curieux *14 Juillet à Montparnasse* et de papillonnantes *Régates à Dives*; de M. BRUKER, un *Roquebrune-sur-Argens* et un *Saint-Aygulf*, pleins des plus heureuses promesses; de M. CABON, deux très bons *Portraits*; de M. CHESNEAU, un *Port du Croisic* et des *Barques de pêche*, d'une composition méditée; de M. CREISSENT, un ensemble de gouaches:



LA CRISE
par le D^r Maurice ESCURRE, de Paris.

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIMÉ ET VIVANT
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLÉOPROTÉIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSE NATURELLE EN LÉCITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX

TROIS MINIATURES (de M^{lle} Suzanne MERVILLE, de Paris).

Coins parisiens, notations aussi précises que précieuses; de M. DECLÉTY, *Filets bleus* et *Tboniers de Concarneau*, d'une grande sincérité; de M. DEVAUX, trois *Portraits* bien traités; de M. DONDEY, un *Saint-Rapbaël*, d'un dessin ferme; de M. GAUDIER, un *Portrait du D^r H. G.*; de M. GÉSUA, *Romentoux: Lac Léman*; de M. GIROT, les *Bords de la Seine*; de M. GRANÉ, une *Calanque* (Toulon); de M. LEROUX, un *Sous-bois*; de M. MÉDIONI, deux bons portraits de *M^r D.* et de *L'interne Cb.*; de M. OBERTHÜR, *Courlis et Oies sauvages*, d'un précieux effet décoratif; de M. PECKER, *Etude de tête* et *Vieux port*; de M. ROLLAND, une *Danseuse* et une *Jeune fille blonde*; de M. ROUSSEAU, des *Pins à Noirmont*; de M. SCIALOM, *Promeneuse à Royan* et *Chemin en montagne*; de M. VADAM, *Journée d'orage*, très bien rendue; de M. VIAL, le *Lit*, le *Piano*, et, surtout, *Aux courses*, d'un coloris riche; de M. WISNER, *Intérieur* et *Enterrement*, d'une note très moderne; de M. GÉRARD, trois *Marines* de Berck et Wissant, aux vagues bien troussées; de

M. CAILLARD, de justes notes: *Vieilles maisons à Jouy-en-Josas*; de M. RUBINROT, un *Intérieur* et *Vieille maison à Bouxwiller* bien exprimés; de M. LALISSE, deux *Rues de Montreuil-sur-Mer*, d'une agréable perspective.

Après la peinture, passons à l'aquarelle, cette sœur cadette, si l'on peut dire de la peinture, qui s'égale si souvent largement à son aînée, par la rectitude de son dessin et l'agréable équilibre de ses valeurs. Parmi celles des Dames, sont particulièrement à retenir: de M^{me} BROUARDEL, *Éillet* et *Fenêtre d'une vieille demeure à Paris*; de M^{me} LÉVY-ENGELMANN, *Anémone* et *Roses*; de M^{me} Zabeth, *Le calvaire* et la *Maison rose*; de M^{me} CHRISTOPHE, deux *Intérieurs*; de M^{me} RAU-FRESSON, une riche note exotique: *Le Koo-Lo à Nanking* et *Jonques de rivière à Sbangbaï*; de M^{me} COLLET, *Vieilles rues à Saverne* et la *Pharmacie des Arts décoratifs*; de M^{me} ROLLAND, *Une métairie en Saintonge* et *Jeunes filles au Jardin*; de M^{me} ROSAINE, *Soucis* et *Gueules de loup*; de M^{me} ROUYER,

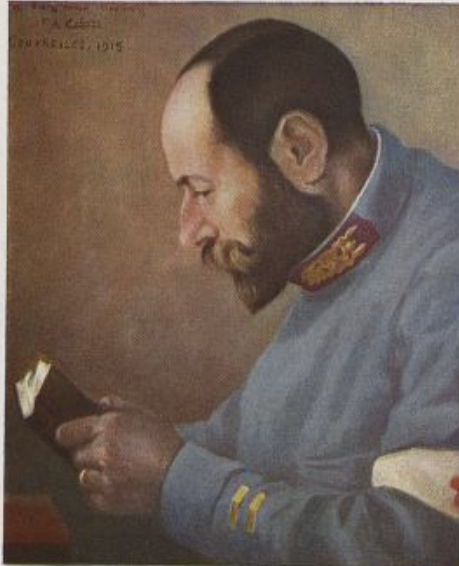
DANS LA MÉDECINE INFANTILE

LA CARNINE LEFRANCO est de beaucoup supérieure

aux Huiles de Foie de Morue. Sirops antiscorbutiques, etc.

qui sont des Médications à longue échéance.

SON ACTION EST PLUS RAPIDE ET LES ENFANTS LA RÉCLAMENT AVEC PLAISIR



LE DOCTEUR BEAUVY
par le Docteur A. CABON, de Fublaines.



SOIR D'ÉTÉ A LA POINTE DU RAZ
par le D^r A. WILBORTS, de Paris.

La CARNINE LEFRANCO, Jus de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ
représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT



LA CHAPELLE S^{te}-BARBE AU FAQUET
par le D^r Henri RENDU, de Paris.



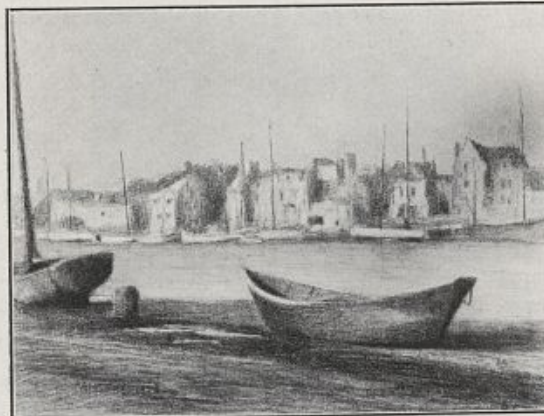
PORTRAIT DE FEMME
par le Docteur PAUL-MANCEAU, de Paris.

Bateaux de pêche et Statue à Versailles.

En ce qui regarde nos confrères, nous avons distingué, tout d'abord, de M. MARCEL LABBÉ, le *Porche de Saint-Exupère à Arreau*, le *Jardin de Bélouzet*, la *case de Poudépeyres à Orion* et la *Cour d'honneur du château d'Audant*, traités avec plénitude et

grâce ; de M. GRIMBERT, un cadre de sites de *Colmar*, *Turkheim*, *Ingensheim*, de *Vieilles rues du Quartier arabe d'Alger* et une *Vieille commode*, au coloris discret, habile et séduisant ; de M. RENDU, une *Chapelle Sainte-Barbe au Faouët*, un *Cap Frébel*, un *Sentier dans*

le *Perche* et *Guichets du Louvre*, œuvres toutes de charme, de finesse et de sensibilité ; de M. JUMENTIÉ, la *Maison de Famille, Royat et le Puy-de-Dôme et Etang de Thau*, d'une facture lumineuse et d'un beau sentiment ; de M. BAUDOIN, à *Pralognan*, *Eglise de Puybelliard* et *Fin de journée*, aux tons justes et fins ; de M. BRINTEY, *Vieux oliviers à Cagnes*, *Antibes le Pont de la Guillotière à Lyon* ; de M. BUREAU, une *Estacade et Barque à Saint-Valéry*, aux tons harmonieux ; de



PORT DE CETTE
Crayon par le Dr Henri CHARRONNIER, de Paris.

M. LEMIERE, le *Port de la Rochelle*, la *Trinité de Cherbourg* et l'*Eglise de Lestorp*, d'un bel art ; de M. MALHERBE, *Pompéi : les Tombeaux, Sorrente, la vue du Vésuve*, dans une gamme de tons harmonieux ; de M. MARTIAL, *Saint-Cloud, la Terrasse et Versailles, l'Orangerie*, d'une couleur ar-

dente et hardie ; de M. CLERMONTHE, trois bonnes vues de *Saint-Brevin-l'Océan* ; de M. GIRON, deux vues agréables de *Saint-Amand-les-Eaux* ; de M. LE BEC, une *Rue Sainte-Luce* et une *Chapelle des Pénitents à Vence*, bien rendus ; de M. MÉTAYER, un

excellent animalier, une *Pantbière noire* et une *Pantbière en plein bond* très habile ; de M. PELLET, *Sur la plage et Port de la flotte*, d'une jolie note ; de M. SIZAIRE, une *Abbaye de Saint-Wandrille*, un *Parc de Versailles en automne* et une *Etude de nu*, d'un métier consommé ; de M. TEXIER, *Vieux perron sous la neige* et un *Trianon*, aux valeurs bien orchestrées.

La miniature est, par excellence, le fief des Dames. Nous y avons distingué les délicieux *Portraits* de M^{me} ROUTHINE-VITRY,

LA
Carnine

Lefrancq

est le plus remarquable tonique de l'estomac et de l'intestin

c'est aussi le meilleur remède des dyspepsies et des entérites rebelles



BUSTE D'ENFANT
Terre cuite par Ch. VILLANDRE.

qu'accompagnaient deux toiles : *Roses jaunes* et *Tulipes roses*, au coloris riche et frais ; de M^{lle} LÉVY-ENGELMANN, et de M^{lle} VAN DEN BROECK, également d'exquis portraits et enfin de M^{lle} MERVILLE, une série de petits tableautins : *Effets de Neige*, d'un sentiment délicat.

Pastels, eaux-fortes, dessins, comptaient de nombreux adeptes, parmi lesquels nous avons noté ; de M^{lle} PASCALIS, une *Etude de nu en plein air*, des *Chrysanthèmes* et un *Portrait d'enfant*, tout lumière et vie ; de M^{lle} VALLERY-RADOT, une *Danseuse* et une *Italienne*, d'un dessin ferme ; de M^{lle} RENARD, une *Mer* symbolique et une *Jeune fille au papillon*, toute fraîcheur ; de M^{lle} KOWALSKA, des *Chrysanthèmes* et des *Dahlia*s ; de M^{lle} FAY, deux agréables *Portraits* et une bonne *Etude de Vieillard* ; de M^{lle} A. et H. GUINPIED, de curieuses *Silhouettes de Paris*.

Côté de nos confrères : de M. DE HÉRAIN, le professionnel bien connu, *Vieille arlésienne*, eau-forte d'un bel art ; de M. CAROUCHE, des *Tartanes*, un *Mas*, et un *Port Cros*, finement nuancés ; de M. CAUSSADE, un *Sur le fil*, des *Fantoches* bien campés et finement humoristiques ; de M. CADENAT, une *Planche de croquis* rapides, d'un dessin

habile et primesautier ; de M. WAGNER, un ensemble de *Dessins pour illustrations*, d'une solide maîtrise ; de M. LIVET, un *Portrait* et une *Etude de nu*, d'une agréable ligne et d'une belle carnation ; de M. ANTOINE, un *Bellagio*, papillotant de couleurs et un *Paysage italien*, d'un dessin habile ; de M. CHARBONNIER, *Vieille maison*, *Ports de Cette* et de *Bordeaux*, d'une grande conscience ; de M. CATTON, deux adroits panneaux pyrogravés : *Rue de l'Ecole-de-Médecine* et *Rue Saint-Vincent* ; de M. CHARVET, une bonne *Etude de cheval* ; de M. DUCLOS, une très heureuse et habile série de silhouettes des *Professeurs de la Faculté de Médecine de Lyon* ; de M. LESCUDÉ, *L'orage menace* et un *Pont à Provins*, jolis dessins à la plume ; de M. LUC-BY, *Trois Images*, genre Epinal, pleines d'humour et d'esprit ; de M. MALVEZIN, deux bonnes études de chiens : *Pointer et Griffon* ; de M. André MÉDIONI, d'agréables dessins ; de M. PRODHOMME, des *Croquis à la plume* et de M. SÉBILLOTTE, une *Abbaye de Fontenay* et une *Tour de l'Horloge à Avallon*, bien observés.

A la section de la sculpture, retenaient l'attention : de M^{lle} QUINQUAUD, deux délicieux *Bustes d'enfants* ; de M^{lle} SIDLER,



TÊTE DE JEUNE FEMME
par M^{lle} SIDLER.

LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

La CARNINE LEFRANÇO

SONT SUPÉRIEURS À CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉVRALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE

deux *Têtes de femme et d'homme* et un *Sommeil* bien traduit ; de M^{me} R. VAUTIER, un *Torse* habile. En tête de nos confrères, citons : de M. G. HAYEM, notre vénérable président, les trois médaillons en ronde bosse de *Laënnec*, *Claude Bernard* et *Vulpian*, d'une réalité d'expression qui les fait revivre sous nos yeux ;

de M. DE HÉRAIN, deux *Bustes*, le *Faune au lapereau* et trois médailles des *Professeurs Sébileau* (Paris), *Vincent* (Alger) et de *M. Favre, de Mulhouse*, où la sincérité se marie à l'habileté ; de M. SABOURAUD, le buste vivant du *Professeur Jeanselme* ; de M. VILLANDRE, *L'Amateur*, *Buste d'enfant*, et par-dessus tout son remarquable *Médillon de La Fayette* et son beau *Buste du D' Babler*, œuvres que contresigneraient, volontiers, de grandes vedettes de la sculpture ;

de M. GRÉGOIRE, un boxeur *Knock-out*, méritant par sa conscience et sa science le même éloge ; de M. DHOTEL, un *Médillon du Professeur Magicus* et un *Buste* également d'un bel art ; de M. M. FAURE et M^{me} PARVILLÉE, un curieux *Spécimen de la race moustérienne évoluée* ; de M. ESCURRÉ, une *Crise de dents* des plus expressives ; de M. GENTIL, un *Pigeon*, traité à la manière de Pompon ; de M. JACQUEMIN, la *Flagellante*, le *Persécuté*, d'une notation amu-

sante ; de M. MARCORELLES, une cire : *Portrait de Simone*, d'un joli mouvement ; de M. LEFORT, un bon *Buste de M^{me} L.* ; de M. Robert LEROUX, une ronde bosse d'*Enfant* ; de M. LUC-BY, une *Auscultation* humoristique ; enfin de M. ZALTA, les *Fugitifs* et *L'Incompris* et surtout les *Deux Mères*, groupe d'un humorisme qui, ici, est doublé d'une juste critique sociale.

En plusieurs vitrines étaient réparties les manifestations d'art décoratif : ainsi des *Céramiques* de M^{me} MATHIEU, habilement traitées en des tons heureux ; de précieuses reliures de M^{me} TUSSAU-POSTEL et HALLADE ; des *Marrons* pittoresquement sculptés par M. U. GUINARD ; d'amusants galets enluminés par M. DUCLOS, lequel s'est servi de leurs déformations pour

traduire des états et des malformations pathologiques ; enfin un inénarrable *Lion* modelé en étoffe de M. MÉTAYER.

Après cette longue énumération, si d'aventure l'on me demandait d'expliquer, de résumer la psychologie du médecin-artiste, je répondrais par cette phrase lapidaire de Gœthe, si complètement applicable à nos confrères et à leur violon d'Ingres :

De l'utile, en passant par le vrai, on va vers le beau.

Paul RABIER.



DANSEUSE
Bronze du D^r LOUIS DELAPCHER.

LA CARNINE LEFRANCO

NE FATIGUE NI L'ESTOMAC, NI L'INTESTIN, COMME LE FAIT LA VIANDE CRUE, ET SON ACTION EST PLUS ÉNERGIQUE PUISQUE,

"DANS LA VIANDE CRUE L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE, ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, C'EST LE JUS."

DOCTEUR J. HÉRICOURT,
12, ZOOLOGIQUE, 7, BOULEVARD





ITALIENNE
par M^{me} Yvonne VALLÉRY-RADOT



LA SEINE AU VERT-GALANT
par le Professeur E. TASSILLY, de Paris.

**LA CARNINE
LEFRANCQ**

N'EST PAS UNE MÉDICATION
A LONGUE ÉCHÉANCE
ELLE AGIT TOUJOURS ET TRÈS RAPIDEMENT



LA DIGUE BRISÉE DE FOULY, PRÈS BARFLEUR
par le Docteur Jean HALLÉ, de Paris.

P40327



PLANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)

ABONNEMENT :
UN AN { FRANCE . . 18 Fr.
 ÉTRANGER . 20 Fr.
LE NUMÉRO. UN FRANC

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE
N° 238
OCTOBRE 1927

Téléphone : COMBAT 01-34
R. C. Seine 15.195.

L'ALERTE

MICHEL CORDAY



Dans la bibliothèque du château, devant le feu, sous la lampe, M. Brisset et sa femme écoutaient l'explorateur Viraly. On devinait dehors l'absolu silence de l'hiver aux champs, où toute la nature est prise et bloquée par le gel.

Les invités des chasses étaient partis. Seul, Viraly avait prolongé son séjour, sur les instances de ses hôtes. Chaque soir, il les émerveillait du récit de ses exploits africains. Il décrivait la nuit pleine de rugissements, la rivière grouillante de crocodiles et d'hippopotames, l'Arabe fanatique et cruel, le nègre lâche et traître, la fièvre qui brûle, la mouche qui tue...

Fine et blonde, blottie au creux de son fauteuil, M^{me} Brisset songeait. Quel contraste entre ces deux hommes... Son mari, timide jusqu'à la gaucherie, discret jusqu'à l'effacement, absorbé par d'ingrater recherches archéologiques dont il ne tirait même pas avantage. Bref, un de ces pauvres êtres qui semblent toujours demander pardon d'exister.

L'autre, au contraire, taillé en force, la voix mâle, le teint cuivré, la barbe drue, vibra d'énergie, trépida d'ardeur, rayonnait de virile audace.

Comment M. Brisset avait-il pu affronter une telle comparaison, inviter et retenir au château son ancien camarade? Ce vainqueur ne devait-il pas triompher de tous les obstacles, même d'une vertu depuis dix ans fidèle? Quelle femme eût résisté à tant de prestige et de vaillance? Hélas! Si M^{me} Brisset n'avait pas encore succombé, du moins chancelait-elle. Et cette nuit même, le héros l'avait suppliée de l'attendre, de le laisser se glisser dans sa chambre. Elle n'avait pas répondu. Mais elle sentait bien qu'elle ne verrouillerait pas sa porte..

Viraly se tut, pénétré peut-être par la gravité de l'heure et par la paix solennelle de la campagne endormie. Tout à coup, un craquement sec et violent éclata dans l'appareil téléphonique placé sur une table proche. Tous trois s'étaient dressés. Viraly dit très vite :

— Vous avez entendu?

Ce poste domestique reliait le château à un pavillon bâti au fond du parc. Une pièce unique, aménagée en bureau. Là, pendant l'été, le doux archéologue se recueillait, mûrissait ses fameux travaux. Mais, l'hiver, nul ne l'habitait.

ANÉMIES REBELLES
CONVALESCENCES DIFFICILES
MALADIES DE POITRINE
TOUTES FORMES DE DÉBILITÉ

QUAND VOUS AUREZ TOUT ESSAYÉ,
SANS RÉSULTAT APPRÉCIABLE.

songez à
La CARNINE LEFRANÇO

M. Brisset s'était levé. Il décrocha l'un des récepteurs, l'appliqua à son oreille.

— C'est singulier, dit-il de son ton placide.

Sa femme demanda, énervée :

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

— On entend des bruits, de petits bruits.

M^{me} Brisset voulut se rassurer au son de sa propre voix :

— Voyons, ce n'est pas possible. Il n'y a personne, là-bas. On ouvre les fenêtres au soleil, mais on les ferme à la nuit. Vous rêvez.

— A moins que des cambrioleurs... insinua Viraly, très grave.

Mais, de la main, M. Brisset imposa silence. Plus de doute. On parlait devant l'appareil, là-bas, dans le pavillon au fond du parc !...

M^{me} Brisset saisit le second récepteur. Une voix nette, rauque, rageuse, criait :

« Coupe-lui la gorge!... Coupe-lui la gorge!... »

Vivement, elle rejeta l'écouteur, comme elle eût fermé les yeux devant le drame. Et elle balbutia :

— Mais... mais... on assassine!

Viraly s'était emparé du récepteur. Et il répétait à mi-voix, machinalement, les paroles qu'il entendait :

« Le sang!... Le sang!... Oh! comme il saigne!... Oh! oh!... »

Il était lui-même gagné par l'horreur. Malgré son propre effroi, la jeune femme s'en aperçut. Sa face hâlée prenait un teinte grise. Un rictus lui décrochait la barbe. Et il continuait de répéter les paroles entendues :

« Oh! hisse!... Oh! hisse!... Ce qu'il est lourd!... »

M. Brisset prononça :

— Il faut aller voir.

Et l'étonnant, c'est qu'il gardait son air tranquille, distrait, de rêveur à la lune... Très agité, Viraly appuya :

— Oui, oui, il faut réveiller les domestiques, prévenir le garde champêtre...

Brisset protesta doucement :

— Mais non. C'est peut-être une plaisanterie. Quelque gars du village. Inutile de mêler des étrangers à cette histoire.

Il se dirigea vers la porte. L'explorateur le retint :

— Vous ne prétendez pas aller seul ?...

— Bah! deux hommes armés n'ont rien à craindre.

Le héros leva des mains éperdues :

— C'est insensé! C'est de la démence!

Visiblement, la panique le démontait, le débouloonnait. Il était ravagé, fauché par la peur comme par un mal soudain. Quoi, lui, ce vaillant? Les railleries disaient donc vrai, en prétendant que ses explorations se bornaient aux cafés d'Alger et qu'il

n'avait jamais couru d'autre danger que de s'intoxiquer par trop d'absinthe?

— Nous perdons du temps, dit paisiblement Brisset.

Dans le vestibule, il prit un fusil au râtelier d'armes, alluma un falot, ouvrit sur l'obscurité opaque et glacée. Entraînée par une irrésistible curiosité, M^{me} Brisset le suivit. Viraly prit le bras de la jeune femme :

— Ne risquez pas stupidement votre vie. Je vous défends...

Il lui défendait! Dieu merci, il n'était pas encore le maître. Elle passa sans répondre et courut rejoindre son mari. Malgré l'appréhension du mystère, l'effroi de l'ombre, elle s'aperçut que le héros ne les suivait pas.

Les vitres noires du pavillon s'allumèrent des reflets du falot. Portes, fenêtres, tout était clos. Silence absolu. Sans s'attarder, Brisset entra. Rien ne semblait dérangé dans la pièce. Il appela. Personne. Une minute, ils connurent la sensation affolante de vivre dans le miracle, dans le merveilleux, dans l'irréductible mystère.

Cependant, Brisset cherchait avec autant de calme et de méthode qu'il en eût mis à déchiffrer une vieille inscription :

— L'appareil est renversé, dit-il.

En effet, le poste téléphonique gisait sur la table. L'archéologue furetait toujours. Il ramassa un petit objet sur le tapis, sonda du falot le dessous des meubles. Soudain, il plongea. On entendit un cri rauque de bête prise. Et il ramena à pleine main un gros perroquet vert, qui cherchait à l'atteindre à coups de bec.

C'était lui! Un souvenir acheva d'éclairer M^{me} Brisset.

— Le boucher du village a fait demander aujourd'hui si l'on n'avait pas vu son perroquet...

Entré par la fenêtre ouverte au jour et refermée le soir, prisonnier, il avait renversé l'appareil, puis répété les phrases familières. Une plume avait mis M. Brisset sur la voie. Et dans la détente, la jeune femme éclata d'un grand rire.

Comme s'il eût attendu ce bruit rassurant, Viraly parut, affairé :

— J'avais été chercher mon revolver...

Mais M^{me} Brisset ne fut pas dupe. Ah! le plus vaillant des deux n'était pas celui qu'elle pensait... Elle prit le bras de son mari et lui dit à mi-voix, assez haut cependant pour que le héros l'entendît :

— Tout de même, mon ami, après cette alerte, j'aurais un peu peur, toute seule cette nuit dans ma chambre. Voulez-vous me donner l'hospitalité ?...

MICHEL CORDAY.

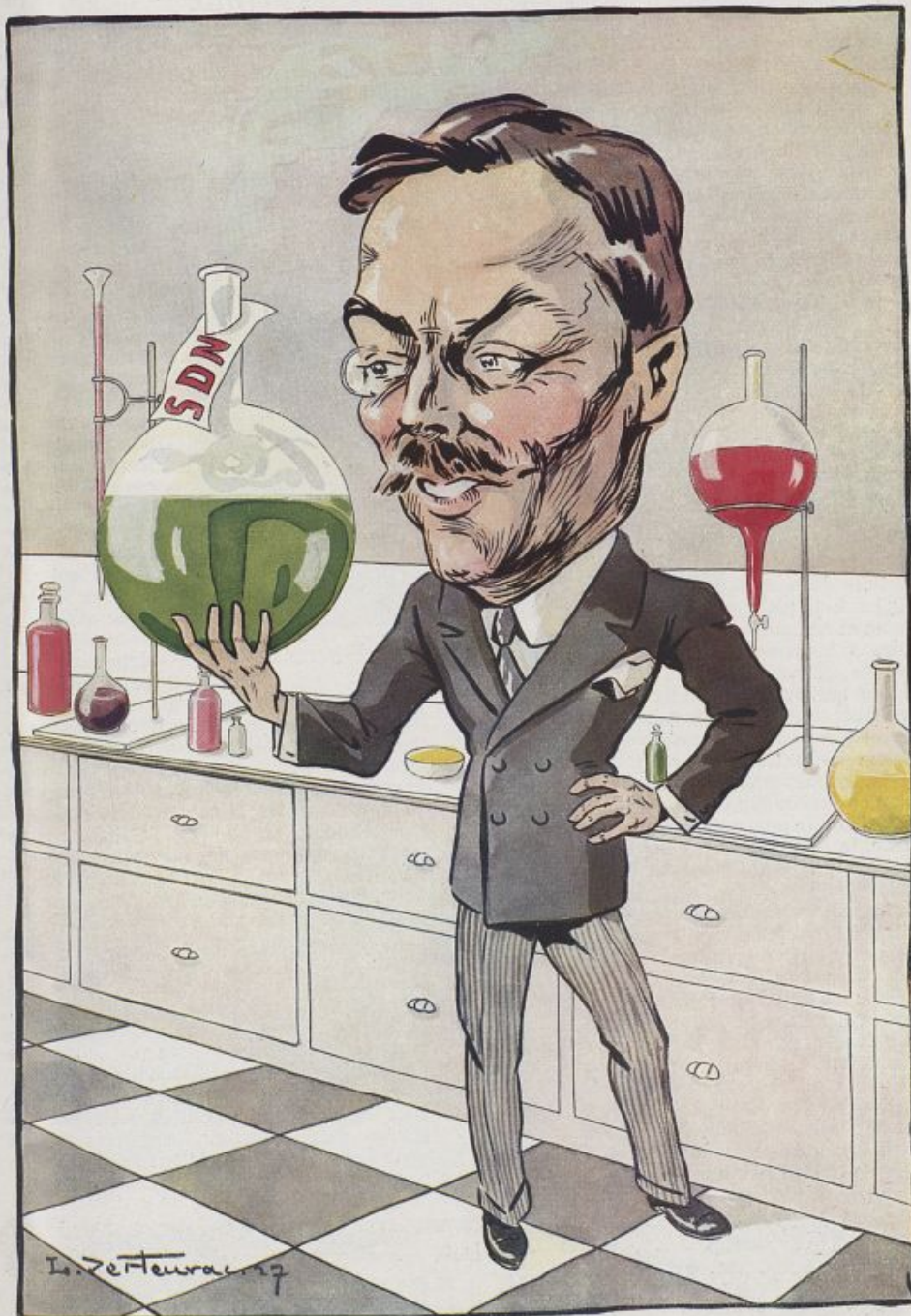
LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

La CARNINE LEFRANÇO

SONT SUPÉRIEURS À CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉURALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE





Le Professeur TIFFENEAU
de la Faculté de Médecine de Paris.

UNE CONDUITE DE GRENOBLE

Le premier dimanche de Carême de 1832, sur les deux heures de l'après-midi, les bourgeois de Grenoble étaient mis en gaieté par une bande de masques, qui paraissaient avoir cherché à reproduire l'une de ces caricatures politiques, si nombreuses alors, dans lesquelles les journalistes de l'opposition résumaient spirituellement leurs griefs contre le Gouvernement de Juillet. Lorsque cette bande joyeuse, après une longue promenade autour de l'Esplanade, se présenta devant la Porte de France, le poste militaire lui en interdit l'entrée. Une discussion s'engage, des lazzi sont échangés :

« Mes amis, s'écrie le conducteur de la voiture, qui, sous un habit de paille et une coiffure en forme de poire, figurait irrévérencieusement le roi Louis-Philippe, voici encore une occasion de sauver la France ! » L'autorité municipale, avertie de cet incident, intervient heureusement et fait ouvrir la porte.

Le soir, un grand bal masqué devait avoir lieu au théâtre. Le préfet, M. Maurice Duval, craignant de nouveaux exploits de la mascarade, le fit interdire. La jeunesse, irritée de se voir privée du plaisir qu'elle s'était promis, complota de se venger.

Le lendemain, 12 mars, sur les huit heures du soir, une foule nombreuse composée de jeunes gens, de femmes et d'enfants, se réunissait dans la cour de la préfecture et la rue du Quai, et donnait au préfet un charivari assourdissant. Une patrouille, qui survient, fait évacuer la cour de la préfecture et fermer les portes. Comme le tapage continue dans la rue, un agent de police appréhende au collet l'un des manifestants et le conduit au poste ; mais, loin de l'effrayer, cette arrestation exaspère le peuple, qui réclame à grands cris l'élargissement du prisonnier.

Pendant ce temps, le préfet avait fait prévenir l'autorité militaire, et un peloton de grenadiers arrivait au pas de charge. A cette vue, la panique saisit la foule, qui cherche à s'échapper par l'autre issue de la rue ; mais, là encore, elle se heurte à une seconde compagnie du 35^e de ligne, qui reçoit les fuyards à la pointe de la baïonnette. C'est alors une indescriptible bagarre, dans laquelle des femmes et des enfants sont blessés.

« Cet acte de brutalité sur une foule sans défense, ajoute M. Prudhomme, provoqua dans la ville une violente irritation contre le 35^e de ligne et contre son protégé, le préfet Maurice Duval, qui dut chercher un refuge dans la caserne de ce régiment. » Ce dernier seul



VUE DE GRENOBLE, d'après une lithographie du XIX^e siècle.
Bibliot. Nat.

était responsable ; il avait manqué d'esprit et de tact, en ne fermant pas les yeux sur une simple manifestation de carnaval. Cette forme de l'opposition n'est jamais bien dangereuse, et la Révolution l'avait comprise, en instituant les Sansculottides et, plus spécialement, la fête de l'Opinion. Mais les Grenoblois associèrent, dans l'impopularité, le fonctionnaire trop zélé et le 35^e de ligne. On dut changer ce régiment, et ce fut le 6^e qui le remplaça. Le calme était revenu, et l'on avait oublié les troubles de Grenoble, lorsqu'un beau matin, le 35^e reparut dans la ville. Le Gouvernement l'avait rappelé et avait fait désarmer la garde nationale. Nouvelles effervescences, nouveaux désordres, et tout cela, pour une plaisanterie de carnaval ! Le régiment fut reconduit jusqu'aux portes de la ville, au milieu des huées et sous une pluie de projectiles variés, et c'est, comme nous l'avons dit, de cet épisode que nous est venue l'expression : « Faire une conduite de Grenoble. »

EUGÈNE CHOLET.



VISITES ACADÉMIQUES

TRISTAN BERNARD



L. 207

Quand on a publié la liste des candidatures au dernier fauteuil vacant, j'ai été tout surpris d'y voir figurer le nom d'un vieux camarade à moi, Honoré Dubouloir.

Rien, jusqu'alors, dans la vie du gros Dubouloir ne me paraissait justifier une telle prétention. Depuis que je le connais, il ne s'est jamais occupé que de courtages divers. S'il me rencontre, il me tend une main énorme, comme si j'allais y déposer une haltère, secoue d'une toux puissante et amicale ses bajoues et son double menton, et me dit joyeusement : « Ça va toujours, la littérature ? » Mais le fait de s'intéresser, de loin en loin, à mes travaux, ne me paraît pas, je le dis sincèrement et sans fausse modestie aucune, constituer un titre suffisant aux suffrages de l'Académie.

Dubouloir a-t-il pensé qu'il serait bon de faire enfin figurer un commerçant dans cette illustre compagnie qui comprend généralement, à titre de gracieux échantillons, un évêque, un avocat, un ingénieur, un militaire ?

A ce compte, pensais-je, on trouverait dans le haut négoce des personnalités plus marquantes que celle de Dubouloir.

Maintenant, qui sait ? Dubouloir s'est peut-être décidé à faire de la littérature ? Alors, on allait s'amuser.

Cette dernière hypothèse s'est confirmée. Le facteur des imprimés m'a apporté une jolie plaquette intitulée : *Les Raisins noirs*.

C'est une petite réunion de vers assez médiocres, où l'on rencontre les couples d'inséparables bien connus, *voiles et étoiles*, *maitresses et caresses*, sans parler, bien entendu, de *treille* et de *vermeille*, qui sont de toutes ces fêtes.

Mais enfin tout cela était d'une prosodie régulière. Ce ne pouvait être l'œuvre de Dubouloir.

Hier, à deux heures, à la terrasse d'un café, j'ai aperçu mon ami qui buvait une petite fine. C'est toujours merveille de voir avec quelles délicatesses infinies les doigts épais d'un gros homme manient les petits verres de liqueur.

— Eh bien ! me cria Dubouloir, je suis ravi ! J'en suis à ma vingtième visite ! Tu sais que ces messieurs sont tout à fait aimables. Jules Lemaitre est un causeur ! Je ne te dis que ça. De Vogüé est un charmant garçon.

— Et combien auras-tu de voix ?

— Aucune, dit Dubouloir. Ah ! ça, tu plaisantes, ou tu me prends pour une poire ? L'essentiel, pour moi, est d'être bien reçu par ces messieurs, comme je suis reçu d'ordinaire, comme je sais me faire recevoir. Je leur parle de mon petit bouquin : *Les Raisins noirs* ; puis, tout doucement, de la question des vignobles. Et je ne m'en vais pas sans leur placer une petite barrique de Saint-Emilion, ou un panier de tisane de champagne.



CROQUIS PARISIEN. — CHEZ LE BOTTIER,
par Albert GUILLAUME.

BRASS, Phot.

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA

**CARNINE
LEFRANÇO**

se conduit comme
un sérum musculaire
ANIMÉ ET VIVANT

**AUGMENTANT
RAPIDEMENT**

LES FORCES
& LE POIDS DES MALADES

grâce à ses Nucléoprotéides,
A SES VITAMINES,
et à sa richesse naturelle
EN LÉCITHINE
et en principes martiaux.

MAURICE MAGRE

MA JEUNESSE

A vingt ans on a cru sa jeunesse éternelle,
Il semble que le temps ne nous atteindra pas,
Que, toujours, notre vie est plus forte et plus belle,
Qu'on peut vers l'avenir tendre toujours les bras.

On vieillit. C'est, d'abord, une ride à la tempe,
Des cheveux gris perdus parmi des cheveux noirs...
On ne sait pas si l'huile a baissé dans la lampe,
Comment le jour devient tout doucement le soir...

L'esprit est moins actif, le corps est moins alerte.
Un cercle en fer vous tient si l'on a mal dormi.
On cherche à refuser la nuit de veille offerte,
On compare sa force à celle d'un ami...

D'abord, on n'y croit pas, c'est un rêve qu'on chasse.
On se flatte d'avoir un corps que rien n'abat.
Mais, dans l'éloignement imprévu d'une glace,
Un homme, un jour, paraît qu'on ne connaissait pas...

Mais non plus celui-là que l'on se plaisait d'être,
C'est un autre, vieilli, mais le même pourtant...
Ah ! quelle clairvoyance a soudain pu permettre
Qu'on suive sur ses traits les ravages du temps ?...

Avec un vieux portrait, anxieux, on compare...
Un subtil élément s'est figé... L'on comprend
Les nerfs plus irrités, les fatigues, les tares,
Les chagrins sans motif, les étourdissements...

Eh quoi ! tu périrais, jeune et charmante ivresse,
Spontané mouvement et chaleur de mon sang,
O goût de l'amitié, des fêtes, des caresses,
Amour de tous plaisirs qui me faisait puissant !...

Non, je me suis trompé, je suis encor moi-même,
Ma jeunesse est en moi, rien ne peut me l'ôter,
Je mordrai comme avant la chair du fruit que j'aime,
Je veux goûter encor aux chères voluptés.

Je ne serai jamais, nature, ton esclave.
Vieillis-moi, courbe-moi, fais tomber mes cheveux,
Ravine de sillons ma face, je te brave,
Je porte le flambeau plus loin que tu ne veux...

Tu ne glaceras pas mon cœur dans ma poitrine,
Je le rallumerai par un constant effort ;
Debout, je défendrai cette flamme divine :
Ma jeunesse, tu ne l'auras qu'avec la mort !...

CARNINE LEFRANCO, RECONSTITUANT ÉNERGIQUE



MUSÉE D'AIX-EN-PROVENCE. — TÊTES D'ÉTUDE, par LE CORRÈGE (1494 + 1534). — École lombarde.
Étude pour le Tableau intitulé "LA MADONE DE SAINT-JÉRÔME" du Musée de Parme.

LE PROFESSEUR TIFFENEAU



Photo X.

Marc TIFFENEAU, est né à Mouy, dans l'Oise, le 7 novembre 1875.

Elève de la Faculté de Pharmacie de Paris, de 1892 à 1896, il était reçu interne

en pharmacie des Asiles de la Seine en 1894, interne en pharmacie des Hôpitaux de Paris en 1897 (médaillon d'or en 1900), docteur es-sciences en 1907.

En 1904, il était nommé pharmacien des Hôpitaux, et comme tel, faisait fonction à Boucicault, de 1904 à 1926.

Agrégé de pharmacodynamie en 1910, il était nommé professeur à la Faculté des Sciences en 1924, et professeur de Pharmacologie à la Faculté de Médecine en 1926.

Il fait en outre fonction de pharmacien de l'Hôtel-Dieu depuis 1926.

On doit au professeur Tiffeneau des études pharmacologiques sur l'adrénaline (1911), l'ouabaïne (1918), sur les hypnotiques (sonéryl), sur le chloralose et les chloraloses

déchlorés, sur les dosages physiologiques (surrénale, ergot) (1920-1922).

Mentionnons en outre une étude biologique sur la toxine tétanique (1908), et des études chimiques sur les transpositions moléculaires (1902-1926), sur l'isomérisation des glycols, sur les oxydes de l'éthylène.

En 1927, chez Vigot, il a publié un *Abrégé de Pharmacologie*.

Pharmacologiste et chimiste, le professeur Tiffeneau a été, avec Fourneau, le protagoniste des méthodes de synthèse appliquées à la chimiothérapie, et des méthodes de dosage physiologiques.

Il fut délégué français aux Conférences d'Edimbourg et de Genève, organisées par la Société des Nations; ainsi que l'organisateur de la délégation française des Physiologistes au Congrès de Stockholm, en 1926.

Le professeur Tiffeneau est Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Ayant participé aux Conférences de la Société des Nations, le Professeur Tiffeneau, dans son laboratoire, médite sur le résultat de ces réactions internationales, qui lui paraît plein d'espoir.

DOÑA MARIA DE PADILLA

(Voir notre reproduction page 336).

Le motif de la composition est emprunté à ce passage du livre de Germond de Lavigne, sur l'Espagne :

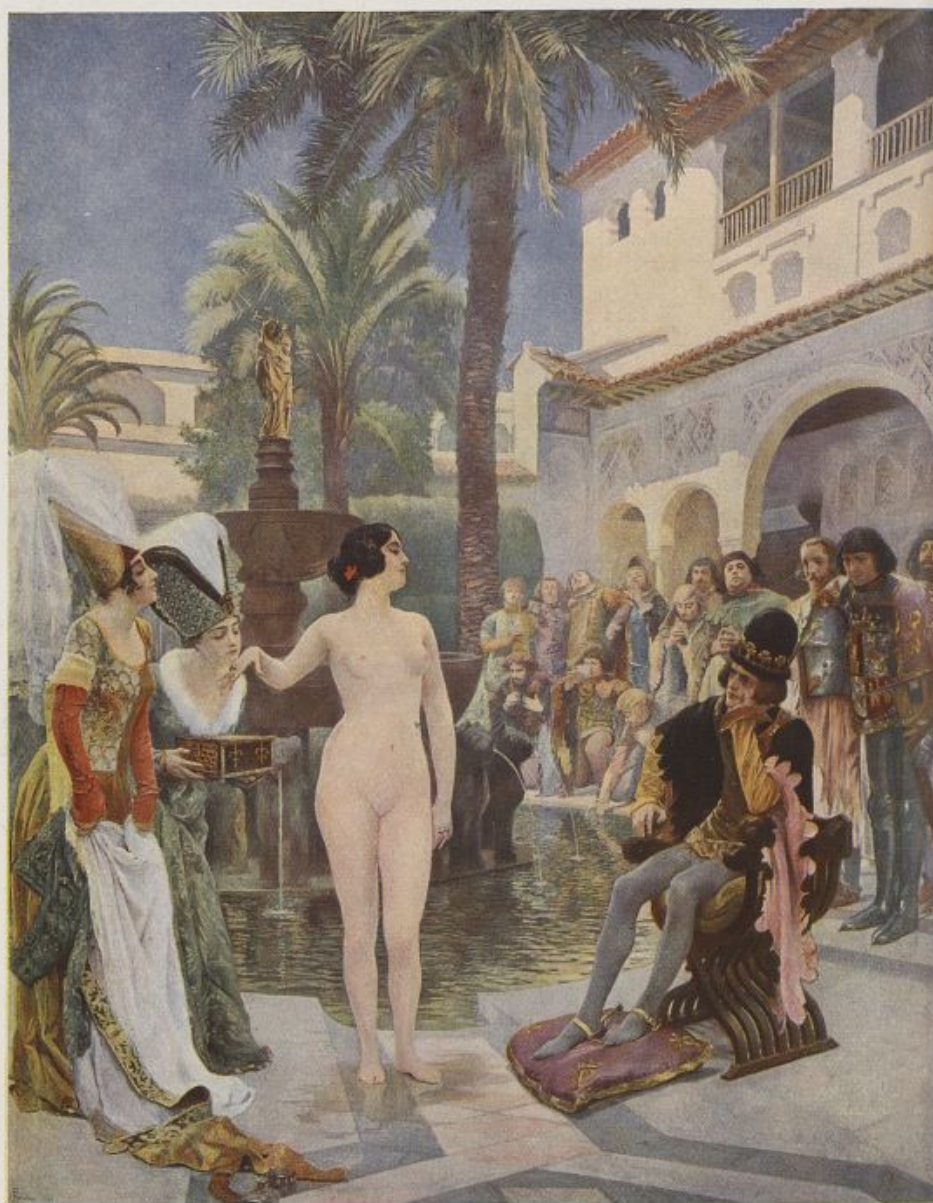
« Lorsque la belle favorite se baignait, il était d'usage que le roi et ses courtisans vissent lui tenir compagnie. La galanterie suprême voulait alors que les cavaliers bussent l'eau du bain ».

La scène se passe dans la cour du Château royal de Tolède, dont les murailles blanches, coupées de toitures saillantes et de galeries couvertes, se découpent irrégulièrement sur le ciel bleu. La toute puissante favorite du Roi de Castille se dresse, dans une nudité insolente, tendant négligemment la main à une dame d'honneur qui s'incline en lui présentant la cassette de bijoux. En face d'elle, le Roi Pierre-le-Cruel reste impassible, le regard perdu; derrière le souverain, la troupe des courtisans. Trois d'entre eux s'agenouillent au bord du bassin: l'un y remplit sa tasse, les autres la portent à leurs lèvres. Quelques figures de cavaliers au dernier plan, expriment la surprise, la résignation ou le dédain.

Dans la Médecine Infantile
La Carnine
Lefrancq

est de
beaucoup

Supérieure
*aux huiles de foie de morue,
 sirops antiscorbutiques, etc..*
Médications à longue échéance
Son action est plus
rapide et les enfants
la réclament avec
plaisir.



DOÑA MARIA DE PADILLA
Tableau de Paul-Jean GERVAIS. — École française.

LA RAPIDITÉ ET L'INTENSITÉ DE L'ACTION DE LA **CARNINE LEFRANCO**
S'EXPLIQUE PAR CE FAIT, QU'ELLE EST PRÉPARÉE
AVEC DU SUC MUSCULAIRE DE BŒUF **CONCENTRÉ**
SANS ADDITION DE SANG, NI D'ALBUMINE

Pho 327



JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : COMBAT 01-34
R. C. Seine 25.195.

ABONNEMENT :
UN AN. { FRANCE . . 18 Fr.
 { ÉTRANGER . 25 Fr.
LE NUMÉRO : 1 Fr. 50

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE
N° 239
NOVEMBRE 1927

LA GALERIE HISTORIQUE ET ARTISTIQUE
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

La Faculté de Médecine de Paris possède une admirable galerie de portraits, d'une grande valeur artistique, et qui est trop peu connue. Il faut dire que jusqu'à ces temps derniers, cette riche collection n'avait guère été mise en valeur, et que c'est seulement au commencement de ce siècle, que NOË LEGRAND, bibliothécaire attaché à la Faculté, entreprit de réunir et de classer tous les portraits et tous les bustes qui la constituent, et d'en publier l'histoire.

Ce travail fut la matière d'une plaquette de 48 pages, publiée chez Steinheil, en 1903, plaquette qui elle-même servit à l'élaboration du gros



SCEAU
de l'Ancienne Faculté de Médecine.

volume dans lequel, par les soins du doyen LANDOUZY, quelques années plus tard, NOË LEGRAND dressait l'inventaire raisonné des nombreuses pièces de la collection, après enquêtes scientifiquement menées sur leur origine et sur leur identification (1).

C'est à ces deux ouvrages qu'ont été empruntés les documents que nous soumettons à nos lecteurs dans la présente notice.

Les origines de la Galerie des

(1) *Les collections artistiques de la Faculté de Médecine de Paris*, inventaire raisonné par NOË LEGRAND; un vol. in-4° de 338 pages, avec 100 planches photographiées et de nombreuses figures. — Paris, Masson, 1911.

La CARNINE LEFRANCQ, Jus de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ
représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT
— C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ —



JEAN ASTRUC
Médecin consultant de Louis XV.
Buste en bronze par BOCCIARDI.

Portraits de la Faculté de Médecine de Paris sont, en réalité, très anciennes. Si elles ne sont pas liées aux origines même de l'ancienne Faculté, du moins le sont-elles à la constitution proprement dite, et à l'installation de la savante Compagnie dans son premier local, l'immeuble de la *Très salubre Faculté*, situé rue de la Bucherie, et édifié grâce aux libéralités de JACQUES DESPARTS, médecin de Charles VII.

Aussitôt installée chez elle, la Faculté avait pensé à décorer les locaux lui appartenant en propre, et comme la savante Compagnie avait le souci de célébrer dignement la mémoire des hommes qui avaient été la gloire de la médecine, ce furent des portraits qu'elle fit exécuter.

Un des premiers portraits qui ornèrent ainsi la Faculté fut celui de *Jean Fernel*,⁽¹⁾ médecin de Henri II; puis le doyen MATHIEU offrit celui de *Martin Akakia*, médecin de François I^{er}.

L'exemple fut suivi. Les portraits étaient d'ailleurs rarement le produit d'acquisitions: la plupart étaient donnés; quelques uns seulement étaient commandés par la Fa-

(1) Voir reproduction couleurs, *Chanteclair* n° 483.

culté comme monument d'estime et de reconnaissance.

C'est ainsi que le portrait de *Guénault*, médecin de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, fut donné en 1692 par MATHIEU THUILLIER. La même année, CLAUDE QUARTIER, ancien doyen, faisait un triple don: les portraits de *Ellain*, de *Du Port*, ancien doyen, et de *Marescot*, médecin de Henri IV. PERRAULT, avocat, envoyait le portrait de *Claude Perrault*, son frère, médecin et architecte, auteur de la colonnade du Louvre. Ce dernier portrait est fort beau, et la notice qui l'accompagne, rédigée par le doyen qui reçut ce don, mentionne que le personnage représenté mourut empoisonné par les gaz délétères s'exhalant des entrailles d'un chameau qu'il disséquait.

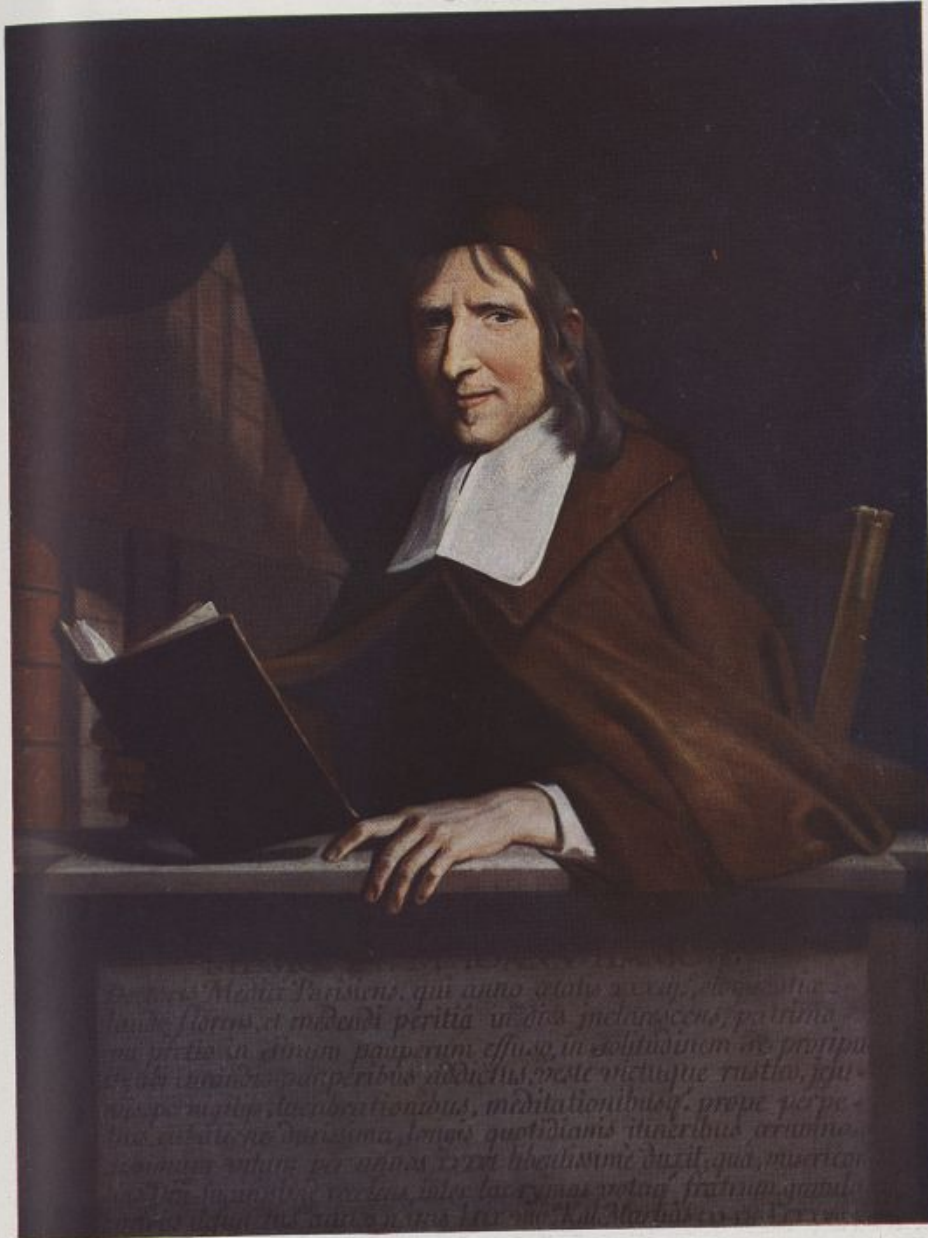
Puis arrivaient le portrait de *Pierre Pijart*, doyen d'âge, mort en 1634, et celui de *Jean Hamon*, mort en 1687, ce dernier exécuté par Philippe de Champagne, l'auteur de la puissante figure de Richelieu. *Hamon* est représenté, non pas revêtu des ornements du doctorat, mais pauvrement habillé, et rien ne saurait rendre le sentiment qui anime cette humble et grande figure.

Il faut mentionner, au rang des meilleures pièces qui parvinrent alors à la Faculté, le por-



ANTOINE FERREIN
Buste en marbre
par PIGALLE.

La Carnine
Lefranca
est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques



JEAN HAMON

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris (1608+1687)
par PHILIPPE DE CHAMPAIGNE (1602+1674). — École flamande

Avant de prescrire un produit à base de viande crue, consultez l'étiquette ou le prospectus pour savoir quel genre de viande on emploie pour sa préparation. La **CARNINE LEFRANCO GARANTIT** n'employer que des **Cuisses de Bœuf Crues**, de toute première qualité, dont le **Jus** est immédiatement **CONCENTRÉ**.



JEAN FERNEL
Médecin de Henri II
Son portrait, par Duchaufour.

trait, si vivant, du célèbre épistolier *Guy Patin*, donné par GUI ERASME EMMÉRÈS, son petit-fils. C'est bien là le libre penseur de la famille de Rabelais; à le voir, on n'hésite pas à lui appliquer ce mot de M^{me} de Sévigné : « *L'esprit lui sortait de tous les côtés...* »

C'est ensuite le portrait de *Jean Riolan* le fils, prince des anatomistes de son temps et médecin de Marie de Médicis.

HYACINTHE RIGAUD venait de peindre le portrait de *Fagon*, médecin de Louis XIV, et cette œuvre de maître était bientôt suspendue au mur des Ecoles supérieures. *Pierre Bonnet Bourdelot*, premier médecin ordinaire du Roi, qui avait fait présent à la Faculté de sa bibliothèque et *Pierre Légier*, doyen, qui avait fait donation à la Faculté d'une somme de 1000 livres au lieu du repas que le Doyen avait coutume de donner à l'entrée de son décanat, avaient eu également leur portrait exécuté par cet excellent artiste.

C'était un point d'honneur pour l'ancienne Faculté de témoigner ainsi sa gratitude; et voilà comment elle fit peindre, même malgré eux, certains de ses bienfaiteurs, qui, par modestie s'étaient dérobés; tel *Hecquet*, ancien doyen, qui fut de ce nombre.

Mais le temps marchait; la Faculté venait de reconstruire son amphithéâtre, qui avait grande allure avec ses sculptures décoratives. Le buste de *Winslow*, qui l'avait inauguré, y était bientôt installé, ainsi que celui d'*Astruc*, par BOCCIARDI, une des plus belles œuvres ornant actuellement le Foyer des Professeurs.

Nous sommes au XVIII^e siècle. Le goût s'affine, les artistes deviennent plus nombreux, plus variés; et l'on voit paraître le portrait de *Bourdelin*, celui de *Sylva*, par HYACINTHE RIGAUD, celui de *De l'Epine*, par NATTIER, pièces de haute valeur.

Mais il est un portrait d'un intérêt capital et du plus grand prix: c'est l'œuvre, admi-



MARTIN AKAKIA
Médecin de François I^{er}
Peinture anonyme de l'époque.

La CARNINE LEFRANCO RELEVE AVEC UNE RAPIDITÉ
ET UNE
ÉNERGIE INCONTESTABLES
LES MALADES EN ÉTAT DE CACHEXIE PULMONAIRE



JEAN RIOLAN, LE FILS
Médecin de Marie de Médicis
Portrait attribué à VARIE.

ablement conservée, d'un grand maître de la peinture française, le portrait de *Pourfour du Petit* par JEAN RESTOUT, élève de Jouvenet.

Le buste en terre cuite, peint en vert foncé, d'*Etienne Pourfour du Petit*, exécuté par M^{me} DROUIN, vint aussi s'ajouter à la collection.

Mentionnons le splendide buste en marbre de *Ferrein*, par PIGALLE, morceau incomparable, d'un charme pénétrant.

Quant au buste de *Camille Falconet*, médecin, il est l'œuvre d'une des gloires de l'art français, le grand sculpteur FALCONET lui-même, et dont Diderot a fait un si grand éloge.

N'oublions pas enfin l'image, au pastel, de *Théophile Bordeu*, qui vint s'ajouter à l'important dépôt des toiles.

Au total, en 1732, la galerie possédait 23 portraits; en 1735, elle en possédait 25;

41 en 1781 et 52 en 1792; tel était l'état de cette collection vers la fin de l'ancien régime.

C'est alors qu'éclata la Révolution venant bouleverser les corporations qui, par la loi du 18 Août 1792, furent en bloc supprimées.

A ce moment, l'Académie de Chirurgie avait élevé sur l'emplacement de l'ancien Collège de Bourgogne, un magnifique et vaste édifice, construit par GAUDIN. Lorsque le décret du 11 frimaire an III organisa l'Ecole de Santé, ce sont ces bâtiments mêmes (où est installée actuellement la Faculté de Médecine) qui furent affectés à la nouvelle Ecole. La Médecine et la Chirurgie étaient réconciliées; on ne pensa plus qu'au développement des deux branches de la science médicale. Et c'est ainsi que furent réunis, à la collection des portraits provenant de la rue de la Bucherie, toute une série d'autres portraits ayant décoré l'amphithéâtre comme les autres locaux de la rue des Cordeliers.

(A suivre)



FRANÇOIS GUÉNAULD
Médecin du Prince de Condé et d'Anne d'Autriche
Portrait attribué à Gilbert de Sive.

LA CARNINE LEFRANCQ

rend la ZOMOTHÉRAPIE agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.

NOTES BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES SUR NOS ILLUSTRATIONS

Sceau de l'ancienne Faculté de Médecine. Vers la fin du XIII^e siècle, lors de la séparation des groupes enseignants, la Faculté de Médecine s'était donné un sceau qui est, vraisemblablement, le monument d'art le plus ancien qui nous soit parvenu de l'illustre Compagnie. Ce sceau, dont l'empreinte en cire rouge existe encore, est fort ouvragé pour l'époque. Il mesure 50 % de diamètre. C'est la Vierge, assise, couronnée et voilée, tenant, de la main droite, un rameau touffu, et de l'autre, un livre ouvert; de chaque côté, des étudiants lisent ou écoutent les enseignements divins. En légende :

*Sig (illum ma) gistro-
rum Facultatis Medi-
cine Pa (risiensis).*

Ambroise PARÉ. — Illustre chirurgien français, né à Laval, vers 1509, surnommé le *Père de la Chirurgie française*. — Statue exécutée par Pierre-Jean-David d'Angers.

Sur la face postérieure de la statue se déroulent quelques feuillets où sont gravées les maximes du grand homme :

Un remède expérimenté vaut mieux qu'un nouveau inventé. — Le navré doit faire abstinence s'il veut avoir prompt allégeance. — Celui qui pour



FRANÇOIS POURFOUR DU PETIT
(1664 + 1744)
par Jean Restout.

seigner l'anatomie et la chirurgie à Marseille et à Paris, devint premier médecin de l'armée française en Italie, professeur de médecine au Collège de France et membre de l'Académie des Sciences. Ce fut un des plus grands anatomistes du XVIII^e siècle.

GUÉNAULT (François). — Né à Gien, mort « l'Ancien des Ecoles » en 1667. Docteur en 1615,

avoir et non pour savoir se fait chirurgien, manquera de pouvoir. — La gangrène qui est déjà grande rien que le costeau ne demande. — Le chirurgien ayant la face piteuse rend à son malade la plaie vermineuse.

ASTRUC (Jean). — Célèbre médecin français, né à Sauve (Gard), en 1684. Docteur à Montpellier en 1703, il séjourna longtemps à la Cour du Roi de Pologne, et, de retour en France, fut médecin consultant du Roi, professeur au Collège de France, agrégé près la Faculté. Il mourut à Paris à 82 ans, le 5 mai 1766, laissant un grand nombre d'ouvrages sur la digestion et les maladies vénériennes des femmes.

FERREIN (Antoine). Médecin et anatomiste, né en 1693 près d'Agen; mort en 1769. Docteur à Montpellier, il alla enseigner l'anatomie et la chirurgie à Marseille et à Paris, devint premier médecin de l'armée française en Italie, professeur de médecine au Collège de France et membre de l'Académie des Sciences. Ce fut un des plus grands anatomistes du XVIII^e siècle.



LA SAIGNÉE
Tableau peint par Esprit-Antoine GIBELIN (1739+1813). — Ecole française.

Médecin du Prince de Condé et d'Anne d'Autriche, il a joui d'une immense réputation et soutint contre la Faculté une lutte opiniâtre à l'occasion des nouvelles doctrines chimiques qui se faisaient jour. Adoucir, tempérer, rafraîchir, purger et saigner à outrance, tel était presque exclusivement le programme thérapeutique des médecins de Paris. Guénault se mit à la tête des *Antimonieux* et des *Emétiseurs* et se fit, sur ce terrain, un grand nombre d'ennemis, parmi lesquels Guy Patin fut le plus acharné.

AKAKIA (Martin). — Né à Châlons-sur-Marne, docteur de Paris en 1526, mort le 2 juin 1551. La traduction de son vrai nom est « *Sans Malice* ».

Ce médecin, qui était attaché à François I^{er}, fut lié d'amitié avec Clément Marot, dont il devint le médecin avec Louis Brouillon et Antoine Lecoq. Le poète et le médecin échangeaient plusieurs fois des compliments rimés, le premier en français, le second en latin.

RIOLAN (Jean) le Fils. — Naquit à Paris en 1577. Reçu docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1604, il fut nommé professeur royal d'anatomie et de botanique en 1613. Premier médecin de Marie de Médicis, il partagea sa captivité, la suivit volontairement dans l'exil, et lui donna ses soins jusqu'à sa mort.

Il se montra l'adversaire de la circulation du sang, formulée par Harvey. Mais il eut le mérite de remettre en honneur la dissection, considérée par les médecins comme indigne d'eux.

Enfin, véritable *bouclier de la Compagnie*, comme dit Hazon, il fut le grand défenseur de la Faculté de Médecine, dont il publia ses *Curieuses recherches*.

FERNEL (Jean). — Le plus célèbre des médecins français du XVI^e siècle. Né en 1497, il cultiva surtout la littérature médicale et fut l'écrivain le plus érudit de son temps.

Il rendit la santé à la célèbre Diane de Poitiers, et suivit Henri II au siège de Calais.

La légende dit qu'il trouva le moyen de s'avancer à la Cour en rendant féconde Catherine de Médicis. Cette reine lui fit des présents considérables.

Nul médecin, depuis Galien, n'écrivit mieux sur la nature des maladies. Le latin de Fernel est très pur; il règne dans tous ses ouvrages beaucoup de méthode et de clarté. On a dit de lui qu'il pensait comme Aristote et parlait comme Cicéron.

Il mourut à Fontainebleau, le 26 avril 1558.

HARMON (Jean). — Docteur en médecine de la Faculté de Paris, né à Cherbourg en 1608, mort à Port-Royal-des-Champs en 1687

Il vint, âgé de trente-trois ans, dans la solitude de Port-Royal pour y vivre inconnu du monde; sur le champ, il vendit son patrimoine, et en distribua le prix aux pauvres sans se rien réserver; d'abord il s'occupa au travail de la campagne, s'employant aussi à d'autres travaux pénibles. Mais dans la suite, il se trouva obligé de rentrer dans la pratique de la médecine. Il évita alors de l'exercer sur des malades du grand monde... Il faisait toutes ses visites à pied, portant souvent avec lui sa nourriture. Il ne se chaussait presque jamais; couchait sur un ais, dormait très peu; il assistait toutes les nuits à mâtines, et ne se recouchait point. C'était le temps qu'il employait à écrire. (D'Après Hazon.)

POURFOUR DU PETIT (François). —

Né à Paris le 24 juin 1664, docteur à Montpellier en 1690. Revenu à Paris, il étudia l'anatomie sous Duverney, la botanique sous Tournefort et la chimie sous Lemery.

En 1693, il partit pour l'armée de Flandre en qualité de médecin, et ne quitta les hôpitaux militaires qu'en 1713 à la Paix d'Utrecht. Établi depuis lors à Paris, il devint membre de l'Académie des Sciences en 1722, et mourut le 18 juin 1741.

Les maladies de l'œil et le mécanisme de la vision furent les deux objets dont il s'occupa de préférence. Son nom était *Pourfour*; mais il est plus connu sous celui de *Pourfour du Petit*: il avait épousé Marguerite Petit.

Hippocrate refusant les présents

d'*Artaxerxès.* — Ce tableau fut commencé par Girodet en novembre 1791. « C'était, dit l'artiste, un hommage que j'offrais à mon respectable ami Trioson,

docteur en médecine, celui-là même qui m'écrivait que *la nature était sans cesse occupée à réparer les torts que lui faisaient les médecins.* Ce sujet avait l'avantage de n'avoir jamais été traité. C'est Hippocrate refusant la pourpre et l'or que font briller à ses yeux les envoyés du roi de Perse pour l'engager à venir guérir la peste qui ravageait ses états; et le grand homme répond au grand roi qu'il n'ira jamais secourir les ennemis de sa patrie, et qu'il est sans besoin ainsi que sans désirs. »

Girodet se serait placé lui-même dans le groupe, derrière Hippocrate.

La Saignée. — Tableau peint à l'huile par Esprit-Antoine Gibelin.

Cette composition n'est pas signée, mais sur une étude au lavis qu'avait faite Gibelin, on aperçoit, au bord du matelas, sa signature.



AMBROISE PARÉ
Statue par P.-J. David d'ANGERS

LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps





HYPHOGRATIS REPUSANT LES PRÉSIDENTS D'ARTAXIENS
par Aimé-Louis Chouquet-Froison (1707 - 1894). Ecole française.

740327



CHANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone: COMBAT 01-34

R. C. Seine 25.195

ABONNEMENT:

UN AN. FRANCE . . . 18 Fr.
ÉTRANGER . . . 25 Fr.

LE NUMÉRO: 1 Fr. 50

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

N° 240

DÉCEMBRE 1927

LA GALERIE HISTORIQUE ET ARTISTIQUE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS (Suite et Fin)

Parmi les portraits qui avaient décoré l'amphithéâtre de la rue des Cordeliers et qui venaient, dans les nouveaux bâtiments de l'Ecole de Santé, s'ajouter à la collection de la rue de la Bucherie, il faut citer les très intéressants portraits de *Foubert*, de *Méry*, de *Ledran*; et le portrait de *Puzos*, remarquable par la précision et la finesse du pinceau; ceux de *De la Faye*, de *Du Tertre*, de *Mareschal*, de *Leuret* et de *Lapeyronie*⁽¹⁾, ce dernier exécuté par HYACINTHE RIGAUD.

Mais à la série de ces portraits, il convient de joindre des tableaux purement décoratifs, des scènes allégoriques qui avaient été exécutés pour l'ornementation des locaux; puis des sculptures concourant à la décoration tant extérieure qu'intérieure de l'édifice.

(1) Voir reproduction couleurs, *Chanteclair* n° 174.



LA NATURE SE DÉVOILANT
DEVANT LA SCIENCE
Marbre par L.-E. BARRIAS.

Telles sont les sculptures du grand amphithéâtre, représentant la *Théorie et la Pratique*, et le grand bas-relief de l'entrée de l'Ecole: la *Charité ordonnant la construction de l'Ecole de Chirurgie*.

A l'intérieur, on voit encore quatre grands médaillons de marbre qu'avait fait exécuter ANTOINE LOUIS pour témoigner de son amour pour l'art et de sa reconnaissance pour les services que lui avaient rendus les quatre restaurateurs de la chirurgie: *Ambroise Paré*, *Fabrice de Hilden*, *Fabrice d'Aquapendente* et *Marc-Aurèle Séverin*.

Une mention spéciale doit être faite pour les trois superbes bustes en marbre de *Lapeyronie*, de *Lamartinière* et d'*Antoine Louis* (ce dernier par Houdon).

Parmi les peintures purement décoratives...

Carnine Lefrancq :: Reconstituant ::
TRÈS ÉNERGIQUE



ANTOINE LOUIS
Sec. perp. de l'Acad. de Chirurgie
Marbre par A. HUBON

tives, il faut citer les tableaux de GIBELIN, représentant l'un, *la Saignée* ; l'autre, *l'Accouchement*.

D'autres compositions encore, du même peintre, ornaient le grand amphithéâtre, qui n'ont pas résisté aux injures du temps. En 1864, elles

avaient été recouvertes par les peintures de MATOUT, en trois panneaux, dont le plus grand était particulièrement remarquable ; c'était : 1^o *Ambroise Paré appliquant la ligature aux artères après une amputation et repoussant le fer rouge employé jusqu'alors* ; 2^o *Lanfranc, debout sur une estrade, en grande robe, tenant à la main une tête de mort et faisant une démonstration anatomique* ; 3^o *Desault, dans une salle d'hôpital, debout, vêtu de noir, portant un tablier blanc et tâtant le pouls d'un malade dont le pied est dans un appareil ; il est entouré d'étudiants qui l'écoutent*.

Toutes ces peintures, on s'en souvient, ont péri en 1889, dans l'incendie qui détruisit aussi le buste d'*Ambroise Paré*, donné par DAVID D'ANGERS.

Etant dûment constituée, l'Ecole de Santé s'adjoignit un peintre, LEMONNIER, qui exécuta les portraits de plusieurs professeurs : *Sabatier, Chaptal, Fourcroy, Thouret, Corvisart*⁽¹⁾. Elle demandait aussi à M^{me} BAUDELLOCQUE le portrait du célèbre

(1) Voir reproduction couleurs, *Chanteclair* n° 185.

accoucheur. Celle-ci ne voulut d'ailleurs pas s'en dessaisir ; et ce n'est qu'en 1872 que M^{me} DE MAILLEFER, née Baudelocque, offrit à la Faculté le portrait en question.

C'est à cette même époque que furent remises à l'Ecole les magnifiques tapisseries des Gobelins qui ornent actuellement la Salle du Conseil. Ces tapisseries comprennent la pièce de *l'Elément de l'Eau* et son entre-fenêtre ; celle de *l'Elément du Feu* et son entre-fenêtre ; la pièce de *l'Elément de la Terre* et l'entre-fenêtre de *l'Air* ; chacune ne mesurant pas moins de 4 mètres 85 de haut sur 7 mètres 20 de large.

Deux autres tapisseries, l'une d'après BERTHÉLEMY, représentant la mort d'*Etienne Marcel*, l'autre d'après BRENET, représentant la *Mort de Du Guesclin devant Châteauneuf de Randon*, suivirent de près les précédentes.

Dans la suite, la Faculté put acheter, de ses deniers, ou faire copier à ses frais les portraits des maîtres dont elle désirait conserver l'image ; et ainsi fut-il fait pour le magnifique portrait de *Tagliacozzi* (qu'on lui vendit d'ailleurs pour un *Ambroise Paré*) et celui de *Laënnec*.

Elle avait aussi, dans les souscriptions, un nouveau moyen d'augmenter sa collection. C'est ainsi que le superbe buste en marbre de *Trousseau* par DECHAUME, lui fut offert par LASÈGUE, en 1868.

Mais c'est surtout grâce



MATHIEU ORFILA
Président de l'Académie de Médecine
Marbre par ADAM-SALOMON.

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIMÉ ET VIVANT
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLÉOPROTÉIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSSE NATURELLE EN LÉCITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.



JEAN-BAPTISTE SILVA. (1682+1742)
Médecin de Louis XV
par Hyacinthe Rigaud (1650+1743). — École française.



LA CARNINE LEFRANCO
N'EST PAS UNE MÉDICAMENT A LONGUE ÉCHÉANCE
ELLE AGIT TOUJOURS ET TRÈS RAPIDEMENT





PHILIPPE PINEL
Médecin en chef de la Salpêtrière
Portrait peint par M^{me} MERISÉE

aux legs, aux donations que les veuves des médecins ne cessaient de consentir à l'illustre corps enseignant, que s'est accrue la collection des bustes et portraits de la Faculté.

Voici quelques-unes de ces précieuses offrandes : c'est le très beau portrait de Boyer, offert par M. DE RUA; c'est le buste en terre cuite d'Antoine Petit, offert par M^{me} V^{ve} LECLERC (1808); ce sont les bustes de Darcet et de Sabatier, offerts par CHAUDET, statuaire (1809); celui de Fourcroy, offert par sa veuve (1810); le superbe portrait de LASSONNE, médecin de Louis XVI, offert par sa fille, M^{me} DUCHATEL (1811); le portrait en miniature du célèbre Stoll, dont fit hommage GUÉNEAU DE MUSSY, gendre de M. HALLÉ, qui l'avait reçu de CORVISART à la condition de le léguer à quelque autre médecin ou à la Faculté de Médecine de Paris (1822). Le buste en marbre de Boyer

est légué par son fils; le portrait de Grand-clas, docteur régent de l'ancienne Faculté, est légué par M^{me} VIGÉE DE JOLIVAL (1850). Les bustes de Chomel, de Gerdy, de Moreau, sont offerts par leurs familles respectives. M^{me} V^{ve} DEPAUL, à elle seule, donne à la Faculté les portraits de Depaul, d'Antoine Dubois et de Paul Dubois, puis le buste en bronze de son mari par BARTHOLOMÉ. M^{me} V^{ve} MARJOLIN envoie deux portraits de son mari par ARY SCHEFFER, dont l'un représente le personnage sur son lit de mort. Puis c'est le très intéressant tableau de HERSENT, représentant Bichat mourant, légué par le docteur PÉTROZ (1891). Enfin l'immense peinture d'ANDRÉ BROUILLET montre le *Théâtre Français transformé en ambulance*;⁽¹⁾ « Je ne puis que remercier M. RICHET, écrivait Jules Claretie, d'avoir consacré le fait " en offrant une telle toile " à la Faculté

(1) Voir reproduction couleurs, *Chanteclair* n° 176.



ANTOINE-CLAUDE CHAPTAL
Portrait peint par LEMONNIER



LACARNINE LEFRANCOZ

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,
l'élément spécifique, actif, thérapeutique, **C'EST LE JUS**

D^r HÉRICOURT
LA ZOMOTHÉRAPIE * Dueff. éditeur



GUILLAUME DUPUYTREN
Professeur de Médecine Opératoire.
Chirurgien de Louis XVIII.

de Médecine. C'est un honneur pour la Comédie Française ».

En 1910, M^{me} VARNIER et M. STEINHEIL trouvaient trois dessins originaux du graveur DUVIVIER, représentant trois anciens doyens. Ces dessins étaient par eux généreusement donnés à la Faculté ; et vers la même époque, M^{me} G. CRAUK, petite fille de J. GONDOIN, l'architecte de l'édifice qui abrite toutes ces œuvres, offrait deux pièces remarquables : un grand médaillon, par HOUDON, représentant en relief Jacques Gondoin, et le buste du même en terre cuite, par le sculpteur CRAUK.

Terminons cette énumération par la mention du célèbre tableau de Girodet : *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès*, tableau qui appartenait au père adoptif de Girodet, M. TRIOSON, docteur en médecine de la Faculté de Paris, à laquelle il le légua par testament, en 1816.

N'oublions pas non plus de rappeler que la statue en bronze de *Bichat*, par DAVID D'ANGERS, qui s'élève dans la cour de la Faculté, a été offerte par le Congrès médical de France, en 1857 ; et que la statue de BARRIAS : *La Nature se dévouant devant la Science*, a été offert par la Direction des Beaux-Arts.

*
* *

En terminant son inventaire de toutes les richesses qui constituent la Galerie de la Faculté de Médecine, M. NOÉ LEGRAND note que cette galerie « est un précieux monument d'art, en même temps que de piété corporative. En le découvrant, l'auteur de ce travail a ressenti une réelle émotion artistique : à la mémoire de ceux qui, dans les siècles passés, en ont jeté les bases ; à ceux qui, demain, contribueront à l'élever, il se fait un devoir d'adresser le témoignage de sa reconnaissance ».



JEAN-LOUIS BAUDELLOCQUE
Professeur à la Faculté de Paris.



LA
CARNINE LEFRANCO
renferme tous les Ferments Vivants
du
Suc Museulaire



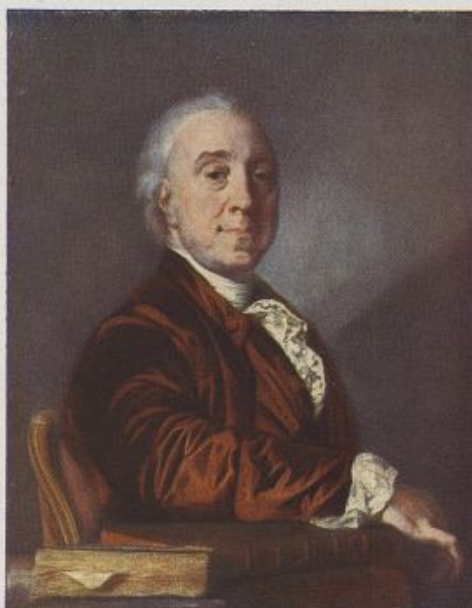
NOTES BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES SUR NOS ILLUSTRATIONS

La Nature se dévouant. — Statue de marbre, par Louis Ernest Barrias; figure en pied de grandeur naturelle.

Cette œuvre est la reproduction de la statue polychrome exposée au Salon de 1902 et acquise par l'Etat. Suivant le vœu de M. Barrias, elle a été attribuée, en 1902, à la Faculté de Médecine de Paris pour être placée dans le grand escalier de la Bibliothèque. Destinée primitivement à occuper la niche du haut de l'escalier, où se trouve maintenant l'*Ambulance de la Comédie-Française en 1870*, cette statue a été placée au pied de l'escalier, où l'artiste lui-même la trouva mieux encadrée.

LOUIS (Antoine). — Chirurgien français, né à Metz, en 1723, mort à Paris en 1792.

Il fut successivement chirurgien-major d'un régiment (1743), Membre associé de l'Académie de Chirurgie (1746), Maître en Chirurgie (1749), Chirurgien de la Charité (1757), Secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie après Morand (1764). Il fut appelé à donner son avis sur la guillotine, qu'il expérimenta sur des moutons à Bicêtre, avec une machine fabriquée par Schmidt et Clairin.



JOSEPH-MARIE-FRANÇOIS LASSONNE
Médecin de Louis XVI et de Marie-Antoinette
Peint par Duplessis.



anatomie et aux accouchements. Il fut reçu par la suite professeur à la Faculté de Médecine et accoucheur à la Maternité.

Baudelocque est l'homme qui a le plus fait pour l'art des accouchements, qu'il a en quelque sorte créé, quoiqu'il dût beaucoup déjà aux travaux des Moriceau, Deventer, Delamothe, Levret, Smellie et Solayres.

ORFILA (Mathieu-Joseph-Bonaventure). Célèbre chimiste et médecin français, né à Mahon (Ile Minorque) en 1787; mort à Paris en 1853. Devenu médecin par quartier de Louis XVIII en 1816, il fut nommé doyen de la Faculté en 1831. En 1851, élu président de l'Académie de Médecine, il fonda le Musée qui porte son nom; c'est à lui également qu'on doit la fondation du Musée Dupuytren.

Bérard a dit de lui : « un caractère égal, une douceur inaltérable, de la gaieté, des dispositions bienveillantes faisaient trouver dans son commerce un charme tout particulier ».

BAUDELLOCQUE (Jean-Louis). — Célèbre accoucheur, né en 1746 à Heilly en Picardie, mort en 1810. Sous la conduite de Solayres, dont il fut le premier disciple, il s'adonna presque exclusivement à l'a-



L'ACCOCHEMENT
Tableau peint par Esprit-Antoine GIBELIN (1739 + 1813). — École française.

PINEL (Philippe). — Médecin aliéniste de Paris, né à Saint-André-Alayrac (Tarn) en 1745, mort en 1826. Célèbre par son système de suppression, dans le traitement des aliénés, de tous les procédés de force employés jusqu'à lui. Il fut médecin en chef de l'Hospice de Bicêtre, puis, de la Salpêtrière.

DUPUYTREN (Guillaume). — Célèbre chirurgien français, né à Pierre-Buffière (Haute-Vienne), en 1777; mort à Paris en 1835.

Son nom est resté attaché à des appareils à attelles pour les fractures de jambe et de l'extrémité inférieure de l'avant-bras; à un compresseur d'artère; à certain signe de fractures et de luxation (coup de hache de —); à un entérotome; aux hydrocèles en bissac; à la rétraction de l'aponévrose palmaire (maladie de —); à des pilules contenant du sublimé et de l'extract d'opium; à l'opération de la taille bilatéralisée.

CHAPTAL (Antoine-Claude). — Né à Montpellier en 1756, mort en 1832.

Chimiste distingué; ministre sous Napoléon I^{er}; il rendit des services signalés à la Faculté de Médecine de Paris.

SILVA (Jean-Baptiste). — Né à Bordeaux le 16 Janvier 1682, il étudia la médecine à Montpellier, et fut reçu docteur en 1701. Il se rendit ensuite à Paris. Chirac le fit connaître à la Cour. Ayant été appelé à donner son avis dans la maladie du Roi en 1721, il conseilla une saignée du pied qui réussit. Dès ce moment, la fortune l'accabla de ses dons.

Médecin de Louis XV, il fut aussi celui de Voltaire, qui a dit de lui : « C'était un de ces médecins que Molière n'eût pu ni osé rendre ridicule ».

Il mourut le 19 Août 1742.

De L'ÉPINE (Guillaume-Joseph). — Ancien doyen de la Faculté (1744-1746). — Né à Paris vers la fin du XVII^e siècle, il fut docteur régent en 1724. C'est sous son décanat que fut inauguré par Winslow le nouvel amphithéâtre de la rue de la Bucherie; sous son décanat également eurent lieu deux événements mémorables : le rétablissement des cours de Sages-Femmes et l'ouverture de la Bibliothèque aux étudiants, événements rappelés par les allégories et inscriptions gravées sur son jeton.

Il mourut le 11 avril 1783, laissant à la Faculté sa bibliothèque et sa fortune pour créer un cours de chimie.

LASSONE (Joseph-Marie-François de). — Médecin français, né à Carpentras en 1717, mort à Paris en 1788.

Il fut médecin de Marie Leckzinska et plus tard premier médecin de Louis XVI et de Marie-Antoinette. C'est sur son initiative que fut créée la Société Royale de Médecine.

BICHAT (Xavier-Marie-François). — Anatomiste de Paris, né à Thoirette (Jura) en 1771; mort en 1802. A laissé son nom à plusieurs particularités anatomiques : *Boule graisseuse de Bichat* (située dans la joue); *canal de Bichat* ou canal arachnoïdien, allant du troisième ventricule à la partie moyenne de la grande fente de Bichat; *fente cérébrale de Bichat* ou grande fente cérébrale, sillon en forme de fer à cheval, à la base du cerveau; *tunique de Bichat* ou tunique interne des artères.

La statue de Bichat, exécutée en suite d'une souscription ouverte par le Congrès Médical qui se tint à Paris en 1845, est due à David d'Angers. Ce fut sa dernière œuvre. — le célèbre artiste étant mort en 1856. — et c'est seulement le 16 Juillet 1857 qu'eut lieu l'inauguration. « L'inauguration de cette statue, dit

H. Larrey, dans le discours qu'il prononça à cette occasion, est le plus éclatant témoignage de l'admiration du Corps médical pour celui qui n'ayant pas eu le temps d'appartenir, pendant sa vie, à la Faculté de Médecine, méritait si bien d'y recevoir, après sa mort, la première place d'honneur ».

La mort de Bichat. — Dans le tableau, Bichat mourant est assisté par deux de ses plus intimes amis, le D^r Esparron et le D^r Roux. Mais M^{me} Desault, la veuve de son ancien maître, recueillit aussi le dernier soupir du jeune savant qui ne l'avait jamais quittée, et dont il partageait la demeure et la vie domestique.

L'Accouchement. — Tableau peint à l'huile par E.-A. Gibelin.

Esprit-Antoine Gibelin naquit à Aix-en-Provence le 17 août 1739. Il fut peintre d'histoire, antiquaire, dessinateur, graveur, sculpteur, médailleur.

Lors de la création de l'« École de peinture d'après le modèle vivant » à Versailles, il occupa l'une des places de Directeur; plus tard, il fut correspondant de l'Institut et mourut à Aix le 24 décembre 1813.



BICHAT MOURANT
assisté des Docteurs Esparron et Roux
Tableau par Louis HERSENT.

LA CARNINE LEFRANCO dont la base exclusive est le *Suc Musculaire de Bœuf concentré*

POSSÈDE TOUS LES AVANTAGES EUPEPTIQUES DE LA VIANDE CRUE
SANS AUCUN DE SES INCONVÉNIENTS



GUILLAUME-JOSEPH DE L'ÉPINE
Doyen de la Faculté de 1744 à 1746
par Jean-Marc NATTIER (1685-1766). — École française.

*Je connais bien La CARNINE LEFRANCO, c'est une excellente
préparation et je la trouve très utile pour les malades qui
ont un dégoût pour le lait, après les opérations abdominales.*

Docteur J. BLAND-SUTTON, Professeur au Collège Royal des Chirurgiens de Londres.
Chirurgien du Chelsea Hospital for Women.